This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

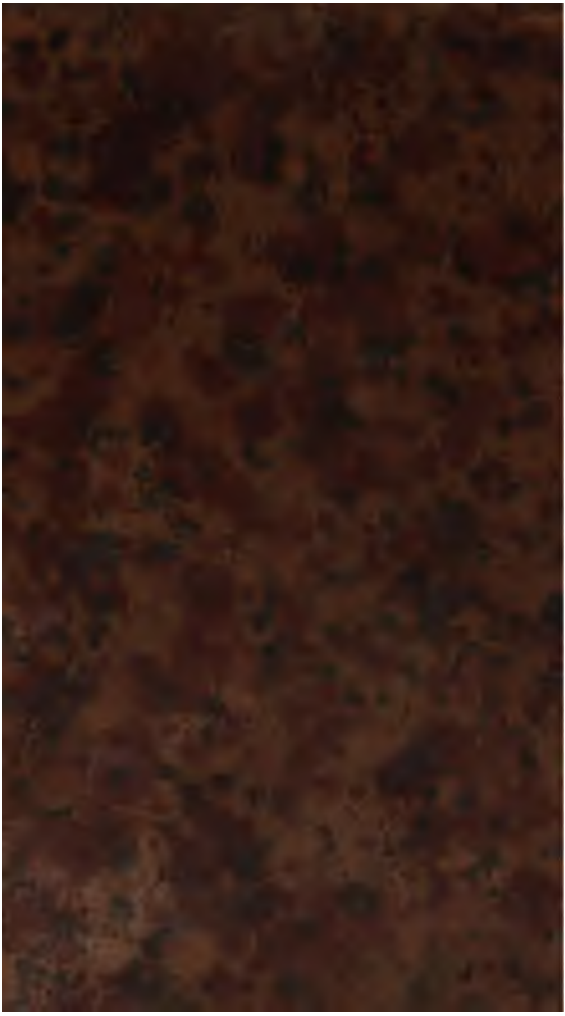
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



27524 f. 167b

ŒUVRES

COMPLETES

DE BERQUIN.

TOME XVI.

SANDFORD

ET

MERTON,

imité de l'anglois, par BERQUIN.

TOME II.

A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

ANDFORD

ET

MERTON,

té de l'anglois, par BERQUIN.

TOME II.

A PARIS

ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

SANDFORD

ET

MERTON,

traité de l'anglois, par BERQUIN.

TOME II.

A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

AN XI. — 1803.

BODL. LIBR.
30. MAY 1916
OXFORD

SANDFORD

ET

MERTON.

LE GOUTTEUX.

DANS l'une des principales villes d'Italie, vivoit le seigneur Anticornaro, à qui ses pères avoient transmis un immense héritage, et qui se croyant exempté, par sa richesse, du besoin de cultiver son esprit, et d'exercer les forces de son corps, avoit pris l'habitude de passer la journée entière à manger. Tout l'exercice de sa pensée se bornoit au soin d'imaginer ce qu'il pourroit ajouter au luxe de sa table, et comment il trouveroit le moyen de se procurer les friandises les plus recherchées. L'Italie produit d'excellens vins; mais ce n'étoit pas assez

pour notre gourmand. Il avoit des correspondans en diverses parties de France et d'Espagne, pour lui acheter les vins les plus précieux de ces contrées. Il entretenoit aussi des agens dans toutes les villes maritimes, qui étoient chargés de lui envoyer, chaque jour, les poissons les plus délicats. Les principaux pourvoyeurs de la ville étoient en compte ouvert avec lui, pour lui fournir le gibier le plus fin et le plus rare. Il avoit encore un homme dans sa maison pour lui donner des avis sur sa pâtisserie et ses desserts.

Aussi-tôt après son déjeûner, il avoit coutume de se retirer dans sa bibliotheque. N'allez pas croire pour cela qu'il lui arrivât jamais d'ouvrir un livre pour s'instruire ou pour s'amuser. Assis gravement sur un fauteuil, il se faisoit passer une serviette sous le menton, et citoit devant lui son chef de cuisine. Celui-ci venoit aussi-tôt, suivi de deux estafiers, qui portoient chacun un vaste bassin d'argent, où étoient arrangées plusieurs coupe, remplies de toutes *les sauces qu'on* avoit pu imaginer. Le seigneur *Anticornaro* trempoit, avec la plus

grande solemnité ; un morceau de pain dans chaque sauce, et décidoit de celles qu'on devoit lui servir à son repas, avec une attention aussi sérieuse que s'il eût signé des édits pour l'administration d'un grand royaume. Lorsque cette importante affaire étoit ainsi terminée, il se jetoit sur un sofa pour se délasser d'un si grand travail, et se rafraîchir, par le sommeil, jusqu'à l'heure du dîner. N'attendez point que j'entreprenne ici la peinture de ses repas. Il seroit aussi difficile de vous décrire la variété surprenante de poissons, de viandes et de pâtisseries qu'on étaloit devant lui, que de vous peindre la gloutonnerie avec laquelle il mangeoit de tout, irritant son appétit par les sauces les plus fortes et les liqueurs les plus échauffantes, jusqu'à ce qu'enfin il fût obligé de s'interrompre, non parce que ses besoins étoient satisfaits, mais par l'impossibilité absolue de faire entrer encore quelque chose dans son estomac.

Il avoit long-temps mené ce genre de vie, sans en avoir éprouvé que des incommodités passagères. *Mais à la* fin, il devint d'une rondité *si énorme*, qu'à peine pouvoit-il se

mouvoir. Lorsqu'il étoit couché, son ventre paroissoit élevé comme une montagne. Ses joues retomboient jusque sur ses épaules; et ses jambes, malgré l'air de colonnes qu'elles avoient par leur grosseur, sembloient être trop foibles pour supporter le poids immense de son corps. Ajoutez à cela qu'il étoit tourmenté par des indigestions continuelles, et par des crampes insupportables, qui se terminèrent bientôt en de violens accès de goutte. Les douleurs, il est vrai, se calmèrent un peu au bout de quelques jours; et le malheureux glouton s'en croyant délivré, revint à ses premières habitudes d'intempérance. Mais l'intervalle de son repos fut plus court qu'il ne pensoit. Les attaques du mal devinrent si fréquentes et si vives, qu'il se vit à la fin privé de l'usage de presque tous ses membres. Dans cette malheureuse situation, il résolut d'aller consulter un médecin, qui demeuroit dans la même ville, et qui avoit la réputation de faire des cures admirables.

Docteur, lui dit-il, en l'abordant, vous *voyez l'état* misérable auquel je suis réduit.

LE MÉDECIN.

Je le vois en effet, monsieur; et je sup-

pose que vous y avez contribué par quelques excès.

ANTICORNARO.

Des excès, docteur? Je crois que bien peu de personnes ont moins de reproches à se faire que moi sur cet article. Il est vrai que je fais de bons repas; mais je ne me suis jamais enivré de liqueurs fortes.

LE MÉDECIN.

C'est donc que vous passez trop de temps à dormir?

ANTICORNARO.

Plût au ciel que je fusse avec le sommeil aussi bien que vous le pensez. A la vérité, je passe dans mon lit environ douze heures de la journée, parce que je trouve l'air piquant du matin extrêmement contraire à ma constitution. Mais je suis si troublé par des vents et des chaleurs d'entrailles, qu'à peine puis-je fermer l'œil de toute la nuit: ou si je m'assoupis un moment, je sens des oppressions qui m'étouffent, et je me réveille avec des sueurs froides, comme si j'étois à l'agonie.

LE MÉDECIN.

Voilà des symptomes très-allarmans. Je

suis surpris que des nuits si agitées n'aient pas déjà enflammé votre bile, et consumé votre sang.

ANTICORNARO.

Je n'y résisterois pas sans doute, si je ne cherchois à me procurer du sommeil deux ou trois fois par jour; ce qui me met en état de parer à ces insomnies.

LE MÉDECIN.

Et vous donnez-vous de l'exercice? Je crains que votre état ne vous permette pas d'en faire beaucoup.

ANTICORNARO.

Pardonnez-moi, monsieur. Je n'ai jamais manqué d'aller me promener dans mon carrosse une ou deux fois par semaine. Mais dans ma situation actuelle, il ne m'est pas possible de le faire. Outre que le plus léger mouvement met en désordre toute ma machine, je me sens des lassitudes et des tiraillemens si insupportables dans les jambes, qu'il me semble, à tout moment, qu'elles vont me quitter.

LE MÉDECIN.

Je dois vous dire, monsieur, que votre situation est bien fâcheuse; mais elle n'est

pas absolument desespérée : et si vous avez le courage de vous imposer quelques privations sur votre nourriture et sur votre sommeil, je ne doute pas que vous n'en receviez un grand soulagement.

ANTICORNARO.

Hélas ! docteur, je vois que vous connoissez bien peu la délicatesse de ma constitution, puisque vous me prescrivez un régime qui m'auroit bientôt emporté. Le matin, lorsque je me leve, je me trouve dans un état de défaillance, comme si toutes les facultés de la vie alloient s'éteindre en moi. Mon estomac est affadi de nausées. J'ai dans toute la tête des douleurs sourdes et des étourdissemens. En un mot, je sens une telle foiblesse dans mes esprits, que, sans le secours de deux ou trois bons cordiaux ou d'un bon restaurant, je ne serois pas en état d'achever la matinée. Non, docteur, j'ai une si grande confiance dans votre savoir, qu'il n'est ni pillule, ni médecine que je ne prenne sur votre ordonnance; mais pour changer la moindre chose à mon régime, cela est *impossible*.

LE MÉDECIN.

C'est-à-dire, que vous desirez la santé, sans vouloir rien faire pour la recouvrer. Vous imaginez sans doute que toutes les suites d'un genre de vie si destructeur peuvent être réparées par un julep, ou par une décoction de séné. Comme je ne puis vous guérir à ces conditions, je me reprocherois de vous laisser un moment dans l'erreur. Votre guérison est hors du pouvoir de la médecine; et vous ne pouvez l'obtenir que par vos propres moyens.

ANTICORNARO.

Qu'il est affreux de se voir ainsi condamner dans la fleur de sa vie! Insensible et cruel docteur, ne voulez-vous rien entreprendre pour me soulager?

LE MÉDECIN.

Je vous ai déjà dit, monsieur, tout ce que je pouvois vous dire. Il me reste cependant à vous apprendre que j'ai un de mes confrères à Padoue, qui est l'homme d'Italie le plus habile pour la guérison de la goutte. Si vous pensez qu'il vaille la peine de le consulter, je vous donnerai pour lui une lettre de recommandation; mais il faudra faire

vous-même la route, attendu qu'il ne se déplace jamais, quand ce seroit pour un prince.

Ici finit l'entretien ; car le seigneur Anticornaro, qui s'effrayoit de la seule pensée d'un voyage, prit brusquement congé du docteur, et retourna chez lui tout découragé. Ses maux ne firent que s'accroître de jour en jour; et, comme l'idée du médecin de Padoue n'étoit pas sortie un instant de son esprit, il prit enfin la résolution décidée de recourir à lui. Pour cet effet, il se fit faire une litière d'une forme alors nouvelle, dans laquelle il pouvoit s'étendre pour dormir, ou s'asseoir à son aise pour manger. Le chemin n'étoit pas de plus d'une journée de marche ordinaire, mais pour éviter la fatigue, il crut devoir y employer quatre jours. Sa litière étoit suivie d'une voiture chargée de toutes les provisions qui peuvent servir à la bonne chere. Le cortege étoit fermé par une foule de cuisiniers et de marmitons, afin que rien ne pût manquer à sa table pendant la route. Après un voyage *très-ennuyeux*, *il* entra le quatrième jour *dans Padoue; et*, s'étant informé de la de-

meure du docteur Ramozzini, il se fit c
duire à sa porte. Descendu de sa litière
les épaules d'une demi-douzaine de ses g
il fut introduit dans un petit salon, d'où l
voyoit une salle spacieuse, où étoient vi
à trente pauvres à dîner. Le docteur se
menoit autour de la table, en invitant
ment ses convives à manger de bon app
Mon ami, disoit-il à un homme extrê
ment pâle, il faut que vous mangiez en
cette tranche de bœuf, ou votre esto
ne se rétablira jamais. Tenez, mon c
disoit-il à un autre, buvez ce verre de bi
Elle arrive tout nouvellement d'Anglete
C'est un spécifique excellent contre les
vres nerveuses. Et vous, dit-il à un
sième, comment va votre jambe? B
coup mieux, monsieur, répondit celu
depuis que vous avez la charité de me r
voir à votre table. Fort bien, reprit le
teur, vous serez guéri dans quinze jo
si vous continuez de vous bien nourrir.
soit loué, se dit tout bas le seigneur A
cornaro, qui avoit entendu ces entret
avec un plaisir infini, j'ai enfin trouv
médecin raisonnable! Celui-ci ne me

pas mourir d'inanition, sous prétexte de me guérir, comme ce maudit charlatan, aux griffes duquel j'ai si heureusement échappé. A la fin, le docteur congédia sa compagnie, qui se retira, en le chargeant de louanges et de bénédictions. Il s'approcha alors du seigneur Anticornaro, qu'il reçut avec beaucoup de civilité; et, après avoir lu sa lettre de recommandation, il lui dit: Monsieur, la lettre de mon savant ami m'a pleinement instruit des particularités de votre maladie. Elle est effectivement difficile à guérir; mais je pense qu'il ne faut pas entièrement désespérer d'un parfait rétablissement. Si vous voulez vous confier à mes soins, j'emploierai toutes les ressources de mon art; mais j'y mets une condition indispensable. C'est que vous renverrez dès aujourd'hui tous vos domestiques, et que vous vous engagerez solemnellement à suivre mes ordonnances, au moins pour un mois. Sans cette soumission, je ne voudrois pas entreprendre la cure même d'un monarque. Docteur, répondit Anticornaro, les personnes de votre profession que j'ai consultées, ne devroient pas, je l'avoue, me prévenir beaucoup en

votre faveur ; et j'hésiterois à souscrire une pareille proposition de la part de tou autre que vous. Vous êtes le maître, mon sieur, répliqua le docteur. Employez-moi ou ne m'employez pas, cela est entièremen à votre disposition. Mais comme je suis au dessus de toute vue mercenaire, je ne ha sarde point la gloire d'un art aussi nobl que le mien, sans une espérance raison nable de succès. Et quel succès pourrois-j me promettre contre une maladie aussi ob tinée, si vous ne vouliez pas répondre à me efforts pour la combattre ? En effet, dit l seigneur Anticornaro, ce que vous dites e si sensé, et ce que j'ai vu de votre condui m'inspire tant de confiance, que je veu bien vous donner, sur le champ, des preu ves de la docilité la plus étendue. Il fit auss tôt venir ses domestiques, et leur ordonn de s'en retourner dans sa ville, et de ne r venir qu'au bout d'un mois entier.

Lorsqu'ils furent partis, le médecin l demanda comment il se trouvoit de so voyage. Beaucoup mieux que je n'auro osé l'espérer, répondit-il; je me sens mêm plus d'appétit qu'à l'ordinaire. C'est pou

quoi je desirerois, avec votre permission, que l'on avançât un peu l'heure du souper. Très-volontiers, dit le docteur, à huit heures du soir tout sera prêt pour votre repas. Dans cet intervalle vous trouverez bon que j'aille visiter mes malades.

Les premiers instans de l'absence du médecin furent employés par le seigneur Anticornaro à repaître agréablement son imagination de l'excellent souper qu'il alloit faire. Sûrement, se disoit-il à lui-même, si le docteur Ramozzini traite les pauvres d'une manière si charitable, il n'épargnera rien pour régaler un homme de mon importance. J'ai oui-dire que l'on mange dans cette ville d'excellentes truites et des ortolans délicieux. Je ne doute pas que le docteur n'ait un excellent cuisinier; et je n'aurai pas à me repentir d'avoir renvoyé les miens. Il s'amusa quelque temps de ces idées. Mais bientôt son appétit devenant de plus en plus affriandé par son imagination, il perdit toute patience; et, ayant appelé un domestique de la maison, il demanda ce qu'on pourroit lui donner de meilleur pour distraire son estomac jusqu'à l'heure

du souper. Monsieur, lui répondit le domestique, je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous obéir ; mais mon maître, bien qu'il soit le plus généreux des hommes, a une attention si scrupuleuse pour les malades qu'il traite dans sa maison, qu'il ne veut pas qu'on leur serve rien à manger hors de sa présence : ainsi donc je vous supplie de vouloir bien l'attendre. En moins de deux heures le souper sera prêt ; et vous pourrez alors vous dédommager amplement de ce retard. Le seigneur Anticornaro fut en conséquence obligé de passer encore deux heures sans rien prendre : effort d'abstinence qu'il ne lui étoit pas arrivé de faire depuis vingt ans. Il se plaignit avec amertume de la lenteur des heures, et se dépita cent fois contre sa montre, qui n'en avançoit pas le cours. Enfin le docteur rentra ponctuellement à l'heure qu'il avoit annoncée ; et l'on s'empressa de dresser la table : ce qui fut fait avec beaucoup d'appareil. On y servit six grands plats de porcelaine, tous bien couverts. A cet aspect, le seigneur Anticornaro tressaillit de joie. Mais au moment où il alloit déployer sa serviette, le doc-

teur lui dit : Doucement, monsieur, s'il vous plaît. Avant de donner carrière à votre appétit, il est bon de vous prévenir que, suivant la méthode que j'ai cru devoir employer pour vaincre l'opiniâtreté de votre maladie, vos alimens et votre boisson sont mêlés de drogues médicinales, telles que votre état les requiert. Ce n'est pas qu'elles doivent vous inspirer aucun dégoût; car je vous défie de les distinguer par aucun de vos sens. Mais comme leurs effets sont également prompts et efficaces, je dois vous recommander de manger avec une extrême modération. En achevant ces paroles, il ordonna que les plats fussent découverts. Quelle fut la surprise du seigneur Anticornaro de n'y voir autre chose que des olives, des figues seches, des dattes, quelques pommes cuites, des œufs bouillis, et un vieux morceau de fromage. Ciel et terre, s'écria-t-il, à cette fatale vue! Est-ce donc ce pauvre souper que vous avez fait préparer pour moi avec un préambule si magnifique? Imaginez-vous qu'un homme de ma sorte puisse se contenter de ce triste repas, qui satisferoit à peine les misérables mendians

que j'ai vu à dîner dans votre salle ? Dai
gnez, je vous en supplie, m'excuser, mon
sieur, répondit le médecin. C'est l'extrême
attention que j'ai pour votre santé, qui m
force de vous traiter avec cette incivilit
apparente. Votre sang est échauffé par l'e
xercice extraordinaire que vous avez fa
dans votre voyage ; et si j'allois follemen
condescendre à vos desirs dévorans, un
fièvre maligne pourroit être pour vous l
prix de ma foiblesse. Mais demain, comm
vous serez un peu plus reposé, je pourra
vous traiter d'une manière moins indign
de vous. Le seigneur Anticornaro, voyan
qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre
se consola du moins par l'espérance qu'o
lui faisoit entrevoir, et se soumit à attendr
avec patience le régal du lendemain. En a
tendant, il prit des dattes, des figues, de
olives, et mangea un morceau de fromag
avec du pain. Mais, lorsqu'il voulut boire
ne voyant que de l'eau sur la table, il pri
le domestique de lui porter du vin. Non
non, Fabricio, s'écria le docteur, gardez
vous bien d'en apporter, si vous estimez l
vie de cet illustre gentilhomme. Monsieur

ajouta-t-il, en se tournant vers lui, c'est avec un regret inexprimable que je suis forcé de contrarier votre goût. Mais le vin seroit aujourd'hui pour vous un poison mortel. Ayez la bonté de vouloir bien vous contenter, pour ce soir seulement, d'un grand verre de cette excellente eau minérale. Le seigneur Anticornaro fut encore obligé de se soumettre; et il but son verre d'eau avec les plus étranges contorsions. Lorsque le souper fut desservi, le docteur, qui avoit l'esprit extrêmement cultivé, tâcha de réjouir son hôte par une conversation aussi instructive qu'agréable, qui dura environ une heure. Alors il lui proposa de se retirer pour prendre un peu de repos. Le seigneur Anticornaro accepta joyeusement cette invitation, attendu qu'il se trouvoit un peu fatigué du voyage, et qu'il se sentoit de grandes dispositions au sommeil. Le docteur lui souhaita une bonne nuit, et ordonna à un valet-de-chambre de le conduire dans son appartement. On avoit eu soin de le préparer de manière que rien n'y ressentît la mollesse. Il n'y avoit ni fauteuil, ni bergère, ni sofa; quelques chaises de paille fort

propres composoient tout l'ameublemen
Pour ce qui est du lit, il eût été difficile d
le rendre plus simple. Ce n'étoit qu'un m
telas de crin, avec un sommier de paill
l'un et l'autre à-peu-près aussi mollets q
le plancher. A peine le seigneur Antico
naro eût-il parcouru tout cela d'un cou
d'œil, qu'il entra dans un violent accès
colère. Insolent, dit-il à son guide, t
maître auroit-il l'audace de me confin
dans un si misérable chenil? Conduis-m
tout de suite dans un autre appartemer
Monsieur, lui répondit humblement le v
let-de-chambre, je suis sûr de ne m'être p
du tout mépris aux ordres de mon maîtr
et je vous dois trop de respect pour pens
à lui désobéir sur un seul point qui intéres
votre santé. En disant ces mots, il sortit
la chambre; et, tirant la porte sur lui,
laissa le seigneur Anticornaro se livrer to
seul à ses méditations. Elles ne furent p
d'abord très-riantes. Cependant, comme
n'y avoit aucun moyen de les égayer, il ô
ses habits, et se jeta sur sa modeste co
chette, où il s'assoupit bientôt, en roula
dans son esprit des projets de vengean
contre le docteur et toute sa maison.

Il dormit, malgré lui, d'un si profond sommeil, qu'il ne se réveilla que vers le milieu de la matinée. Alors le médecin entra dans sa chambre, et s'informa civilement de l'état de sa santé. Le repos de la nuit ayant calmé ses esprits, il fut assez sensible aux tendres politesses du docteur, pour modérer les mouvemens d'indignation qu'il avoit ressentis la veille. Il se contenta de laisser échapper quelques plaintes sur la nudité de son habitation. Monsieur, lui répondit le médecin, n'êtes-vous pas convenu solemnellement de vous soumettre en tout à mes ordonnances ? Pouvez-vous imaginer que j'aie d'autres vues que le rétablissement de votre santé ? Il n'est pas possible que vous puissiez démêler, dans chaque détail, le motif de ma conduite, quoiqu'elle soit fondée, en tous ses points, sur les principes de la théorie la plus lumineuse, et sur les plus sûrs résultats d'une longue expérience ? Quoi qu'il en soit, je dois vous informer, que j'ai su donner, jusqu'à votre lit, une vertu curative; et vous devez être forcé d'en convenir, après le doux repos que vous avez goûté cette nuit. Mon art ne s'étend

point à communiquer des propriétés aus
salutaires à la soie et au duvet. C'est pou
quoi j'ai été obligé, contre mon inclinatio
de vous coucher un peu durement. Mais
cette heure, si vous le trouvez bon, il e
temps de vous lever. Il sonna aussi-tôt se
domestiques; et le seigneur Anticornaro
laissa habiller tranquillement. On vint bie
tôt l'avertir que le déjeûner étoit prêt. Il s'a
tendoit à faire un excellent repas; mais so
inexorable surveillant ne voulut lui per
mettre de manger qu'un morceau de pain
et de boire qu'une écuelle d'eau de gruau
ce qu'il établit, malgré les contradictio
de son hôte, sur les plus doctes fondemen
de la science médicale.

A la fin de ce frugal déjeûner, le doc
teur dit à son malade, qu'il étoit temp
de commencer l'exécution du projet qu'
avoit conçu, pour le rétablir dans le par
fait usage de ses membres. A ces mots,
le conduisit dans un petit cabinet, où il l
pria d'essayer de se tenir debout. Cela m
seroit bien impossible, répondit le seigneu
Anticornaro. Il y a trois ans que je ne pu
me servir de cette jambe. Eh bien, lui

iqua le docteur, gardez vos béquilles, et
›puyez-vous contre le mur pour vous soute-
ir. Après bien des façons, le seigneur An-
cornaro se mit dans la posture qu'on ve-
oit de lui prescrire. Aux béquilles près,
n l'auroit pris pour un jeune soldat que
on façonne aux premiers exercices des
rmes. Le docteur, le voyant bien affermi
lans cette position, lui fit une inclination
›rofonde, et sortit brusquement, en tirant
a porte après lui. Le seigneur Anticornaro,
›omme on l'imagine sans doute, ne savoit
ue penser d'une pareille cérémonie. Mais
l fut bien plus surpris, lorsqu'il sentit les
barres de fer, dont il n'avoit pas encore vu
ue le parquet de la chambre étoit formé,
'échauffer insensiblement sous ses pieds. Il
e mit aussitôt à pousser des cris, tantôt appe-
lant d'une voix suppliante le docteur et ses
lomestiques, tantôt les menaçant de tout son
courroux. Ses prières et ses menaces furent
également inutiles. Personne ne vint à son
secours. La chaleur qu'il ressentoit, le força
bientôt de se tenir sur un pied, pour donner
à l'*autre le tems de se* refroidir. Ce fut en-
uite le tour de celui-ci de rendre le même

service au premier. Mais comme l'ardeur devenoit à chaque instant plus vive, le même pied ne pouvoit rester un moment sur les barreaux de fer échauffés. Ainsi le seigneur Anticornaro n'eut d'autre ressource que d'aller sautant tout autour de la chambre, tantôt sur le pied droit, tantôt sur le pied gauche, puis enfin de bondir comme ces enfans qui sautent légèrement sur la terre, tandis qu'une corde agitée par deux de leurs camarades, s'élève en tournant au-dessus de leurs têtes, et vient passer sous leurs pieds. On n'auroit jamais pu croire que c'étoit le même homme, qui l'instant d'auparavant, ne pouvoit faire un pas sans béquilles : aussi je me fais un devoir de publier, à sa louange, qu'il fit son petit manège avec mille fois plus d'agilité qu'il n'auroit osé l'espérer lui-même. Le fruit de cet exercice fut de donner à ses muscles et à ses nerfs un jeu liant et souple qu'ils n'avoient pas eu depuis un grand nombre d'années, et de lui procurer en même temps une transpiration abondante. *Lorsque le* docteur jugea qu'il s'étoit donné *assez de* mouvement, il lui envoya un bo

fauteuil pour se remettre de sa fatigue; et il laissa refroidir par degrés, le parquet, comme il l'avoit fait échauffer. Ce fut alors que le seigneur Anticornaro commença, pour la première fois, à gouter les douceurs du repos, qui suit une violente agitation. A l'heure du dîner lorsque le docteur parut devant lui, il se répandit en excuses sur les libertés qu'il avoit prises avec sa personne. Le seigneur Anticornaro ne reçut point ses excuses sans quelque dépit. Quoiqu'il en soit, sa colère fut un peu adoucie par l'odeur d'un poulet rôti qu'on servit devant son couvert. L'exercice de la matinée, et l'abstinence de la veille, lui firent trouver un goût friand à tout ce qu'il mangeoit. Il obtint même la permission de mettre un peu de vin dans son eau. Le docteur lui accordoit chaque jour quelque chose de plus. Toutes ces condescendances étoient cependant pour lui si peu de chose, que le mois lui sembloit s'écouler avec la lenteur d'une année. A peine le vit-il expiré que ses domestiques étant revenus pour prendre *ses ordres, il se jeta* soudain dans sa litière, *et partit brusquement*, sans prendre cong

du docteur, ni d'aucun des gens de sa ma
son. Lorsqu'il venoit à réfléchir sur le tra
tement mesquin qu'il avoit reçu, sur s
exercices forcés, sur ses jeûnes involonta
res, enfin, sur toutes les mortificatio
qu'il lui avoit fallu souffrir, il ne pouv
s'empêcher de croire que ce ne fût une m
querie du premier médecin, qui l'avoit e
voyé avec une lettre chez celui de Pado
Plein d'un sentiment de vengeance, il
rendit chez lui, dès son arrivée, pour l'a
cabler des plus violens reproches. Le n
decin eut de la peine à le reconnoître, qu
que son absence eût été de si courte dur
Il avoit perdu la moitié de son énorme gr
seur. Son teint étoit devenu plus clair et p
reposé. Pour ses béquilles, il les avoit la
sées à Padoue, comme un meuble inut
Lorsqu'il eut exhalé toutes les injures
lui inspiroit son ressentiment, le méde
lui répondit d'un air froid: Je ne sais, m
sieur, de quel droit vous venez me déb
toutes vos invectives, puisque c'est de v
propre mouvement que vous vous êtes c
fié aux soins du docteur Ramozini.

ANTICORNARO.

Il n'est que trop vrai. Mais pourquoi me onniez-vous une si haute idée de ses lu-ières et de sa probité?

LE MÉDECIN.

Il vous a donc trompé sur l'un ou l'autre oint? Et vous vous trouvez plus mal que rsque vous vous êtes mis entre ses mains?

ANTICORNARO.

Ce n'est pas ce que je veux dire. Mes di-estions se font certainement beaucoup ieux ; je dors d'un sommeil plus tran-uille, et je puis marcher presque aussi stement que dans ma première jeunesse.

LE MÉDECIN.

Et vous êtes venu sérieusement vous plain-re à moi d'un homme, qui, en si peu de mps, a su opérer tous ces prodiges en otre faveur? Êtes-vous fâché qu'il vous ait ait prendre un degré nouveau de force et de santé, que vous n'aviez pas le moindre ujet de vous promettre; et qu'il vous ait, mis u point de commencer une vie saine et ro-buste, si vous savez vous conduire avec plus de *sagesse que vous* n'avez fait jusqu'à ce ur? *Il me semble* que voilà des griefs

d'une espèce bien nouvelle. C'est du moins la première fois que j'en ai entendu de pareils.

Le seigneur Anticornaro, qui n'avoit pas encore eu l'avisement de réfléchir sur tous ces avantages, ne put s'empêcher de laisser paroitre un peu de confusion ; et le docteur reprit ainsi son discours : La seule personne que vous deviez accuser, c'est vous même, qui vous êtes laissé imprudemment aveugler par vos préventions. En entrant chez le docteur Ramozzini, vous avez vu une troupe de malheureux faire un bon repas à sa table. Ce digne homme, aussi généreux que savant, est le père de tous ceux qu'il voit souffrir autour de lui. Il sait que la plupart des maladies des pauvres ne proviennent que d'une mauvaise nourriture et de l'excès du travail ; il leur prescrit du repos, et leur donne avec bonté des alimens plus sains. Les riches, au contraire, ne sont le plus souvent malades que par leur intempérance et leur mollesse, c'est pourquoi il est nécessaire d'employer pour eux *un traitement* tout opposé, et de leur or*donner les* privations et l'exercice. Si l'o

vous a un peu traité comme un enfant, c'est que vous en aviez l'obstination et l'inexpérience. D'ailleurs, ce n'étoit que pour votre avantage. On n'a médicamenté ni vos alimens ni votre boisson. Vos meubles ni votre lit n'avoient point reçu de vertus curatives. Tout le changement prodigieux qui s'est fait en votre constitution, vous ne le devez qu'au soin que l'on a pris de vous imposer un régime plus sage, et de réveiller vos facultés assoupies. Quant à cette heureuse supercherie, dont il a fallu se servir, vous n'avez à vous plaindre que de votre folle imagination, qui vous a persuadé qu'un médecin devoit régler ses ordonnances sur les fantaisies et les vues bornées de son malade. Le docteur Ramozzini s'étoit engagé à faire usage de tous les secrets de son art pour vous guérir. S'il n'en a employé que de simples et de naturels, c'est une preuve de sa sagesse et de son habileté. D'après votre aveu même, l'effet en a été assez heureux, pour qu'en le payant de la moitié de votre fortune, vous soyez encore en reste envers lui.

Le seigneur Anticornaro, qui ne man-

quoit ni de sens ni de générosité, sentit toute la force de ce discours. Il fit au docteur les plus belles excuses sur ses emportemens, et dépêcha aussi-tôt un courier vers le docteur Ramozzini, avec des présens magnifiques, et une lettre qui lui exprimoit la plus vive reconnoissance. Il se trouva si heureux du rétablissement de ses forces et de sa santé, qu'il ne retomba plus dans ses anciennes habitudes d'intempérance et de mollesse. Par un exercice constant et une conduite réglée, il sut se préserver de toute maladie fâcheuse, et parvint jusqu'à un âge très-avancé.

Oh que voilà une drôle d'histoire, s'écria Tommy, dès qu'elle fut achevée! Qu'il me tarde de pouvoir la conter à quelqu'un de ces gentilshommes goutteux qui viennent à la maison! Ce seroit fort mal de votre part, lui répondit M. Barlow, à moins qu'on ne vous la demande expressément. Ces messieurs ne peuvent pas ignorer que tous les excès auxquels ils se livrent, ne servent qu'à augmenter leur mal. Ainsi votre histoire ne leur apprendroit rien de nouveau à ce sujet. Mais il seroit indécent à un petit garçon

omme vous l'êtes, de se donner les airs de
ouloir instruire les autres, tandis qu'il a si
rand besoin d'instruction pour lui-même.
ontentons-nous de voir par cette histoire,
ıi peut s'appliquer à la moitié des gens
ches dans presque tous les pays, que l'a-
ıs des jouissances est encore plus dange-
ux pour la santé que leur privation. Quant
ıx Lapons, sur lesquels vous étiez si fort
ı peine, ils parviennent en général à une
ès-longue vieillesse, sans aucune de ces
ıaladies fréquentes auxquelles nous som-
ıes sujets. L'infirmité la plus commune
ırmi eux, est l'affoiblissement et même
extinction de la vue; ce que l'on attribue à
ıspect éblouissant de la neige, et à l'acreté
: la fumée dont ils sont constamment en-
loppés dans leurs huttes. Vous pourrez
prendre encore d'autres détails intéres-
ns sur ce peuple, lorsque vous serez en
at de lire les récits de nos voyageurs.

Quelques jours après cet entretien, lors-
ıe la neige fut un peu balayée de la sur-
ıce de la terre, quoique le froid n'eût
esque rien perdu de sa rigueur, les deux
its garçons sortirent ensemble l'après-

midi, pour aller faire une promenade dans la campagne. Ils marchoient d'un pas si leste qu'au bout d'une heure ou d'une heure et demie ils étoient déjà très éloignés de leur demeure ne songeant guère au chemin qu'ils avoient fait, ni à celui qu'ils devoient faire pour s'en retourner. Enfin, le soleil qui disparut bientôt à leurs yeux, en s'abaissant derrière une petite éminence, les avertit qu'il falloit reprendre la route du logis. Ils suivirent ce conseil de fort bonne grace; mais, en traversant une forêt, ils prirent un sentier pour l'autre, et ils ne s'aperçurent qu'ils étoient égarés, qu'après avoir brouillé entièrement leur chemin, en cherchant de tous côtés à le démêler. Pour comble de détresse, le vent commença tout-à-coup à souffler avec furie du côté du Nord; et une neige épaisse qu'il poussoit en tourbillons, obligea bientôt nos deux petits voyageurs de se réfugier sous les arbres, quoiqu'ils fussent dépouillés de feuillages. Par bonheur, en tournant les yeux autour de lui, Henri aperçut un vieux orme, dont le tronc, creusé par le *ans, sembloit* s'offrir tout exprès pour leur *donner asyle.* Ils parvinrent à s'y glis-

l'un après l'autre, et ils s'y trouvèrent assez chaudement, tandis que le vent, sifflant entre les branches fracassées, ébranloit la masse entière de l'arbre qui les renfermoit, et que la neige tombant à gros flocons autour d'eux, sembloit menacer la terre de l'ensevelir. Tommy, qui n'avoit jamais éprouvé les rigueurs de l'hiver sous le ciel brûlant de la Jamaïque, supporta quelque temps cette épreuve avec beaucoup de courage, et sans laisser échapper une plainte. Mais, bientôt le froid et la faim le tourmentant à l'envi, il se tourna tristement vers son camarade, et lui demanda d'une voix piteuse ce qu'ils alloient devenir.

HENRI.

Je pense que nous n'avons autre chose à faire, que d'attendre ici que le temps se soit un peu éclairci; alors nous tenterons de retrouver notre chemin.

TOMMY.

Mais si le temps ne s'éclaircit pas?

HENRI.

Dans ce cas, il faudra nous résoudre à *marcher à travers* la neige, ou bien à rester

claquemurés dans ce trou, qui nous met si bien à l'abri.

TOMMY.

Tu ne songes donc pas combien il seroit terrible de nous trouver seuls dans une forêt pendant toute la nuit.

HENRI.

J'y songe aussi bien que toi; mais quand il n'y a rien de mieux à faire ?

TOMMY.

Oh ! c'est que j'ai tant de froid et de faim ! Si nous avions seulement un peu de feu pour nous réchauffer !

HENRI.

S'il ne tient qu'à cela, j'ai oui dire que les sauvages font du feu quand ils veulent, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'ils s'enflamment. Il n'y a qu'à essayer. Mais non, attends, il me vient une meilleure pensée. J'ai un grand couteau dans ma poche, qui me fera très-bien le service d'un briquet, en le frappant du dos contre un caillou. Laisse-moi faire.

Henri sortit alors de l'arbre pour chercher un caillou, ce qui étoit assez difficile

à cause de l'épaisseur de la neige, dont la terre étoit couverte. Il eut enfin le bonheur d'en trouver deux, au lieu d'un. Il en prit un dans chaque main; et les frappant l'un contre l'autre de toute sa force, il parvint à briser le plus cassant en plusieurs morceaux. Il choisit celui de tous qui avoit le tranchant le plus mince, et il dit à Tommy en souriant, qu'il alloit bacler son affaire. Tiens, ajouta-t-il, d'un air gai, tu vas voir. Il se mit à battre le morceau de caillou du dos de son couteau: Pink! pink! pink! et voilà aussitôt un torrent d'étincelles qu'il fit jaillir. Il ne s'agit plus maintenant, continua-t-il, que de trouver, faute d'amadou, quelque chose qui puisse s'allumer à ces étincelles. Il ramassa les feuilles les plus sèches qu'il put trouver, avec des morceaux de bois mort, et il en fit un petit bucher. Mais, hélas! ni le bois, ni les feuilles n'étoient d'une nature assez inflammable. Il eut beau se fatiguer à faire tomber sur eux des milliers d'étincelles brillantes, elles s'éteignoient sans rien allumer. Tommy, à qui l'air décidé de son camarade avoit inspiré quelque confiance, fut abattu par son mauvais succès. L'effro

commença par degrés à pénétrer dans son ame. O ciel! qu'allons-nous faire, s'écria-t-il, d'un ton de désespoir! Je ne vois rien de mieux à présent, répondit Henri, que de tâcher de retrouver notre chemin vers la maison. La neige ne tombe plus avec tant de violence, et le ciel commence à reprendre quelque sérénité. Allons, allons. Tommy, en grelottant, abandonna le creux de l'arbre; et Henri l'ayant pris par la main, ils se mirent à marcher tous deux. Le crépuscule du soir prêt à s'éteindre, n'éclairoit que foiblement leurs pas. Tous les sentiers de la forêt se déroboient à leurs yeux sous la couche épaisse de neige dont elle étoit chargée: le souffle perçant du nord engourdissoit leurs membres; et presque à chaque pas, ils enfonçoient dans la neige jusqu'aux genoux. Malgré tous les encouragemens de Henri, le pauvre Tommy alloit succomber de foiblesse, lorsqu'ils aperçurent au loin un reste mourant de flamme, qui s'élevoit et s'abaissoit tour-à-tour. Cette vue ranimant un peu le courage abattu de Merton, ils marchèrent avec plus de vîtesse, et ils arrivèrent enfin auprès

quelques branches enflammées, que des
rgers ou des voyageurs venoient sans doute
quitter. Vois-tu, s'écria Henri, quelle
ureuse rencontre! Voilà un feu tout
essé, qui n'a besoin que d'un peu de
is pour se ranimer, et pour nous dégour-
r. Il se mit aussitôt à rassembler les char-
ns; et ayant jeté par-dessus quelques bran-
es seches qu'il ramassa, ils virent s'élever
e flamme vive et brillante, qui porta dans
us leurs sens la chaleur et la joie. Tommy
: tarda pas long-temps à reprendre sa
ilosophie, et il dit à son ami, qu'il n'au-
it jamais pensé que des branches de bois
urri eussent pu être d'une si grande con-
quence pour son bien-être. Je le crois
en, répondit Henri; tu as été élevé de
anière à ne jamais sentir ce que c'étoit
e de manquer de quelque chose. Il n'en
t pas ainsi de la plûpart des gens de la
ampagne. J'ai vu de pauvres familles, qui
'ont ni feu pour se chauffer, ni habit
our se couvrir, et qui même ne savent
uelquefois, en se levant, où prendre du
ain pour leur journée. Penses-tu dans
uelle déplorable situation ces malheureux

doivent se trouver ? Cependant ils sont
accoutumés à une vie dure, qu'il ne leu
échappe pas, dans toute une année, l
moitié des lamentations que tu viens d
faire en un quart-d'heure. Mais, répliqu
Tommy, un peu déconcerté par cette ob
servation, on ne doit pas s'attendre que de
gens comme il faut soient en état de suppo
ter ce que les pauvres supportent.

HENRI.

Pourquoi non, s'ils sont des homm
comme eux? Il me semble que tes ge
comme il faut, sont précisément comm
il ne faudr it pas être. J'ai souvent obser
que les gentilshommes et les dames de not
voisinage, qui sont doublés de fourru
de la tête aux pieds, ne laissent pas q
de frissonner au moindre souffle de l'ai
comme s'ils avoient la fièvre, tandis q
les enfans des pauvres, jusqu'aux plus p
tits, courent pieds nuds sur la glace, et
divertissent à faire des boules de neige.

TOMMY.

Effectivement, tu m'y fais penser. I
dernière fois que j'allai chez mon papa,
vis, en entrant, des gens assis autour d'

ı, que l'on avoit fait aussi grand qu'il ɔit possible, se plaindre pourtant de la ɟueur du froid; et je venois de voir des ɔoureurs qui avoient quitté leur veste pour ıvailler.

HENRI.

C'est que l'exercice vaut mieux pour se chauffer, que le meilleur charbon de rre. Cette chaleur ne coûte pas si cher, dure plus long-temps.

TOMMY.

Il faudroit donc, à t'en croire, que les ɛntilshommes prissent une bêche, et alssent cultiver les champs?

HENRI.

Peut-être n'en feroient-ils que mieux, ı lieu de s'ennuyer dans leurs châteaux. ſais laissons-les se conduire à leur fantaie. Je ne te demande qu'une chose. Crois-ı qu'il soit bon à un gentilhomme d'avoir n corps sain et vigoureux?

TOMMY.

Sans doute.

HENRI.

Il faut donc qu'il s'endurcisse un peu

au travail, s'il ne veut être fluet et mala
dif comme une femme.

TOMMY.

Est-ce que l'on ne peut être fort sans tra
vailler?

HENRI.

Je m'en rapporte là-dessus à toi-même
Tu as vu quelquefois chez ton père des en
fans de gentilhomme. Y en a-t-il un seu
aussi robuste que le moindre fils de fermier
qui est accoutumé, de bonne heure, à ma
nier la bêche et la charrue?

TOMMY.

Il n'y a rien de si vrai; car je sens, pour
ma part, que je suis devenu beaucoup plu
fort, depuis que j'ai appris à travailler dan
le jardin de M. Barlow.

Pendant quils s'entretenoient de cett
manière, ils virent un petit paysan, charg
de ramée, qui s'avançoit vers eux en chan
tant. Du plus loin que Henri put distingue
ses traits à la lueur de la flamme, il le re
connut, et s'écria: Sur ma parole, Tomm
voici le petit garçon à qui tu as donné de
habits cet été. Il demeure sans doute dan
le voisinage; et son père ou lui voudr

en nous remettre dans notre chemin. Le
:tit garçon étant alors arrivé tout près
eux, Henri lui demanda s'il pourroit les
)nduire hors de la forêt. Oui, sûrement,
pondit-il ; mais qui auroit jamais pensé
ouver ici le jeune M. Merton dans une si
laine nuit? Venez, venez avec moi. Nous
)ns d'abord dans la cabane de mon père
)ur vous réchauffer à notre feu. Pendant
: temps, j'irai chez M. Barlow, lui dire
: ne pas être inquiet sur votre compte.
)mmy accepta avec transport cette pro-
)sition. Le petit garçon les conduisit hors
: la forêt ; et au bout d'un quart-d'heure
: marche, ils arrivèrent à la porte d'une
iétive cabane, qui étoit à côté du grand
iemin. Ils virent en entrant une femme
:cupée à filer au rouet. La fille aînée faisoit
ire de la bouillie sur le feu. Le père, assis
:ès d'une table, au coin de la cheminée,
:oit attentivement dans un livre, sans être
:tourné par trois ou quatre marmots à de-
i-nuds, qui se rouloient à ses pieds, en
uant avec un chat. Mon père, dit le petit
rçon, du seuil de la porte, en jetant à bas
fagot de ramée, voici le jeune M. Mer-

ton, qui nous a fait tant de bien cet é
avec son ami Sandford. Ils ont perdu l
chemin dans le bois, et ils ont essuyé to
la neige qui est tombée depuis une he
Pendant ce discours, le vieux paysan a
ôté ses lunettes, et posé son livre sur la
ble, en regardant, la bouche béante,
deux enfans. Il se leva aussi-tôt, alla
prendre par la main, et les pria de s'ass
à sa place, tandis que la bonne femme,
tant sur le feu le fagot que venoit d'appo
son fils, leur dit avec bonté: Allons,
petits amis, vous êtes transis de fro
chauffez-vous. Hélas! c'est tout ce que
de meilleur à vous donner. Je voudrois h
avoir quelque chose à vous offrir pour m
ger; mais j'ai peur que vous ne puissiez t
ver du goût à notre pain. Il est si sec
noir! En vérité, ma bonne femme, lui
pondit Tommy, je me sens un si grand
pétit, qu'il n'est rien, je crois, que je
puisse manger avec plaisir. Eh bien do
répliqua la bonne femme, il me rest
morceau de lard des grandes fêtes, je
le faire cuire sur les charbons, et si
voulez en faire votre souper, je vous l
rai manger avec bien de la joie.

Tandis que la bonne femme s'empressoit de faire les préparatifs du repas, il lui échappoit de profonds soupirs. Ah, s'écria-t-elle, sans cette malheureuse fièvre, qui a travaillé mon pauvre homme tout cet été, nous aurions été un peu mieux en état de vous recevoir. Hélas! quand j'y pense, nous nous sommes vus bien à plaindre.

Tiens, ma femme, crois-moi, lui répondit son mari, ne parlons plus des maux passés. Ne songeons qu'à nous réjouir de ce que nous sommes plus heureux à présent. Il est vrai que deux de ces enfans et moi, nous avons été malades cette année; mais, par la grace de Dieu, n'en sommes nous pas échappés? La Providence n'a-t-elle pas envoyé à notre secours le digne M. Barlow, ce brave petit Sandford, qui est venu nous porter de quoi vivre dans le temps où nous étions près de mourir de faim? N'ai-je pas eu du travail pendant tout l'automne? même à présent, tandis que tant de malheureux, qui valent mieux que moi, ne savoient où donner de la tête, faute d'ouvrage, ne gagne-je pas six bons shellings à gagner par jour?

Six shellings, interrompit Tom surprise! Quoi, c'est-là tout ce q avez pour nourrir votre femme et fans pendant la semaine entière?

LE PAUVRE HOMME.

Je vous demande pardon, mon c tit monsieur, ma femme gagne p par-là, dans la semaine, un shell un shelling et demi à travailler à née. Ma fille aînée commence à fai quelque chose de sa quenouille; m ne va pas loin, parce qu'il faut qu' gne les enfans.

TOMMY.

Cela ne fait donc que sept à hui lings pour huit jours. Eh bien, le c vous? j'ai vu de nos dames en donne que autant pour entendre chanter p une heure, ou pour faire friser le veux. Je connois même une petite selle, dont le père donne une demi par leçon à un danseur, pour lui ap à cabrioler autour de la chambre.

LE PAUVRE HOMME.

Oh, que voulez-vous? Ce sont d *tilshommes* dont vous me parlez.

riches, et ils ont le droit de faire ce qu'ils veulent de leur argent. Mais nous, pauvres gens que nous sommes, c'est notre devoir de travailler rudement toute la journée, et encore de remercier Dieu le soir de ce que notre condition n'est pas plus mauvaise.

TOMMY.

Et comment pouvez-vous le remercier de vivre dans une cabane comme celle-ci, et de gagner à peine dans une semaine ce que les autres dépensent dans une heure?

LE PAUVRE HOMME.

Eh, mon cher petit monsieur, n'est-ce pas un acte de sa bonté, que nous ayons encore une maison pour nous mettre à l'abri du mauvais temps, des habits pour nous vêtir, et un morceau de pain pour vivre? Tenez, sans chercher plus loin, nous vîmes passer hier devant notre porte deux hommes, qui avoient failli périr dans une tempête, et qui avoient perdu sur leur vaisseau tout ce qu'ils possédoient. L'un des deux avoit à peine des vêtemens pour se couvrir. Il trembloit dans tous ses membres d'une *grosse fièvre. L'autre* avoit les pieds à demi *gelés, pour avoir* dormi la nuit sur la neige

Ne suis-je pas plus heureux que ces pa
gens, et que mille autres peut-être,
dans ce moment, sont balottés par le
gues, et jetés sur des rochers, ou qu
guissent dans les prisons sous le poi
leurs dettes et de leur misère, ou qui
errant dans les campagnes, sans abri
les défendre des rigueurs de la saison
pouvois-je pas me laisser entraîner à
mettre de mauvaises actions, comm
de malheureux, qui n'y ont été poussé
par le besoin, et me rendre enfin cou
de quelque crime, qui m'auroit con
une mort honteuse? Voyez, après ce
je ne dois pas être reconnoissant env
ciel de toutes ces bénédictions qu'il a r
dues sur ma tête, malgré mon indigni

Tommy, qui, jusqu'alors, avoit jo
biens de la vie, sans élever sa pensée
l'Être suprême de qui il les avoit reçu
vivement frappé de la piété de cet ho
vertueux. Mais, au moment où il se d
soit à lui répondre, la bonne femme
avoit étendu sur la table une nappe
ière, mais fort propre, et qui vena
servir dans un plat de terre son m

:lard fumant, s'avança d'un air gracieux
:rs nos deux amis, pour les engager à faire
ur repas. Ils se rendirent à cette invitation
ec d'autant plus d'empressement, qu'ils
avoient rien mangé depuis l'heure de leur
ner. C'étoit un plaisir ravissant pour leur
nne hôtesse de les voir s'escrimer à l'en-
l'un de l'autre, pour faire honneur à son
nquet. Pour le maître de la cabane, lors-
'il les vit si bien occupés, il alla prendre
n chapeau, et il s'achemina tout de suite
rs la maison de M. Barlow, dans le des-
in de lui porter des nouvelles de ses chers
:ves.

Leur longue absence le tenoit, depuis une
:ure, dans les plus vives inquiétudes. Non
ntent d'envoyer de tous côtés ses gens à
ır rencontre, il venoit de se mettre en
ête lui-même; ensorte que le pauvre
mme le trouva à moitié chemin de la
aison. Il s'empressa de le tranquilliser;
l'emmenant avec lui, ils arrivèrent tout
stement comme Tommy Merton et son
marade achevoient d'expédier l'un des
eilleurs repas qu'ils eussent fait de leur

Les deux petits garçons se levèrent aus-

si-tôt pour voler dans les bras de leur
Ils le remercièrent de son empressem
et lui firent mille excuses sur les inqui
des qu'ils lui avoient causées. M. Barlow
embrassa avec la plus vive tendresse; et
leur faire de reproches, il leur cons
d'être plus prudens à l'avenir, et de ne
pousser si loin leurs promenades. A
avoir rendu graces aux pauvres gens du
accueil qu'ils avoient fait à ses élèves
prit ceux-ci par la main, et ils se mi
tous trois en marche à la clarté des éto

Pendant la route, M. Barlow renou
ses conseils à nos petits étourdis, et
peignit vivement les dangers auxquel
s'étoient exposés. Il est arrivé, leur di
à plusieurs personnes d'être surprises,
votre situation, par une chûte de neige
prévue, de perdre leur route, et de se
cipiter dans des fossés profonds, où ils
été ensevelis par la neige, et gelés au p
d'en mourir. O ciel, s'écria Tommy,
risque nous avons couru! Mais dites-n
je vous prie, monsieur, est-ce que la n
est toujours inévitable en pareil cas?
devez assez sentir, lui répondit M. Ba

s'il est facile d'en échapper. Il y a cependant quelques exemples de personnes qui ont passé quelques jours ensevelies sous la neige, et qui en ont été retirées vivantes. Demain je vous ferai lire une histoire remarquable à ce sujet.

Tommy, qui aimoit les histoires à la folie, remercia M. Barlow de l'espérance qu'il lui donnoit d'en apprendre bientôt une nouvelle. Il en continua plus gaîment sa marche. Mais dans un moment de silence, qui venoit de se glisser, je ne sais comment, à travers leur entretien, ayant par hasard élevé ses yeux vers le ciel, il fut frappé de la clarté brillante dont il vit étinceler tous les astres. Oh ! monsieur, s'écria-t-il, voyez, je vous prie, comme les étoiles sont belles ce soir. Il me semble aussi que je n'en ai jamais tant vu de ma vie. Je défierois bien de les compter. Oui-dà ? lui répondit M. Barlow. Et si je vous disois qu'on est venu à bout de compter non-seulement toutes celles que vous voyez, mais des milliers d'autres encore qui sont invisibles à vos regards ?

TOMMY.

Comment cela seroit-il possible ? Elles sont répandues de tous les côtés dans une si grande confusion ! Là, voyons, par quel bout s'y prendre ? Je n'y vois ni fin, ni commencement. C'est comme si je vous proposois de compter les flocons de neige qui sont tombés ce soir, tandis que nous étions dans la forêt. M. Barlow sourit à cette comparaison ; et il dit à Tommy qu'il pensoit que son camarade seroit en état de lui rendre un meilleur compte des étoiles, quoiqu'il ne sût pas encore les nombrer toutes. Henri, ajouta-t-il, ne pourriez-vous pas nous montrer quelques constellations ?

HENRI.

Oui, monsieur, je crois m'en rappeller quelques-unes que vous avez eu la bonté de me faire connoître.

TOMMY.

Mais d'abord, monsieur, qu'est-ce qu'une constellation, je vous prie ?

M. BARLOW.

Je vais tâcher de vous le faire entendre. *Ceux qui* commencèrent les premiers à ob

rver les cieux, comme vous le faites mainnant, y distinguèrent certains groupes toiles, remarquables par leur éclat, ou r leur proximité, et ils leur donnèrent nom particulier, afin de pouvoir les rennoître plus aisément eux-mêmes, ou les liquer aux autres. Chacun de ces grous d'étoiles ainsi réunies, est ce qu'on mme une constellation. Venez, Henri, s êtes un petit fermier. Vous devez conitre le *Charriot*. Ayez la bonté de nous aire voir. Henri leva la tête; et au prer regard qu'il jeta vers les cieux: Le voidit-il; et il montra du doigt vers le d sept étoiles brillantes. Vous avez rai, c'est lui-même, répondit M. Barlow. atre de ces étoiles ont rappelé au peuple iage des quatre roues d'un charriot; et les s autres, celle d'un attelage de trois chex. Voilà l'origine du nom qu'ils ont donà cette constellation. Maintenant, Tom, regardez-là bien attentivement, et ez ensuite si, dans tout le ciel, vous rrez trouver sept autres étoiles qui res*blent à celles-ci* par leur position.

TOMMY.

Non, monsieur. J'ai beau regar
n'en vois point qui leur ressemblen

M. BARLOW.

Vous pourrez donc les retrouv
peine, lorsqu'il vous plaîra?

TOMMY.

Il faut essayer. Je vais en détour
yeux, et regarder d'un autre côt
je les ai tout-à-fait perdues. Il s'agi
tenant de les rattraper. Voyons. *(Il*
des yeux). Oh, les voici. Je les ti
crois. N'est-ce pas là le *Charriot*
sieur?

M. BARLOW.

Oui, c'est bien lui. En vous ra
ces étoiles, il ne vous sera pas dif
trouver celles qui sont dans leur voi
d'apprendre aussi leurs noms, e
ensuite successivement de l'une à
jusqu'à ce que vous soyez bien fan
avec toute la surface des cieux.

TOMMY.

Voilà qui est fort amusant, je vou
La première fois que j'irai à la m
veux montrer à maman le Charri

sûr qu'elle ne le connoît pas plus que je ne le connoissois tout-à-l'heure. Mais passons à d'autres constellations, je vous prie. Il me tarde d'en connoître un grand nombre.

M. BARLOW.

Je le veux bien, mon ami. Tenez, regardez d'abord ces deux étoiles, qui sont comme les deux roues de derrière du Chariot. Portez ensuite doucement la vue vers le plus haut des cieux. Ne voyez-vous pas, avant d'y arriver, une étoile assez brillante, qui semble former une ligne presque droite avec les deux autres dont nous venons de parler?

TOMMY.

Oui, monsieur, je la distingue à merveille.

M. BARLOW.

C'est ce qu'on nomme l'étoile polaire. Elle ne change jamais de position; et en la regardant en face, vous êtes toujours sûr d'être tourné vers le nord.

TOMMY.

Ainsi donc, quand je suis vis-à-vis d'elle, je tourne le dos au sud?

M. BARLOW.

C'est fort bien raisonner. Je vois, d cela, que vous ne serez pas plus emba pour trouver l'est et l'ouest.

TOMMY.

L'est, n'est-ce pas où le soleil se le

M. BARLOW.

Oui, mon ami, mais vous n'avez présent de soleil pour vous diriger.

TOMMY.

Ah, tant pis. Me voilà tout dérouté nuit..

M. BARLOW.

Et vous, Henri, est-ce que vous ne riez pas vous passer du soleil ?

HENRI.

Je crois me rappeller, monsieur, tournant le visage au nord, on a l'es droite, et l'ouest à sa gauche.

M. BARLOW.

Votre mémoire vous sert à merveill parierois bien que si Tommy l'avoit s fois comme vous, il s'en seroit souven

TOMMY.

Oh, j'en ai maintenant pour la vie, sieur, je vous en réponds. Il est sir

qu'une seule chose suffise pour vous en faire connoître trois autres. Je n'aurai plus besoin que de chercher au nord l'étoile polaire, pour trouver tout de suite l'est, l'ouest et le sud. Mais vous disiez tout à l'heure que l'étoile polaire ne change jamais de position, est-ce que les autres étoiles en changent?

M. BARLOW.

C'est une question à laquelle je veux vous apprendre à répondre vous-même. Tachez de bien retenir l'état où le ciel se trouve en ce moment. Nous verrons dans un autre si les étoiles se seront déplacées.

TOMMY.

Oh, je pourrois oublier facilement leur position. Si, pour m'en souvenir, je la marquois sur un morceau de papier?

M. BARLOW.

Et comment vous y prendre?

TOMMY.

Il ne faudroit que faire une marque pour chaque étoile du Charriot. Je placerois ces marques justement comme je vois les étoiles *disposées dans les* cieux. Alors je vous *prierois de m'écrire* leurs noms, et cela me

feroit un petit commencement de
pour gagner de proche en proche les
et parcourir de cette manière tous le

M. BARLOW.

Voilà un moyen fort bien imag
vous assure. Mais vous savez qu'un
de papier est plate. Est-ce que le
vous paroissent aussi applatis?

TOMMY.

Non, monsieur, au contraire.
semble s'élever de tous côtés au-de
la terre, comme le dôme d'une
église.

M. BARLOW.

Mais si vous aviez un corps d'une
arrondie, une grosse boule par ex
ne vous semble-t-il pas qu'elle rép
mieux à la forme du ciel, et que vou
riez y placer vos étoiles avec plus d'
tude?

TOMMY.

Oui, monsieur, en effet, cela iro
coup mieux. Oh, que je voudrois a
grosse boule blanche!

M. BARLOW.

Eh bien, je me charge de vous en procurer une telle que vous la desirez.

TOMMY.

Oh, monsieur, je vous remercie. Il me tarde de l'avoir pour vous y montrer bientôt un ciel de ma façon. Mais dites-moi, je vous prie, à quoi sert-il de connoître les étoiles? Ce n'est qu'un amusement, j'imagine?

M. BARLOW.

Quand le spectacle du ciel n'auroit pas d'autre avantage, ne seroit-ce pas toujours un grand plaisir de contempler ces astres brillans qui étincellent au-dessus de nos têtes? Nous faisons quelquefois de grandes courses pour voir défiler une longue suite de voitures, ou pour passer en revue des gens qui vont se pavaner dans les promenades avec de beaux habits. Nous allons visiter avec curiosité des appartemens décorés de beaux meubles et de belles tapisseries; et cependant qu'est-ce que tout cela, auprès de la *splendeur* de ces corps lumineux *qui décorent la surface* du firmament dans *la sérénité d'une* belle nuit?

TOMMY.

Oh, vous avez raison, monsieur. sallon de mylord Wimple que tant vont admirer, n'est qu'une pauvr en comparaison des cieux.

M. BARLOW.

Eh bien, ce n'est rien encore. V prendrez un jour quel nombre infi vantages l'homme a su retirer de noissance des étoiles. Je ne veux à vous en citer qu'un seul, et c'est vo qui vous l'apprendra. Henri, auri la complaisance de lui faire l'histoir courses désastreuses pendant cette vous vous étiez égaré ?

HENRI.

Je le veux bien, monsieur. Il no encore assez de chemin à faire, p j'aie le temps de vous les racontei d'arriver à la maison.

TOMMY.

Oh, voyons, voyons, je te prie.

HENRI.

Tu sauras, mon ami, que j'ai un *qui demeure* à trois milles d'ici, au- *ce grand marais* où nous sommes a

promener quelquefois. Mon père m'envoyoit souvent en message chez lui. Un soir j'y arrivai si tard, qu'il m'étoit impossible, avec mes petites jambes, de retourner à la maison avant qu'il fût nuit. C'étoit dans le mois d'octobre. Mon oncle voulut me retenir à coucher ; mais la commission de mon père étoit pressante. Je ne me donnai pas même le temps de me reposer, et je repartis. Je ne faisois que d'entrer dans cette grande bruyère, qui est à la sortie du village, lorsque la nuit devint tout-à-coup de la plus profonde obscurité.

TOMMY.

Et tu n'eus pas de frayeur de te trouver tout seul dans un endroit si affreux?

HENRI.

Mais non. Je pensai que ce qui pouvoit m'arriver de plus fâcheux, étoit d'être obligé de passer la nuit à la belle étoile ; et lorsque le matin seroit revenu, je n'aurois pas eu besoin de m'habiller pour reprendre mon chemin. Je continuai donc de marcher. Mais à peine fus-je parvenu vers le milieu *de la bruyère*, qu'il s'éleva un vent *épouvantable, qui*, de toute sa force, me

souffloit droit au visage. Il fut bientôt sui
d'une pluie si épaisse qu'il me parut impo
sible d'aller plus avant. Je quittai le senti
battu, et j'allai me réfugier sous des bui
sons, où je me mis un peu à l'abri de la ten
pête, en m'étendant sur le ventre. A
bout d'une heure, la pluie cessa de tomb
avec autant de violence. Je me levai, et
tâchai de retrouver mes pas; mais par ma
heur ils étoient trop bien perdus, et je m'
garai.

TOMMY.

Oh, que je me serois trouvé à plaindre
ta place !

HENRI.

Je marchai encore long-temps, mais
n'en fus pas plus avancé. Je n'avois pas un
seule marque pour me reconnoître, attend
que la commune est si étendue et si dépou
vue soit d'arbres, soit de maisons, que l'o
peut y marcher des milles entiers, sa
découvrir autre chose que de la bruyère
des joncs et des épines. Tantôt je me déch
rois les jambes à travers les ronces, tanté
je tombois dans des marres pleines d'eau
où je me serois noyé, sans doute, si je n

vois pas su nager. Harassé de fatigue, j'allai m'étendre à terre, pour y passer le reste de la nuit, lorsqu'en tournant les yeux de tous les côtés, j'aperçus, à une certaine distance, une lumière, que je pris pour la chandelle d'une lanterne que quelqu'un portoit à travers le marais.

TOMMY.

Ah, c'est bon. Voilà qui me donne pour toi quelque espérance.

Tu vas voir, répondit Henri, en souriant. J'hésitai d'abord si j'irois vers cette lumière; mais je pensai ensuite qu'un enfant comme moi ne valoit pas la peine que personne au monde cherchât à lui faire du mal; et puis il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme qui seroit dehors pour quelque mauvais dessein s'avisât de porter une lanterne. Ensorte que je résolus d'aller hardiment vers lui pour lui demander mon chemin.

TOMMY.

Eh bien! cet homme-là eut-il la bonté de te tirer d'embarras?

HENRI.

Ecoute donc jusqu'au bout. Je commen-

çois à marcher précipitamment à sa
contre, lorsque je vis la lumière que j
d'abord observée à ma droite, passer u
à ma gauche, et venir ensuite direct
vers moi. Cela me parut assez étrang
pendant je continuai toujours ma pou
et précisément, lorsque je me flattoi
joindre, je tombai jusqu'aux oreille
un trou plein de boue.

TOMMY.

Voilà une chûte qui vient bien à c
temps.

HENRI.

Je m'en tirai tant bien que mal, et
crus encore fort heureux de me trouv
même côté que la lumière. Je me re
plus belle à la suivre, mais avec aussi
succès qu'auparavant. J'avois déjà fa
de quatre milles à travers la commun
ne savois pas plus où j'etois, que si
été transporté dans un pays incon
n'avois point d'espérance de retrouve
chemin, à moins d'atteindre la lan
et quoique je ne pusse pas concevoir
personne qui la portoit se doutât que
si près d'elle, elle paroissoit ma

comme si elle eût été déterminée à m'éviter. Quoiqu'il en soit, je me décidai à faire une dernière tentative. C'est pourquoi je courus de toutes mes forces, en criant à la personne que je croyois devant moi, pour la prier d'arrêter.

TOMMY.

Enfin, s'arrêta-t-elle?

HENRI.

Tant s'en faut. La lumière que j'avois vu se mouvoir jusqu'alors assez lentement se mit à s'agiter comme une désespérée, et à s'enfuir en dansant devant moi; en sorte qu'au lieu de l'atteindre, je m'en vis bientôt plus loin que jamais. Par malheur, je trouvai encore un autre fossé bourbeux, que j'eus toutes les peines du monde à traverser. Frappé de surprise en arrivant sur l'autre bord, et ne concevant pas qu'aucune créature humaine eût pu passer aussi légèrement sur un fossé plein d'eau, je résolus de ne pas suivre plus long-temps la lumière. J'étois couvert de boue sur mes habits, trempé de sueur au-dessous, épuisé de fatigue, *et tourmenté* par l'inquiétude où je pensois *que mon* père devoit être sur mon

compte : je m'arrêtai un moment
prendre haleine. Les nuages s'étoier
éclarcis. La lune et les étoiles jeto
foible lueur. Je regardai autour de
je ne découvris qu'une campagne
sans aucun arbre pour me mettre
Je prêtai l'oreille, dans l'espoir d'e
la sonnette de quelques troupeaux
aboiemens de quelques chiens. Je n'
que les sifflemens aigus du vent,
souffle étoit si perçant et si froid
geloit jusqu'au cœur. Dans cette
déplorable, je réfléchis un mome
parti que j'avois à prendre. En le
yeux par hasard vers le ciel, le
objet qui me frappa fut cette mê
stellation du Charriot. Au-dessus, j
guai l'étoile polaire, qui étinceloi
ses feux. Il me vint aussi-tôt une pe
l'esprit. Je me souvins qu'en march
la route qui conduisoit à la maison
oncle, j'avois toujours observé cet
directement en face devant moi. C'
quoi j'imaginai qu'en lui tournan
ment le dos, et en avançant dans ce
tion, *elle* me conduiroit vers la

n père. Je n'eus pas plutôt fait ce petit rai-
nement que j'en suivis la conséquence.
suadé maintenant que j'avois pour me
iger un meilleur guide que cette maudite
terne, j'oubliai ma fatigue, et je me mis
urir aussi lestement que si je n'eusse fait
de commencer à me mettre en marche.
ne fus point trompé dans mon calcul;
quoiqu'il me fut impossible de trouver
chemins frayés, cependant, en prenant
plus grand soin d'aller toujours dans la
me ligne, je me tenois sûr de ne pas
fourvoyer. La lune me fournit assez de
nière pour éviter les fossés et les trous
e l'on trouve à chaque pas dans ce sauvage
rais. Après y avoir marché environ trois
illes, j'entendis aboyer un chien, ce qui
e donna une nouvelle vigueur. Un peu
us loin, je trouvai le bout de la commune
des barrières que je reconnus; ensorte
'il ne me fut pas alors difficile d'enfiler
ut droit mon chemin vers la maison, après
oir presque désespéré de la retrouver.

TOMMY.

Je vois à présent combien la connois-
ce de l'étoile polaire te fut d'un grand

secours. Me voilà décidé à lier connoi
sance avec toutes les étoiles du ciel. Mais a
tu jamais su ce que c'étoit que cette lumiè
qui dansoit devant toi d'une manière
étrange?

HENRI.

Lorsque j'eus raconté l'aventure à m
père, il me dit que c'étoit ce que l'on a
pelle *Jacques à la lanterne*, ou *des fe
follets*. M. Barlow, depuis ce temps, a bi
voulu m'apprendre que, malgré leur
brillant, ce ne sont que des vapeurs q
s'élèvent de la terre dans les endroits h
mides et marécageux, et que je n'étois p
la première personne qui les avoit pris
pour des lanternes, et qu'elles avoient co
duite au fond de quelque fossé.

A l'instant même où Henri venoit d'ach
ver son histoire, ils arrivèrent à la mais
de M. Barlow. Après avoir passé quelq
temps à se reposer et à s'entretenir des év
nemens de la soirée, les petits garçons mo
tèrent dans leur chambre pour se mettre
lit. M. Barlow, assis au coin de son fe
s'occupoit, depuis une demi-heure, à li
les papiers publics, lorsqu'à sa grande

rise, il vit Tommy sans habits et tout hors haleine, qui se précipita dans la chambre criant : Oh! monsieur, venez, venez; je ens de le voir. Il marche, il marche. Qui t-ce qui marche, lui dit M. Barlow? — est le charriot qui s'en va. — Quel char- ıt? — Celui des étoiles. Avant de me cou- ıer, il m'est venu dans l'esprit d'aller à ıvers la vitre regarder le firmament. Toutes ; sept étoiles ont fait un grand chemin, vous en réponds. Elles sont montées pres- t'au sommet du ciel. Effectivement, dit M. ırlow, en regardant par la fenêtre. Mais ne falloit pas venir m'en avertir comme ı fou. Les philosophes sont un peu plus aves. C'en est assez pour aujourd'hui. Une ıtre fois nous reprendrons cette matière.

Le lendemain au matin, Tommy n'eut en de plus pressé que de rappeller à M. arlow l'histoire qu'il lui avoit promise de s pauvres malheureux ensevelis sous la eige. M. Barlow lui donna le livre où elle oit rapportée. Mais d'abord, lui dit-il, est nécessaire de vous donner quelques *olications sur* cet accident. Le pays où il *arrivé, est plein* de rochers et de mon-

tagnes si élevées, que la neige dont l
sommets sont couverts n'y fond jamai
Jamais, dit Tommy ? Quoi, monsi
pas même dans l'été! — Non, mon
pas même dans l'été. Les vallées qui
rent ces montagnes, sont habitées pa
peuple actif et industrieux. Après
travaillé tout l'été et une partie de l'auto
il se renferme, à l'approche de l'hi
dans ses cabanes, dont il a su se rend
séjour agréable par toutes sortes de
modités. Les chemins, dans cette sa
deviennent absolument impraticable
neige et la glace forment la seule per
tive de la contrée. Au printemps, lo
l'air commence à s'échauffer, la su
de la neige fond sur la pente des monta
et forme des torrens qui se précipitent
une fureur que rien ne peut arrêter. I
il arrive fréquemment qu'ils entra
des masses de neige si prodigieuses qu
vont ensevelir dans leur chûte les best
les maisons, et même des villages ent

(1) C'est dans le voisinage de ces

(1) *Ce morceau est tiré du journal d*
octobre 1757.

tagnes, nommées les Alpes, que, le 19 mars 1755, un hameau fut entièrement renversé par l'éboulement de deux énormes masses le neige, qui roulèrent de la montagne roisine.

Tous les habitans étoient alors dans leurs naisons, à la réserve du nommé Joseph Rochia, homme âgé de cinquante ans, et de on fils âgé de quinze, qui étoient auparavant sur le toît de leur maison, pour débarrasser la neige qui s'y étoit amassée, et qui toit tombée trois jours de suite sans interruption. Un prêtre, qui se rendoit à l'église, les ayant rencontrés hors de chez eux, les avertit qu'il venoit de voir tomber un grand monceau de neige fort près de leur maison. Rochia se crut perdu; et, persuadé qu'il alloit en tomber beaucoup davantage, il prit la fuite avec son fils, sans même s'embarrasser où il alloit. A peine avoit-il fait trente ou quarante pas, que son fils tomba, ce qui lui fit tourner la tête; il courut pour le relever, et vit alors qu'une montagne de neige venoit d'ensevelir toutes les maisons du village. La douleur qu'il ressentit, en considérant qu'il perdoit sa femme, sa sœur

deux de ses enfans et tous ses effets, tomber sans connoissance ; mais, aya couvré ses sens, il se sauva avec son fil un ami qui les reçut.

Vingt-deux personnes furent ent sous cette montagne de neige, qui soixante pieds de haut. Plusieurs ha du voisinage y accoururent, pour voi auroit moyen de sauver quelqu'un ; on perdit bientôt l'espérance de p donner le moindre secours à ces m reux.

Cinq jours après, Rochia, revenu première frayeur, et se trouvant e de travailler, voulut encore, aidé fils et de deux de ses beaux-frères, f nouvelles tentatives. Il fit quelques tures dans la neige, sans pouvoir ret sa maison, ni son écurie. Le mois ayant été fort chaud, la neige com à fondre, de sorte que le pauvre Roc remit encore à travailler, dans l'espé de retirer ses effets, et de donner la ture à sa famille. Il ouvrit la neige, *jeta de la terre*; ce qui aida à la faire *Depuis le vingt-quatre avril*, la nei

nuoit à vue d'œil. Rochia, dont les espé-ances redoubloient, rompit avec une barre e fer la glace qui étoit épaisse de six pieds, l y enfonça une grande perche, et crut ntir les maisons; mais la nuit étant venue, remit le reste de son travail au lende-ain.

Cette même nuit, son beau-frère, qui meuroit à Demont, rêva que sa sœur oit en vie, et qu'elle lui demandoit du cours (1). Frappé de ce songe, il se leva e grand matin, le 25 avril, et vint le ra-nter à son frère. Ils se joignirent aussi-tôt our travailler, et découvrirent enfin la aison. N'y trouvant point de corps morts, s cherchèrent l'étable, qui en étoit éloi-née de deux cent quarante pas. A peine y irent-ils arrivés, qu'ils entendirent ces ris: Assistez-moi, mon cher frère. Elle 'appeloit que son frère, parce qu'elle royoit son mari péri sous la neige. Enfin,

(1) Quoique ce rêve ait été réalisé, on juge bien que cela n'entraîne aucune preuve en faveur des nges. *Rien de plus* naturel qu'un frère fortement upé de la perte de sa sœur, fasse un tel rêve.

ils parvinrent à tirer de son tombeau cet
famille infortunée. La sœur dit à son frè
d'une voix agonisante: J'ai toujours mis r
confiance en Dieu, et ensuite en vous, p
suadée que vous ne m'abandonneriez p
Cette femme avoit alors quarante-cinq a
sa sœur trente-cinq, et sa fille treize. (
pense bien qu'elles n'avoient pas la fo
de marcher, et qu'il fallut les porter. El
ressembloient à des ombres. On les mit
le champ au lit. On leur donna pour to
nourriture du gruau de seigle et du beur
Quelques jours après, le gouverneur
Demont vint les voir. La mère ne pouv
se tenir debout, ni faire usage de ses pi
soit à cause du froid qu'elle avoit souffe
soit à cause de la posture incommode
elle avoit été si long-temps. Sa sœur, don
avoit baigné les jambes dans du vin cha
marchoit un peu, quoiqu'avec peine.
fille étoit entièrement rétablie.

Le gouverneur les ayant questionn
sur tout ce qui leur étoit arrivé pendant
sépulture; voici les particularités qu'e
lui racontèrent.

Le dix-neuf mars, au matin, ces t

ersonnes étoient dans l'étable. Il y avoit le plus un fils de Rochia, âgé de six ans. L'étable renfermoit aussi un âne, cinq ou ix volailles, et six chèvres, dont une avoit uis bas, la veille, deux petits chevreaux norts-nés. La famille étoit venue à l'étable our porter du gruau de seigle à cette chè- re, et s'y tenoit à l'abri dans un coin pour e garantir du froid, en attendant que l'on onnât le service. La femme, étant sortie de 'étable pour allumer du feu dans la maison, perçut une masse de neige, venant du côté de l'est. Aussi-tôt elle revint sur ses pas, rentra dans l'étable, en ferma la porte, et dit à sa sœur ce qu'elle venoit de voir. En moins de trois minutes, elles entendirent craquer le toît de l'étable, dont une partie s'affaissoit. En conséquence, elles s'avisè- rent de se mettre dans le ratelier, qui, étant soutenu par un bon pilier, résista à l'effort de la neige. Elles voulurent attacher l'âne à la mangeoire: l'animal, à force de se débattre et de ruer, se détacha. Il ren- versa le gruau que l'on avoit apporté pour la chèvre; mais le vaisseau dans lequel il étoit leur fut fort utile, pour y faire fondre

la neige qui leur servoit de boisson. Or conseil pour savoir ce qu'il y avoit à f et pour examiner ce qu'on avoit de vi La belle-sœur de Rochia trouva dar poche quinze châtaignes. Les enfans di qu'ils avoient déjeûné, et qu'ils n'av besoin de rien le reste du jour. O ressouvint qu'il y avoit dans un coin de table vingt ou trente pains; ce ne fut q surcroît de regret pour ces pauvres fem que la neige empêchoit d'y atteindre. l appelèrent à leur secours le plus haut qu' purent, et ne furent entendues de perso Le femme et sa sœur mangèrent chac deux châtaignes, et burent de la neige due. L'âne continuoit à se débattre, e chèvres bêloient beaucoup; mais on n entendit bientôt plus. Il s'en sauva cep dant deux, qui étoient près de la m geoire. L'une d'elle fournissoit du lait c'est ce qui leur sauva la vie à tous. L'a étoit pleine; c'est de quoi les femmes perçurent; et sur leur calcul, elles jugèr *qu'elle mettroit* bas vers le milieu d'avril

Toute cette famille ne vit pas un *rayon de lumière*, dans tout le temps q

it sous la neige. Pendant environ vingt ours, elles eurent quelques notions du jour et e la nuit : du moins elles en jugeoien par le ri des volailles, qui leur servoit à mar- uer le point du jour. Les volailles étant ortes au bout de ce temps, elles furent rivées de cette consolation.

Le second jour, ne pouvant résister à la im, on mangea le reste des châtaignes, t on but tout le lait que fournit la chèvre, t qui les premiers jours se montoit à envi- on deux livres. Après quoi, la mesure en iminua par degrés. Dès le troisième jour, es femmes, privées de toute provision, sen- irent de quelle importance il étoit pour lles de nourrir les chèvres. Par bonheur, l y avoit au-dessus de la mangeoire un pe- it grenier à foin. Elles en tirèrent tout ce u'elles purent y atteindre ; et quand cela ie leur fut plus possible, elles firent mon- er les chèvres sur leurs épaules ; ce fut ainsi u'elles se procurèrent ce foin.

Le sixième jour, le petit garçon com- mença à se plaindre de maux d'estomac. *Sa maladie dura* six jours, au bout desquels *pria sa mère*, qui l'avoit toujours tenu sur

ses genoux, de le coucher tout du long de l
mangeoire, ce qu'elle fit. A peine y fut-il
qu'elle s'aperçut qu'il étoit froid, et il expi
en s'écriant : Oh, mon père dans la neig
oh, mon père! mon père! Il n'arriva poi
d'autre accident pendant plusieurs jour
Un événement très-considérable fut la d
livrance de la chèvre; ce qui leur appr
qu'elles étoient au milieu du mois d'avri
Par-là leur provision redoubla encore. Cett
précieuse chèvre venoit à elles quand o
l'appeloit, et elle léchoit avec affection se
chères maîtresses, qui la chérissent encor
particulièrement.

Pendant tout ce temps, elles souffrire
peu la faim. Après les cinq ou six premie
jours, leurs plus grandes peines étoient l
froideur de la neige fondue qui tomboit su
elles, la puanteur des corps de l'âne, de
chèvres et des volailles, la vermine qui le
assaillit, et sur-tout la posture gênante dan
laquelle elles furent obligées de rester; ca
le lieu où elles étoient enterrées n'avoi
que douze pieds de long, huit de large, e
cinq de haut; et la mangeoire dans laquell
elles étoient accroupies contre le mu

n'avoit que trois pieds quatre pouces de large.

La mère assura n'avoir jamais dormi pendant tout ce temps. Sa sœur et sa fille dirent avoir dormi comme à leur ordinaire.

Depuis qu'elles furent exhumées, leur appétit fut long-temps à revenir. Le peu qu'elles mangeoient, à l'exception des bouillons et du gruau, leur restoit sur l'estomac. L'usage modéré du vin étoit l'aliment dont elles se trouvoient le mieux.

TOMMY.

Oh, monsieur, s'écria Tommy, lorsque l'histoire fut achevée, quel vilain pays cela doit être! Quoi, se voir exposé tous les jours à être enseveli sous la neige! Je suis étonné qu'il se trouve des gens assez fous pour demeurer dans le voisinage de ces montagnes.

M. BARLOW.

Leurs habitans ont une opinion bien différente de la vôtre. Ils préfèrent leur patrie à tous les pays de l'univers. Ils sont ordinairement grands voyageurs; et la plûpart vont exercer toutes sortes de professions *dans les divers états* de l'Europe. Mais leur *plus vif desir est* de retourner, avant leur

mort, vers ces montagnes chéri
ont reçu le jour, et où ils ont passé
fance.

TOMMY.

Comment cela est-il possible ?
vent entendu à la maison de jeur
et de jeunes demoiselles, lorsqu'
loient des endroits où elles aim
vivre, dire hautement qu'elles
la campagne, quoiqu'elles y fuss
et qu'elles y eussent encore leur
les en croire, il étoit impossible
ailleurs que dans les grandes ville
avoit que des gens abrutis et sa
pussent aimer la vie des champs.

M. BARLOW.

Vous voyez cependant qu'il y
finité de personnes sensées, qui,
dégoûter de ce séjour, n'ont ja
desir d'en changer. Qu'en dites-v
ri ? Seriez-vous content de quitt
pagne pour aller vivre dans quelq
ville ?

HENRI.

Non, en vérité, monsieur, q
m'en préserve ! Il me faudroit r

tout ce que j'aime dans le monde. Quoi ! me séparer de mon père et de ma mère, qui ont eu tant de soins et de tendresse pour moi, et de vous aussi, monsieur, qui avez voulu prendre tant de peine à m'instruire ! Ah, je suis bien sûr que je ne trouverai nulle autre part d'aussi bons amis, aussi long-temps que je vive. Et quel est celui qui souhaiteroit de vivre, sans avoir de bons amis? Non, non, il n'y a pas un buisson dans la ferme de mon père, que je n'aime mieux que toutes les villes dont j'aie entendu parler.

TOMMY.

Mais en as-tu jamais vu?

HENRI.

Oui sûrement. Ne suis-je pas allé une fois à Exeter? Comment peut-on se plaire dans ce triste séjour? Les maisons sont si élevées, qu'on les croiroit bâties l'une sur l'autre, comme notre colombier sur notre écurie. Il y a de petits passages étroits, habités par des pauvres, qui sont bordés de maisons si serrées entre elles, que le jour semble avoir de la peine à y descendre; et tout cela a un air si sale, si dégoûtant et si mal-sain, que

mon cœur se soulevoit, seulement d'y jete
les yeux. En me promenant le long des pl
belles rues, je m'amusois à regarder dan
les boutiques. Que penses-tu que j'y vis?

TOMMY.

Et quoi donc?

HENRI.

De grands fainéans aussi robustes q
nos valets de charrue; qui, la tête bi
poudrée, s'occupoient à nouer des ruban
et à faire des bonnets pour les femmes. Ce
me parut si drôle, que je ne pus m'emp
cher d'éclater de rire. Le soir, la dame ch
qui je logeois, me mena dans une gran
salle, où il y avoit, je crois, autant de cha
delles allumées, que nous vîmes hier d'
toiles dans le ciel. Il sembloit qu'on le
exprès pour vous ôter la vue, sous le pr
texte de vous éclairer. Il y avoit un gra
nombre de beaux messieurs et de belles d
mes, qui, pour danser, s'étoient chargés
riches habits, comme si l'on n'étoit p
cent fois plus leste avec de simples vê
mens. Tandis qu'ils se trémoussoient comm
des maniaques, pour avoir l'air de se do
ner du plaisir, il y avoit à la porte de

lle une foule de femmes et d'enfans cou-
rts de haillons, qui grelottoient de froid,
qui demandoient un morceau de pain
une voix suppliante ; mais personne ne
ur en donnoit, et ne sembloit même les
ercevoir ; ce qui me fit penser qu'il au-
it bien mieux valu que ces beaux mes-
eurs et ces belles dames n'eussent pas tant
e lumières pour les éblouir, et des habits
riches pour les écraser, et que les pauvres
ussent au moins de quoi se nourrir, et se
éfendre de la rigueur du froid.

TOMMY.

Il faut bien que les gentilshommes soient
ieux vêtus que les gens du peuple.

HENRI.

A la bonne heure, pourvu que cela ne
s rende pas insolens. Mais ils ne man-
uent guère de le devenir ; et je suis assez
ien payé pour le croire.

TOMMY.

Comment donc, s'il te plaît?

HENRI.

Oh, je vais te le dire, puisque tu me le
emandes. J'étois encore à Exeter, et je me
romenois tout seul dans les rues. Je vis ve-

nir à moi deux enfans superbement vêtus, et qui avoient un air aussi fier que tu l'avois lorsque tu vins ici. Je me détournai un peu de mon chemin pour les laisser passer : car mon père m'a instruit à marquer certains égards pour ceux qui sont au-dessus de nous. Mes deux petits insolens trouvèrent sans doute que ce n'en étoit pas assez. Quoiqu'ils eussent de la place de reste, ils me donnèrent en passant une si violente secousse que j'allai tomber dans le ruisseau, où je me crottai de la tête aux pieds.

TOMMY.

Et ils ne te demandèrent pas pardon de l'accident ?

HENRI.

Oh, il n'y avoit pas d'accident, ils l'avoient bien fait tout exprès : car, en me voyant tomber, ils poussèrent de grands éclats de rire, et m'appellèrent petit lourdaut. Sur quoi je leur répondis que si j'étois un petit lourdaut, ce n'étoit pas à eux à me le dire, et que je ne souffrirois pas que l'on m'insultât. Ils vinrent à moi, croyant me *faire* peur. Je les attendis. L'un d'eux osa *me donner* un coup sur la figure. Il ne m'en

is davantage. Je me jetai sur eux, commençâmes tous les trois à nous

TOMMY.

nent donc! ils se mirent tous les itre toi? C'étoit bien lâche.

HENRI.

ie m'embarrassoit guère. J'étois en leur tenir tête; et je leur en avois onné des preuves assez frappantes, survint un grand gaillard, qui paêtre leur domestique, et qui se mit ir de tomber sur moi. Par bonheur, t en même-temps un homme de la ne, d'une taille haute et vigoureuse, ıu domestique qu'il l'assommeroit it un seul mouvement. Il ajouta qu'il témoin de la querelle, que je n'aun tort; qu'il falloit me laisser déıa fusée, et que je m'en acquittois en pour ne me pas déranger. En ence, je continuai de gourmer mes ıampions, jusqu'à ce qu'ils demaeux-mêmes à finir le combat: car, *ils fussent si* querelleurs, ils ne sa*ère se battre.* Ainsi je les laissai al-

ler tout honteux, en leur conseillant plus s'attaquer à l'avenir à de pauvre fans, qui ne faisoient rien pour le fenser.

TOMMY.

Et tu n'en entendis plus parler?

HENRI.

Non, du tout. Je revins à la mais lendemain; et je ne fus jamais si co Lorsque j'arrivai au sommet de cette colline, d'où l'on découvre la mais mon père, je me mis à pleurer de joi campagne avoit un air si riant, les oi sur les arbres, et les troupeaux dai prairies, paroissoient si heureux, qu me rendoit heureux moi-même. A cl pas que je faisois, je trouvois des ho ou des femmes de ma connoissance, petits garçons avec qui j'étois accoutu jouer. Ah, voici Henri de retour, l'un. Comment te portes-tu? me disoit l' Celui-ci, d'un air amical, me tend main; celui-là se jetoit tendrement à cou. D'aussi loin qu'il me vit, notre *chien* vint me poser les pattes sur les *les pour* me lécher. Il n'y eut pas mo

nos vaches, lorsque je les allai caresqui ne parussent bien aises de ce que is revenu.

M. BARLOW.

ous voyez, Tommy, par ce récit, qu'on aimer la campagne, et y être heureux, nt à ces belles dames, dont vous me partout-à-l'heure, ce qu'il y a de plus vrai s ce qu'elles disent, c'est qu'en aucun roit elles ne sauroient vivre contentes. ame elles n'ont appris ni à cultiver leur it, ni à s'occuper d'un travail utile, il leur reste à chercher le bonheur que s la parure et dans l'oisiveté. Elevées o trop de délicatesse pour supporter le ndre exercice, le seul changement de on suffit pour déranger leur triste santé. c de pareilles dispositions, il n'est pas nant qu'elles se déplaisent à la campne, où elles ne trouvent ni occupation musement. Elles ne souhaitent d'être à ille, que pour y trouver d'autres personaussi frivoles et aussi désœuvrées qu'elmêmes, et y consumer leur temps en *ains entretiens* sur les objets les plus

TOMMY.

Oh, vous avez bien raison, monsieur, je fis cette observation l'autre jour au château. Il venoit de nous arriver quelques dames de Londres. Elles passèrent des heures entières à nous entretenir de la manière de se coëffer et de s'habiller, et d'une grande assemblée, appellée le Ranelagh, où elles alloient pour rencontrer leurs amis.

M. BARLOW.

Je crois, par exemple, que Henri n'ira jamais en cet endroit pour y chercher les siens.

HENRI.

Non, en vérité, monsieur. Je ne sais ce que c'est que le Ranelagh; mais tous les amis que j'ai au monde sont dans notre maison et dans la vôtre. Lorsque je suis assis près du feu dans une soirée d'hiver, et que je lis quelque chose à mon père, à ma mère et à mes sœurs, comme je le fais quelquefois, ou que je m'entretiens ici avec vous et avec Tommy, sur des sujets instructifs, je n'ai point à desirer d'autres amis ou d'autres conversations. Mais dites-moi, je vous *prie*, ce que c'est que le Ranelagh?

M. BARLOW.

est une grande salle ronde, où, pen- un certain temps de l'année, un grand bre de personnes se rendent en voi-, pour s'y promener pendant quelques es.

HENRI.

ais, monsieur, Tommy vient de nous que ces dames alloient en cet endroit y rencontrer leurs amis? Est-ce qu'el- e cherchent à les voir que dans une de foule?

. Barlow sourit à cette question. Il est , répondit-il, que le lieu de l'assem- est ordinairement si plein, qu'il n'y a e moyen d'y lier une conversation bien e. Les gens ne s'y promenent qu'à la file de l'autre; et ils sont obligés d'y tour- continuellement en cercle, à peu près me les chevaux dans un moulin. Lors- des personnes qui se connoissent, vien- t à bout de se rencontrer, elles ont à e le temps de se sourire, et de se faire alut. Elles se perdent aussi-tôt de vue *s la foule qui les emporte.* Quant à ses *leurs amis que l'on rencontre*, on rou-

giroit de les remarquer, à moins qu'ils
soient habillés à la mode, et avec un ce
tain éclat.

HENRI.

Voilà qui me paroît bien extraordinai
Qu'est-ce donc, monsieur, que l'habit d'
homme, pour avoir rien à démêler av
l'amitié ? Est-ce que je vous en aimerois
vantage, si vous portiez les plus beaux h
bits du monde ? Est-ce que j'en respec
rois davantage mon père, s'il avoit un ha
brodé, comme le chevalier Tayaut ? A
contraire, lorsque je vois des gens si rich
ment vêtus, je ne puis m'empêcher de p
ser à l'histoire que vous m'avez une fois
contée, d'Agésilas, roi de Sparte.

TOMMY.

Oh, quelle est cette histoire, monsie
je vous prie ?

M. BARLOW.

Vous l'entendrez demain. Vous avez
sez lu et assez conversé pour aujourd'h
Il est temps que vous alliez prendre un
de récréation.

Les petits garçons coururent aussi-
dans le jardin, pour reprendre un

ils s'occupoient depuis plusieurs jours.
ıit de faire une boule de neige, d'une
me grosseur. Ils avoient commencé par
ire d'abord une petite pelotte. Ils l'a-
ıt ensuite fait rouler en tout sens, jus-
ce qu'en amassant continuellement de
elle matière, avec celle qu'ils y ajoutè-
de leurs mains, elle fût devenue si
e, qu'ils étoient incapables de la faire
r plus loin. Tommy conclut que leur
prise devoit en rester là, puisqu'il ne
étoit plus possible de remuer cette masse
me. Oh, s'il ne tient qu'à cela, répon-
lenri, je sais bien un moyen de la faire
voir. Il courut aussi-tôt chercher deux
bâtons, d'environ cinq pieds de lon-
r; et en ayant donné un à son cama-
, il garda l'autre pour lui. Il dit ensuite
mmy de mettre son bâton entre la terre
boule, ce qu'il fit également de son cô-
t en relevant en l'air l'autre bout de
bâtons, ils firent rouler la boule avec
us grande facilité. Tommy fut extrême-
t satisfait de cet expédient, et il dit à
ri: D'où cela peut-il donc provenir?
ne sommes pas à présent plus forts

que nous ne l'étions tout-à-l'heure
pendant nous voilà en état de faire
sans beaucoup de peine, cette grosse
que nous ne pouvions pas seulement
ler auparavant. Il est vrai, répondit
mais ce n'est pas à nous qu'en app
la gloire, c'est à nos bâtons. C'est
moyen que les bucherons remuent
ses pièces d'arbres, qu'il faudroit
ment laisser dans les forêts. C'est un
bien étonnante, reprit Tommy. J
rois jamais imaginé que des bâtons
donné tant de force à nos bras.
voyons. Faisons encore avancer notr
Soit, repartit Henri: allons, un gra
de vigueur. En disant ces mots, ils
rent tous les deux leurs bâtons avec
violence, qu'ils les firent rompre
lieu. Il n'y a pas grand mal, dit T
Les bouts sont encore assez bons po
servir. Ils voulurent en même tem
usage de ceux qui étoient restés ent
mains; mais, à la grande surprise
my, il ne leur fut pas possible de d
la boule le moindre mouvement. E
dit-il, qu'est-ce donc? Est-ce qu'

roit que de longs bâtons qui pussent nous servir ? Vraiment oui, répondit Henri. J'aurois pu te le dire avant d'en faire l'essai; mais j'ai voulu te le faire éprouver par toi-même. Plus ce bâton sera long, pourvu qu'il soit assez fort, et plus il sera facile de remuer la boule. Je t'avoue, repartit Tommy, que cela me paroît bien extraordinaire; mais je vois là-bas quelques bûcherons à l'ouvrage: allons les prier de nous couper des bâtons plus longs encore que les premiers, pour en faire l'épreuve. Ils y allèrent en effet; mais en arrivant, il se présenta un nouveau sujet de surprise à Tommy.

Il y avoit une racine de chêne si grosse et si pesante, que le meilleur cheval auroit eu de la peine à la traîner. Elle étoit en même-temps si dure et si noueuse, que la cognée ne pouvoit y mordre. Deux vieux bûcherons dirent aux enfans qu'ils seroient obligés de la mettre en pièces, pour l'emporter en détail. Tommy, croyant leurs forces trop au-dessous de cette entreprise, ne put *s'empêcher de les prendre en pitié, et de dire tout haut*, que certainement M.

Barlow n'étoit pas instruit de ce qu'
loient faire ; et que s'il le savoit, il é
bon pour ne pas empêcher de pauvr
lards de s'épuiser de fatigues sur
sogne dont ils ne sauroient venir
Le crois-tu ainsi, lui répondit He
que dirois-tu donc, si tu me voyoi
tout foible que je suis, faire cette o
qui t'étonne, avec le secours de l'u
braves gens ? Il prit alors un gro
de bois, et se mit à battre de toute
ces la grosse souche, sans y faire
sion. Tommy, qui, pour cette fois,
que son ami alloit se prendre dan
faronade, se mit à sourire, en p
épaules, et dit à Henri qu'il brise
tôt cent maillets, que d'enlever
éclat de la souche. A la bonne heu
qua Henri. Eh bien, essayons u
moyen. Il posa son maillet, et pri
tit morceau de fer grossier, d'env
pouces de long, que Tommy n'a
encore observé, parce qu'il étoit pa
morceaux de bois, répandus à terre
avoit environ deux pouces d'épaiss
de ses bouts; et il alloit toujours

qu'ils [illegible]issant par degrés, jusqu'à l'autre bout, [illegible] étoit tranchant, comme la lame d'un [illegible]couteau. Henri le ficha par le tranchant [illegible] dans la souche, et tâcha de l'enfoncer un [illegible]u par de petits coups, jusqu'à ce qu'il fût [illegible]en affermi. Alors un des deux vieux bû[illegible]herons et lui le frappèrent alternativement [illegible] grands coups de maillet, jusqu'à ce que [illegible] racine eût commencé à se fendre en cra[illegible]ant, et que peu-à-peu le fer se fût tota[illegible]ement enfoncé dans le bois. Tiens, vois-tu, [illegible]it Henri? Ce premier morceau de fer a [illegible]ommencé très heureusement la besogne; [illegible]eux ou trois autres vont la finir. Il prit alors [illegible] second morceau de fer de la même forme [illegible]que le premier, seulement un peu plus [illegible]gros; et, le posant dans la fente que le pre[illegible]mier avoit faite, il se mit à le frapper, avec [illegible]le secours de son compagnon, jusqu'à ce [illegible]qu'il se fût aussi totalement enfoncé dans la [illegible]souche, qui éclata de nouveau, et laissa [illegible]voir, dans toute sa profondeur, une grande [illegible]crevasse. Il prit encore un troisième mor[illegible]ceau de fer, qu'il enfonça de même. Enfin, *cette grosse masse* de bois se partagea en *deux moitiés* à-peu-près égales. Eh bien

camarade, s'écria Henri, en s'essu
front, tu vois que nous en sommes
notre honneur. Allons, il faut à prés
nous portions, toi et moi, l'un de c
ceaux dans le foyer de M. Barlow,]
faire un bon feu. — Y penses-tu,]
Jamais nous n'aurons la force de s
un si grand fardeau. C'est tout ce q
pourrions faire que de le faire avanc
nos bâtons, comme nous en avons a
la boule de neige. — Oh, ne t'en n
en peine. Il est encore un autre mo
nous pourrons employer. Il prit al
perche d'environ dix pieds de lon
suspendit le plus gros morceau de la
avec une corde que lui prêta l'un des
rons. Il eut la malice de placer le nœ
lant, par lequel la souche étoit sus
à la perche, plus près d'un bout
l'autre. Il demanda ensuite à Tomm
des deux bouts il vouloit choisir. T
sans y faire réflexion, choisit le b
se trouvoit le plus près de lui. C'étoi
ment celui que Henri lui avoit desti
sa pensée, en plaçant la souche pl
de ce bout que de celui qu'il se r

acun mit alors le sien sur son épaule:
is lorsqu'il fut question d'avancer, Tom-
trouva le poids bien pesant. Cependant,
me il vit que Henri marchoit d'un pas
er sous sa part du fardeau, qu'il croyoit
si lourde que la sienne, il résolut de ne
se plaindre. Tandis qu'ils alloient ainsi,
Barlow les rencontra; et, voyant le
vre Tommy qui pouvoit à peine se sou-
ir sur ses genoux, il lui demanda qui
voit chargé de cette manière. Tommy ré-
ndit que c'étoit Henri. Ha, ha! lui dit M.
rlow en souriant, c'est la première fois
e votre ami a voulu vous en imposer;
is il vous fait porter environ trois fois
s qu'il ne porte lui-même. Henri répon-
qu'il avoit laissé à Tommy la liberté de
oisir, et qu'il l'auroit tout de suite infor-
de sa méprise, s'il n'avoit voulu lui mon-
r, par sa propre expérience, quelle étoit
différence de leur charge. Alors, cédant
Tommy le bout de la perche qu'il avoit,
prenant en échange le sien, il lui deman-
s'il trouvoit son épaule un peu soulagée.
raiment oui, répondit Tommy. Mais je
nais en concevoir la raison, puisque

nous portons toujours à nous
poids qu'auparavant, et toujo
manière. La manière n'est pa
la même, dit M. Barlow; car
nez garde, la souche est à u
distance de votre épaule, q
Henri; au moyen de quoi,
tenant plus que vous, autant
tiez plus que lui tout-à-l'heur
ment extraordinaire, dit To
tous les jours combien il y a
j'ignorois, et qui sont aussi
maman et à toutes ces belles d
nent à la maison. Fort bien
Barlow: mais si vous avez ac
de connoissances utiles, que
pas espérer de savoir dans qu
de plus? Lorsqu'ils furent re
son, M. Barlow fit voir à Ton
de quatre pieds de longueur
teau suspendu à chaque bou
dit-il, je vais placer ce bâton
d'une chaise, ensorte qu'il
ment au juste point de son
voyez que les deux plateaux
parfait équilibre l'un avec l

urai beau mettre différens poids dans
acun, pourvu que ces poids soient égaux
l'un et de l'autre côté, les plateaux se ba-
aceront toujours. Maintenant, au lieu de
ire porter le bâton sur le juste point de
n milieu, faisons le porter sur un autre
int, et voyons ce qui en arrivera.

M. Barlow posa le bâton de telle ma-
ère, qu'en appuyant toujours sur le dos-
er de la chaise, il y en eût trois pieds d'un
té, et un pied seulement de l'autre. Le
té qui étoit le plus long, descendit aussi-
t vers la terre. Oh, je m'en doutois, s'écria
mmy. Jamais les plateaux ne resteront
équilibre tant que le bâton ne portera pas
r le juste point de son milieu. Voyons,
t M. Barlow, s'il n'y auroit pas moyen de
ire ce que vous jugez impossible. Il ra-
assa aussi-tôt le bâton, et le remit au
me point où il étoit avant sa chûte. Seu-
ment il plaça dans le plateau un poids
me livre du côté où le bâton avoit trois
eds de longueur au-delà du point d'appui,
n poids de trois livres du côté où le bâ-
n n'avoit qu'un pied de longueur au-delà
ce point; au grand étonnement de Tom-

my, les deux plateaux se trouvèrent en é
libre, comme si le bâton eût porté su
point juste de son milieu, avec un p
égal dans chaque plateau.

Vous voyez, reprit alors M. Barlow, toutes les petites expériences que vous a faites aujourd'hui, combien l'usage des strumens est précieux pour les hommes. enfant, comme vous, peut faire, avec l secours, ce que l'homme le plus robuste sauroit faire avec toute sa force. Mais p que nous en sommes sur cette matière vais vous faire voir une autre machine ne vous surprendra pas moins. Il condu alors Tommy dans sa cour, sous les fenê du grenier; et, lui montrant un gros sac bled: Tenez, dit-il, faites-moi le plaisi me transporter ce sac dans mon grenier crains qu'il ne se gâte ici. Vous vous n quez sans doute de moi, monsieur, lui pondit Tommy. Non, je vous assure, pliqua M. Barlow. Je veux absolument devoir ce service; et vous aurez le pla de me le rendre. Il attacha soudain le de bled à une corde qui descendoit d' haut par une poulie; et, prenant Tom

grains que je vais mettre sur la table. urriez-vous compter combien il y en a?

TOMMY.

Oui, monsieur, voyons. *(Il compte).* Il n a juste vingt-cinq.

M. BARLOW.

Fort bien. Je vais en faire un autre tas. yez combien il y a de grains dans ce-ci.

TOMMY, *après avoir compté.*

Il y en a quatorze.

M. BARLOW.

S'il y a quatorze grains dans un tas, et gt-cinq dans l'autre, combien de grains -t-il dans les deux tas ensemble, ou, si us l'aimez mieux, combien font vingt-q et quatorze?

Tommy fut hors d'état de répondre. M. low proposa la même question à Henri, répondit sur le champ que les deux tas oient trente-neuf grains.

M. BARLOW.

Et si je mettois les deux tas en un seul, nbien de grains y auroit-il?

HENRI.

Cela feroit toujours trente-neuf.

M. BARLOW.

Eh bien, je vais en ôter dix - voici à part de ce côté. Combien t-il de l'autre ?

TOMMY.

Un moment, monsieur ; compte.

M. BARLOW.

Vous ne sauriez donc me l compter ? Et vous, Henri, voy bien en reste-t-il ?

HENRI.

Il en reste vingt, monsieur.

M. BARLOW.

C'est juste. Voilà, Tommy, c que l'arithmétique, qui n'est a que l'art de compter. Vous vo pratique d'une manière plus co aisée, que si l'on comptoit un à jets dont on veut savoir le nomb pas même nécessaire de les av yeux. Par exemple, si vous vou combien de grains d'orge, à-pe à dans ce sac, vous seriez peut-ê plus d'un jour à les compter l'autre.

TOMMY.

Oh oui, je le crois. Mais est-ce qu'il y a
yen de savoir le compte des grains, sans
der le sac?

M. BARLOW.

Oui, vraiment; et par le secours de l'a-
ımétique, vous pouvez faire ce compte
quatre ou cinq minutes.

TOMMY.

Voilà une chose qui passe mes idées. Ex-
quez-moi cela, je vous prie, monsieur.

M. BARLOW.

Très-volontiers, mon ami. Un boisseau
grains pese cinquante livres. Ce sac con-
t quatre boisseaux; ainsi il doit peser
x cents livres. Allons plus loin mainte-
t. Chaque livre contient seize onces.
, comme il y a deux cents livres, c'est
x cents fois seize onces, ou trois mille
x cents onces. Il n'y a plus qu'à compter
ombre de grains qui se trouvent dans
seule once, et il y aura trois mille deux
ts fois ce nombre de grains dans le sac.

TOMMY.

ela me paroît tout clair à présent. Oh,
je voudrois savoir l'arithmétique! Henri

et vous, monsieur, voudriez-vous bi
l'apprendre?

M. BARLOW.

Vous savez que nous sommes t
prêts à vous montrer le peu que nous
Mais avant de quitter ce sujet, j'ai
tite histoire à vous raconter.

TOMMY.

Oh, monsieur, que vous êtes bo
petite histoire encore par-dessus le m

M. BARLOW.

Il y avoit un gentilhomme, qui
passionnément les beaux chevaux,
ne marchandoit guère sur le prix pou
procurer. Un maquignon vint le trou
jour, et lui présenta un si beau chev
le gentilhomme fut obligé de conven
n'en avoit jamais vu d'une si superbe
lure. Il voulut aussi-tôt en faire l'e
ne lui trouva pas moins de feu, de d
de souplesse et de douceur. Des qua
rares, réunies dans cet animal, le c
rent à tel point, qu'il en demanda
avec empressement. Le maquignon
pondit, qu'il ne pouvoit pas le do
moins de deux cents guinées. Cette

ayant paru exorbitante au gentilhomme, le maquignon étoit prêt à se retirer, lorsque le gentilhomme le rappela, et lui dit: Je ne refuse point de vous donner un prix raisonnable de votre cheval; mais votre demande est trop forte. Voyez s'il n'y auroit pas moyen de nous arranger. Eh bien, monsieur, répliqua le maquignon, qui étoit un rusé matois, fort habile dans ses comptes, si vous ne voulez pas me donner les deux cents guinées que je vous demande, faisons un autre marché. Mon cheval a, comme vous le savez, six clous à chacun de ses fers, vingt-quatre clous en tout. Je ne vous demande qu'un farthing pour le premier clou, deux pour le second, quatre pour le troisième, et ainsi de suite, en doublant toujours pour chaque clou jusques au dernier. Le gentilhomme accepta cette proposition avec joie, et dit à ses gens de conduire le cheval dans son écurie.

TOMMY.

Mais, monsieur, vous trouviez le maquignon si rusé? je le trouve bien sot, moi, de demander deux cents guinées pour son

cheval, et de le donner ensuite po
ques farthings.

M. BARLOW.

Le gentilhomme en avoit précis
même idée que vous. Quoi qu'il en
maquignon ajouta : Bien que vous
cepté ma dernière proposition, je
tends pas, monsieur, vous forcer
à la rigueur votre engagement. Tou
je vous demande, c'est que si vous
content de votre marché, vous pr
de me payer les deux cents guinée
vous ai d'abord demandées. Le genti
lui en donna sa parole d'honneur ; e
fait appeller son intendant, il lui
de faire le compte des farthings : ca
trop bien gentilhomme pour être e
le faire lui-même. L'intendant alla
à son bureau, prit une plume, et, ap
fait son calcul, il félicita gravem
maître, et lui demanda dans quell
de trois royaumes étoit située la te
vouloit acheter ? Avez-vous perdu
lui répondit le gentilhomme ? Ce n
une terre, c'est un cheval que j'ac
voici la personne à qui vous alle

suite en payer le prix. — Si quelqu'un a perdu l'esprit dans cette affaire, ce n'est sûrement pas moi, monsieur, répliqua l'intendant. La somme que vous m'avez ordonné de calculer, s'élève à soixante-dix mille quatre cent soixante-dix livres sterling, quelques shellings et quelques sols : et sûrement, il n'y a pas un homme de sens qui voulût donner ce prix d'un cheval. Le gentilhomme ne pouvoit revenir de sa surprise ; et, croyant que son intendant avoit commis quelqu'erreur grossière dans ses calculs, il les fit vérifier. Mais, lorsqu'il eût été convaincu de leur justesse, il s'estima trop heureux de sortir d'embarras, en faisant aussi-tôt compter les deux cents guinées au maquignon, qui se retira fort satisfait d'avoir eu affaire à un gentilhomme.

TOMMY.

C'est une chose inconcevable, qu'un farthing, ainsi doublé un petit nombre de fois, puisse produire une somme si prodigieuse. J'y aurois été pris le premier, je l'avoue. Ah, monsieur, c'en est fait, me voilà déterminé à apprendre l'arithmétique, pour n'être pas la dupe des maquignons. Il me

semble qu'en gentilhomme doit avoi bien sotte figure, en se voyant attr honteusement.

Les premières leçons d'arithmé fournirent à Tommy une occupation agréable pour les longues soirées de l'hi Il s'amusoit avec M. Barlow, et avec ami, à faire mille opérations curieuses les nombres. Ses progrès furent si rapid qu'en fort peu de temps il se vit en é d'additionner, soustraire, multiplier ou d viser, avec la plus grande exactitude, tell sommes qu'on lui proposoit. Son uniqu délassement étoit d'aller observer les étoile lorsque le ciel n'étoit couvert d'aucun nuage M. Barlow, fidèle à sa promesse, lui avoi donné un petit globe de carton, traver d'un fil de fer, et porté sur un pied. Tommy après avoir incliné son globe, de manièr que l'un des bouts du fil de fer répondit à l direction de l'étoile polaire, commença pa y tracer les sept étoiles du charriot, dan le même ordre qu'il les voyoit briller au cieux. Le lendemain, ayant observé d l'autre côté de l'étoile polaire une autr constellation, toujours opposée au cha

riot, il en demanda le nom à M. Barlow, qui lui dit qu'elle s'appeloit Cassiopée, et le même soir Cassiopée, avec toutes ses étoiles, fut installée sur son globe. Quelques jours après, ayant porté ses regards vers la partie méridionale du ciel, il y vit briller une constellation si remarquable qu'elle l'empara de toute son attention. Quatre grandes étoiles sembloient former une figure presque carrée; et au milieu, il y en avoit trois, placées fort près l'une de l'autre, sur une ligne droite, mais un peu inclinée. Tommy montra cette constellation à M. Barlow, et le pria de la lui nommer. M. Barlow lui répondit qu'elle s'appeloit Orion, et que les trois belles étoiles du milieu étoient appelées le baudrier d'Orion.

Tommy fut tellement enchanté de la grandeur et de la beauté de cette constellation glorieuse, qu'il fut occupé toute la soirée à tracer sa figure, pour la rapporter plus exactement sur son globe. Il rêva d'Orion toute la nuit; mais ses songes ne lui firent pas oublier, le lendemain, de rappeller à M. Barlow l'histoire qu'il avoit promis de lui raconter, sur Agésilas, roi de Sparte.

AGÉSILAS,

ROI DE SPARTE.

Les Spartiates étoient des hommes
mes et courageux pleins de mépris pour
ce qui pouvoit leur inspirer le goût
mollesse. Ils consacroient tout leur te
aux exercices les plus propres à endu
leurs corps à la fatigue, et à fortifier
ame contre la crainte des dangers et
douleur. Comme le sort les avoit place
milieu de quelques autres nations,
avoient fréquemment des guerres
elles et avec eux-mêmes, il étoit du
grand intérêt pour leur sûreté, d'être
jours en état de repousser les insult
leurs voisins, s'ils entreprenoient d
attaquer. Tous leurs enfans étoient é
d'une manière dure; et ceux de leur
n'étoient pas traités plus délicatemen
les autres.

Comment donc, monsieur, interro
Tommy! voilà qui brouille toutes mes i
J'ai souvent entendu dire à mamar
ses amies, que j'avois l'air d'un roi,

e je portois de beaux habits. Ainsi je
nsois que les rois n'avoient autre chose
faire que de se promener avec une cou-
nne sur la tête au milieu de leur cour.

M. BARLOW.

Les rois de Sparte, car il y en avoit deux
la fois, croyoient devoir s'occuper d'affai-
s plus importantes. Destinés à conduire
urs sujets à la guerre, ils ne pouvoient se
ndre dignes de commander à de braves
erriers, sans chercher à les surpasser en
rce, en courage, et en grandeur d'ame.
es Spartiates avoient pour alliés des Grecs
ablis en Asie, et qui se voyoient menacés
r les Perses des horreurs de l'esclavage.
la première nouvelle du danger de leurs
nis, les Spartiates envoyèrent, pour les
:courir, Agésilas, l'un de leurs rois, avec
elques milliers de soldats. Quelque for-
idable que parût la puissance du roi de
erse, ils jugerent cette petite armée suffi-
nte pour résister à toutes ses forces. Celui-
, enorgueilli du faste de ses palais, de
mmensité de ses richesses, et du nombre
: ses esclaves, ne pouvoit concevoir qu'on
lt l'audace d'entreprendre d'arrêter ses

projets. Un de ses généraux fit auss
marcher son armée contre les Sparti
Agésilas, qui ne comptoit pour rie
nombre de ses ennemis, ordonna à ses
dats de s'avancer, les rangs bien serré
en joignant ensemble leurs boucliers. P
lorsqu'ils furent à la portée des Perses
tombèrent sur eux avec tant de furie, q
enfoncèrent leurs bataillons, et les c
traignirent, en un moment, de prer
honteusement la fuite.

En cet endroit, Tommy interrompit
core M. Barlow, pour lui demander ce
c'étoit qu'un bouclier. Dans les temps
ciens, lui répondit M. Barlow, avant
les hommes connussent les terribles ef
de la poudre à canon, ils étoient acco
més à combattre de près, et corps-à-co
avec des épées ou de longues piques. C
pourquoi ils avoient besoin de se cou
d'une armure impénétrable au fer de l
ennemis. La principale de ces armes dé
sives étoit le bouclier. On le faisoit d'aira
ou de bois couvert d'un cuir épais et de
mes de fer. Celui des Spartiates étoit a
long et assez large pour couvrir un hom

ıe tout entier. Lorsqu'ils alloient au
ıt, ils formoient des rangs bien serrés,
leur bouclier passé au bras gauche
out devant eux, pour se mettre à l'a-
s flèches et des javelots. Sur leurs tê-
s portoient un casque, c'est-à-dire,
ınet de fer ou d'acier, orné de plumes
tes, ou de queues de chevaux. C'est
ıe manière que d'un pas ferme, et
ɔiques en avant, ils marchoient à la
ıtre de leurs ennemis.

, monsieur, s'écria Tommy, que ce
être un beau spectacle! Il m'est ar-
ıelquefois de voir passer ici des régi-
Lorsque je voyois ces troupes mar-
'un air fier, et la tête levée, je pensois
isir que j'aurai d'être un jour mili-
quand je serai assez grand. Avez-vous
onsidéré, repartit M. Barlow, quelle
lestinée d'un soldat? Oui, monsieur,
lit Tommy: je sais bien qu'il doit se
quelquefois; et ce n'est pas la meil-
le ses affaires. Ce qui me flattoit da-
ɛe, c'étoit de faire l'exercice au son de
ique, et les drapeaux déployés, avec
habit rouge et des armes brillantes.

tandis que les femmes vous regardent, v
applaudissent et vous saluent. Je leur ai
vent entendu dire qu'elles n'aimoient
tant qu'un soldat. Fort bien, reprit M.
low, j'espère que vous en prendrez to
l'heure des idées plus justes. Mais reve
à notre histoire.

Pharnabaze (c'étoit le nom du généra
Perses) voyant que ses troupes n'étoien
en état de tenir contre les Spartiates,
voya prier Agésilas de lui accorder
conférence, pour traiter avec lui des
ditions de la paix. Agésilas y consenti
fixa l'heure et l'endroit du rendez-vo
s'y rendit ponctuellement, accompag
ses capitaines. Pharnabaze n'étant pa
core arrivé, ils s'assirent tranquillemen
l'herbe ; et comme c'étoit l'heure de
repas, ils tirèrent leurs vivres, qui
sistoient en pain grossier et en oignon
commencèrent à manger d'un grand
tit. Au milieu de ces guerriers étoit as
roi, qui ne se distinguoit de la foule, n
la richesse de ses habits, ni par la de
tesse de ses alimens. Il n'y avoit pas u
homme dans toute l'armée qui supp

avec plus de courage toute sorte de fatigues, et qui fût plus exact à la discipline militaire. Aussi étoit-il chéri et révéré de ses soldats, qui auroient rougi de paroître moins braves ou moins patiens que leur chef. Au bout de quelques instans, les premiers serviteurs de Pharnabaze arrivèrent, portant de riches tapis, et des carreaux de duvet qu'ils étendirent à terre, pour que leur maître pût s'y reposer mollement. Bientôt survint une seconde troupe, qui s'empressa de dresser une tente magnifique, avec des rideaux de soie, pour défendre Pharnabaze et sa suite des ardeurs du soleil. Enfin on vit paroître un grand nombre de cuisiniers et d'officiers de bouche, avec plusieurs chevaux chargés de toutes les provisions d'un superbe banquet. Pharnabaze arriva le dernier de tous, revêtu, suivant l'usage oriental, d'une longue robe de pourpre, rayonnante d'or et de pierreries, et porté sur un beau cheval aussi richement orné que lui-même. Lorsqu'en approchant de plus près, il fut à portée de voir les manières simples du roi de Sparte et de ses capitaines, il ne put s'empêcher de sourire d'un air de mépris, et de

faire des comparaisons dédaig
leur manière négligée et sa m
Tous ceux qui l'environnoient,
rent pas d'applaudir aux raille
tes de leur général, excepté un
qui, ayant servi autrefois che
étoit mieux instruit de la véri
de ce peuple. Cet homme étoit
déré de Pharnabaze pour ses lu
probité. Pharnabaze, observant
le pria de lui déclarer ses sentim
les autres venoient de le faire. I
dit d'abord; mais enfin, presse
néral, il lui dit: Puisque vous
de vous exposer mon opinion,
avouer, ô Pharnabaze, que tout
d'exciter les ris moqueurs de vo
forme le sujet de mes craintes. J
té, sans doute, je vois des robes
des joyaux d'or et de diamans
que j'y cherche des hommes, j
que des cuisiniers, des musicie
seurs, et pas un seul guerrier.
Grecs, je ne vois aucun de ces
mens qui font notre orgueil; n
le fer et l'airain qui leur formen

res impénétrables. J'y vois des hommes élevés à mépriser la fatigue, à braver les dangers, à obéir à leurs chefs, et prêts à mourir à leur poste plutôt que de l'abandonner. Si le combat étoit entre nous à qui prépareroit le mieux un dîner, et à qui noueroit sa chevelure avec plus de grâce, je ne douterois pas que l'avantage ne fût pour notre parti; mais, lorsqu'il s'agit d'un prix qu'il faut disputer par la force et par la valeur, je ne puis m'empêcher de craindre que tout l'or de la Perse ne puisse jamais résister au fer de la Grece. Pharnabaze fut si frappé de la force de ce discours, que dès ce moment il résolut de n'avoir plus rien à démêler avec des hommes si redoutables, et il tourna tous ses soins à conclure une paix, qui le préserva lui et son pays d'une destruction infaillible.

Vous voyez par cette histoire, dit M. Barlow, que les beaux habits ne méritent guère l'estime que vous aviez pour eux, puisqu'ils ne peuvent donner à ceux qui les portent ni plus de force, ni plus de courage, et qu'ils ne sauroient les défendre contre les attaques d'un ennemi, qui n'a que ses ar-

faire des com[illegible]re. Mais, pui
leur manière [illegible] du métier de
Tous ceux q[illegible]er une connois
rent pas d'[illegible] de cette vie bril
tes de leur [illegible]duit si fortement
qui, aya[illegible]faut vous apprendre
étoit mi[illegible] état où l'on soit exp
de ce p[illegible]accidens et de misère.
déré de[illegible]t obligé de faire des ma
probi[illegible]ercé jusqu'aux os par la
le pri[illegible] par la poussière, engou
les a[illegible] ou accablé sous le poids
dit[illegible] quelquefois sans alimens
né[illegible] ses forces, et sans vêtemen
d[illegible]ouvrir. Lorsqu'il s'arrête la nuit
[illegible]ur gîte qu'il puisse espérer, est
rable tente de toile, qui ne le dé
des injures de l'air, et une poigné
qui meurtrit encore ses membre
Il est même souvent dépourvu de
ressources, et réduit à coucher
verture, sur une terre humide,
tracte des infirmités plus cruelles
de l'ennemi. A chaque instant d
son repos est troublé par de vai
mes. Le jour, il faut livrer sans

combats, qui l'exposent au hasard de perdre ses membres ou sa vie. Si son parti remporte quelqu'avantage, c'est pour recommencer à combattre le lendemain avec une nouvelle fureur, jusqu'à ce que la guerre soit terminée. S'il est battu, il voit couler son sang sur le champ de bataille, ou il est fait prisonnier par l'ennemi, pour aller languir dans les horreurs d'une affreuse prison, et y perdre, dans les chagrins et les maladies, de tristes jours que le fer avoit épargnés.

Hélas, monsieur, s'écria Henri, quelle affreuse peinture vous nous faites de la destinée de ces braves gens, qui se dévouent à défendre leur pays! Il me semble que ceux qui les emploient devroient bien prendre soin d'eux, lorsqu'ils sont malades ou estropiés, et hors d'état de pourvoir à leur subsistance.

M. BARLOW.

Ils le devroient sans doute. Mais la plûpart de ceux qui gouvernent les hommes, sont bien étrangers à ces sentimens généreux. Après avoir entrepris par orgueil ou par avarice des guerres injustes et cruelles, ils ne regardent les malheureux qui les ont

aussi-tôt une armée si puissante, qu'il roit impossible de vous en faire le dén brement. Ces forces redoutables s bloient suffisantes pour faire la conq de la terre; et toutes les troupes qu Grecs pouvoient leur opposer, monto à peine à la centième partie de celle leur ennemi. Une si prodigieuse inég n'abattit point cependant le courage d peuples magnanimes. Ils tinrent des ass blées générales, pour délibérer sur leu reté commune; et leur noble résolutio qu'ayant vécu libres jusqu'à ce momen maintiendroient leur liberté ou mourr glorieusement pour sa défense. Dan intervalle, Xerxès poussoit toujours sa che, et bientôt il entra sur le terri de la Grèce. Les Grecs n'avoient pa core assembler entièrement toutes troupes, c'est pourquoi ils furent fra de consternation, à l'approche d'une a aussi formidable. Léonidas étoit alor de Sparte. En considérant la situation gereuse où se trouvoit la Grèce, il r qu'un seul moyen de prévenir sa r Pour pénétrer dans son sein, il falloi

née des Perses défilât par un passage
et montueux, appelé les Thermopyles.
nidas conçut que si un petit nombre de
es soldats entreprenoient de défen-
ce passage étroit, ils retarderoient la
che de leurs ennemis, et donneroient
emps aux Grecs de rassembler toutes
s forces. Mais qui voudroit exécuter une
lution si hardie ; et se livrer à un péril
il y avoit si peu d'espoir d'échapper?
ésolut de l'entreprendre lui-même, avec
de ses Spartiates qui s'engageroient
ntairement à le suivre, et de sacrifier
i sa vie pour le salut de sa patrie.
ans ce dessein, il assembla les prin-
ux citoyens de Sparte, et leur exposa
cessité de défendre le passage des Ther-
yles. Tous les Spartiates furent égale-
t frappés de l'importance de cette idée;
s personne ne s'offroit pour l'exécuter.
bien, s'écria Léonidas, puisque vous
rouvez mon dessein, je me charge moi-
ne de tous ses dangers, avec tous ceux
voudront me suivre. Cette proposition
éreuse fut reçue avec des transports
lmiration; mais on crut devoir lui re-

après avoir essuyé une perte considérabl
et ils furent obligés de se retirer en déso
dre. Furieux de cette disgrace, Xerxès o
donna de renouveller le combat avec d
forces plus nombreuses; mais, quoiqu'il
eût employé les meilleures troupes de s
armée, il n'en eut pas moins le chagri
de voir encore son orgueil humilié. Ain
toute cette troupe innombrable fut arrêt
dans sa marche par une poignée de soldi
si méprisable à ses yeux, qu'elle ne l
avoit pas d'abord jugés dignes d'une att
que sérieuse; et le monarque orgueille
auroit été réduit à retourner honteusem
sur ses pas, sans la trahison de quelq
habitans du pays. Séduits par l'attrait d'u
grande récompense, ils s'engagèrent à co
duire un corps choisi de Perses sur le so
met des montagnes, par des chemins
tournés, dont eux seuls étoient instru
Ils prirent le temps de la nuit, et allèr
s'établir sur une hauteur qui dominoit
camp des Grecs. Aux premiers feux
jour, Léonidas les aperçut, et il sen
dès ce moment qu'il n'étoit plus en état d
maintenir dans son poste. Sa fermeté n

it point abattue, et il se disposa à soute-
ir généreusement le sort qui l'attendoit.
près avoir comblé de louanges ses alliés,
: les avoir remerciés de la bravoure avec
uquelle ils l'avoient soutenu dans son en-
reprise, il les renvoya tous chacun dans
ur pays. Il auroit aussi renvoyé, sous di-
ers prétextes, une partie de ses Spartiates;
ais ceux-ci, résolus de mourir avec leur
oi, plutôt que de retourner sans lui dans
ur patrie, refusèrent de lui obéir. Lors-
u'il vit leur résolution, il consentit à les
arder, et à les associer à sa destinée. Il
esta tout le jour tranquille dans son camp,
xhortant ses soldats à prendre de la nour-
iture, en ajoutant qu'ils iroient tous en-
emble souper chez Pluton. Le soir, ils
irent leurs armes, et attendirent en si-
ence le milieu de la nuit, temps que Léo-
idas jugeoit le plus propre au dessein qu'il
méditoit. Lorsque le moment fut venu, le
oi se mit à leur tête, et les conduisit vers
e camp des Perses. Ils s'en ouvrirent bien-
ôt l'entrée, et mirent en fuite les gardes
vancées qui voulurent leur résister. Il se-
oit difficile de vous peindre la confusion

et la terreur qui se répandirent en un n
ment parmi tant de milliers d'homm
réveillés au milieu de leur sommeil,
frappés de tous côtés par des cris d'ép
vante et d'horreur. Les Grecs marchoi
serrés les uns contre les autres, renvers
tout à leur passage, et poussant devant
cette vaste et puissante armée comme
troupeau effrayé. Ils étoient déjà parve
à la tente de Xerxès; et, s'il ne l'eut ab
donnée précipitamment à la première
larme, ils auroient mis fin, d'un seul c
à sa vie et à son expédition. Ils arrac
rent le pavillon royal, le déchirèrent a
indignation, et foulèrent sous leurs p
les ornemens précieux et les vases d
qui servoient au luxe des rois de Pe
Mais lorsque le jour commença à paroî
les Perses, revenus de leur première
reur, en considérant le petit nombr
leurs ennemis, les environnèrent de to
parts; et, sans oser encore les attaque
près, ils firent pleuvoir sur eux une g
de flèches et de javelots. Les Grecs éto
épuisés de fatigue, et avoient déjà pe
une grande partie de leurs comp agn

pendant Léonidas, incapable de céder, lançoit avec eux contre les Perses, et isoit encore plier leurs bataillons. Enfin, cablés sous le nombre, ils furent tous assacrés, à l'exception d'un seul, qui trouva moyen d'échapper au carnage, et de tourner dans sa patrie; mais il y fut reçu mme un traître; et personne ne voulut oir commerce avec lui, jusqu'à ce qu'il t effacé sa honte, en faisant des prodiges valeur dans un autre combat.

L'histoire étoit à peine achevée, que ommy s'écria avec enthousiasme: Oh, onsieur, quel brave homme c'étoit que Léonidas! Dites-moi, je vous prie, e firent les Perses après la mort de ces illans Spartiates? Xerxès vint-il à bout de umettre les Grecs, ou en fut-il repoussé? nez, lui répondit M. Barlow, vous savez e à présent, voici le livre qui contient suite de cette histoire. Vous pourrez us en instruire vous-même, lorsque vous desirerez. Tommy prit le livre avec joie, passa fort agréablement une partie de la rnée à suivre le récit de tous les événe-ens de cette expédition mémorable.

L'hiver duroit encore. Le vent d balayant tous les nuages du ciel, y tenoit la plus pure sérénité. Tommy doit chaque jour avec impatience le de la nuit pour étendre ses connois dans les cieux. Il avoit déjà orné son des constellations les plus remarqu telles que Persée, Andromède, Cé Cassiopée, les Pléyades et Sirius, brillante étoile de tout le ciel. Il av servé que tous les astres s'avançoien que nuit de l'Orient à l'Occident, le lendemain au soir, à la même heu paroissoient à la même place que la Il est bien singulier, dit-il à M. B que les étoiles tournent ainsi conti ment autour de la terre.

M. BARLOW.

Et comment savez-vous qu'elle nent?

TOMMY.

Comment, monsieur? C'est que vois changer de place tous les soirs

M. BARLOW.

Mais comment vous êtes vous assu

ce soient les étoiles qui changent de place, et que ce ne soit pas la terre elle-même ?

Tommy réfléchit un moment, et répondit : Mais, monsieur, je verrois alors la terre se mouvoir, tandis que les étoiles resteroient toujours au même endroit.

M. BARLOW.

Vous souvenez-vous de vous être jamais promené en carrosse ?

TOMMY.

Oh sûrement, monsieur, maman m'y a mené fort souvent avec elle.

M. BARLOW.

Et vous apperceviez-vous que le carrosse marchât, lorsque vous étiez assis tranquillement, et que le chemin étoit bien uni ?

TOMMY.

Non monsieur. Je vous avoue qu'il me sembloit alors que c'étoient les maisons, les arbres et toute la campagne, qui glissoient légérement le long des portières de la voiture.

M. BARLOW.

Avez-vous fait aussi des promenades en bateau ?

TOMMY.

Oui, monsieur.

M. BARLOW.

Et que vous sembloit-il des obje
vous environnoient?

TOMMY.

La même chose que lorque j'éto
voiture. Au lieu de penser que le l
s'éloignât du rivage, j'aurois parié, l
mière fois, que c'étoit le rivage qui
gnoit du bateau.

M. BARLOW.

Puisque cela est ainsi, il seroit don
sible que quoique ce fût la terre qui
che, et non les étoiles, il parût à vo
que ce sont les étoiles qui marchent,
la terre.

TOMMY.

Mais n'eût-il pas été plus raisonna
faire marcher le soleil et les étoile
sont si petits, que de faire march
corps aussi grand que la terre doit l'

M. BARLOW.

Et d'où savez-vous que le soleil
étoiles soient aussi petits que vous le

TOMMY.

'est que je vois bien comme ils sont.
a de si petites étoiles, qu'il faut re-
ler long-temps pour les trouver. Et le
il lui-même, qui est beaucoup plus
id, il ne l'est guère plus que ce gué-
n.

:i finit l'entretien de la soirée.

a journée étant fort belle le lendemain,
Barlow se hâta de proposer à ses deux
ies amis une partie de promenade.
ime Tommy s'étoit alors endurci à la
gue, et qu'il étoit en état de soutenir la
'che de plusieurs milles, ils continuè-
t leur route jusque sur une montagne,
ı ils découvroient en pleine perspec-
une grande étendue de mer. Tandis
ls laissoient égarer leurs regards sur ce
e horizon, M. Barlow découvrit dans
ointain un corps flottant, qui paroissoit
etit, que l'œil pouvoit à peine le dis-
guer sur les flots. Il s'empressa de le
e voir à Tommy, qui fut long-temps à
rouver, et il lui demanda s'il savoit ce
c'étoit?

'ommy répondit que c'étoit sans doute

quelque chaloupe de pêcheur; mais qu'i n'osoit cependant en répondre, à cause d la distance qui l'empêchoit de la recon noître.

M. BARLOW.

Comment cet objet paroît-il donc à vo yeux?

TOMMY.

Comme un petit point obscur, qui semb s'aggrandir.

M. BARLOW.

Et pourquoi semble-t-il ainsi s'aggran dir?

TOMMY.

C'est qu'il s'avance de plus en plus ve nous.

M. BARLOW.

Quoi donc! est-ce que le même objet pe nous paroître tantôt grand et tantôt peti

TOMMY.

Oui, monsieur. Il paroît petit, lorsqu est à une grande distance. Tenez, voyez bas ce grand arbre, sous lequel nous v nons de passer, il ne paroît pas plus h que mon pommier-nain.

M. BARLOW.

Il est vrai.

TOMMY, *en se retournant vers la mer.*

Oh, monsieur, regardez donc, je vous prie, voici le bâtiment qui a fait bien du chemin. Je me rétracte, s'il vous plaît: ce n'est pas, comme je l'imaginois, une chaloupe de pêcheur. C'est un vaisseau avec un mât. Je commence à distinguer les voiles.

M. Barlow s'étoit éloigné un moment pour chercher quelques plantes dans le voisinage. Tommy courut bientôt le rappeller, et lui dit: Oh, monsieur, moi qui vous disois tout-à-l'heure que c'étoit un vaisseau à un seul mât! Je m'étois encore trompé. C'est bien un beau vaisseau à trois mâts, avec toutes ses voiles au vent. Je ne serois pas même surpris quand ce seroit un grosse frégate. Et que dis-je encore? Je le vois maintenant, c'est un vaisseau de guerre.

M. BARLOW.

Voulez-vous bien vous rappeller tout ce que vous m'avez dit depuis un quart d'heure. Ce qui n'étoit d'abord qu'un petit point obscur, est devenu une chaloupe de pêcheur, puis un vaisseau à un mât, puis une frégate,

et puis enfin un vaisseau du premier ran
avec tous ses mâts et toutes ses voiles app
reillées. Cependant toutes ces diverses a
parences ne sont que le même objet à d
distances inégales de votre œil.

TOMMY.

Oui, monsieur, tout cela est vrai e
effet.

M. BARLOW.

Mais si ce vaisseau qui est venu se mett
tout entier à notre vue, alloit s'en retourne
et faisoit voile loin de nous avec autant d
vîtesse qu'il vient de s'en approcher, qu'e
arriveroit-il alors?

TOMMY.

Nous le verrions diminuer de plus e
plus à chaque minute, jusqu'à ce qu'il fi
encore redevenu un petit point obscur.

M. BARLOW.

Vous disiez, je crois, hier au soir que l
soleil étoit un corps très-petit, et qu'il n'
toit même guère plus grand que votre g
ridon?

TOMMY.

Oui, monsieur.

M. BARLOW.

Supposons qu'il s'éloignât encore de nous une plus grande distance, paroîtroit-il ujours le même à vos yeux?

Tommy réfléchit un moment, et dit: Si : vaisseau, en s'éloignant, paroissoit diinuer, par degrés, jusqu'à ce qu'enfin il e fût plus qu'un petit point obscur, je pense ue le soleil devroit faire la même chose, il s'éloignoit de nous.

M. BARLOW.

Vous avez parfaitement raison. Ainsi le oleil, en s'éloignant de plus en plus, ne aroîtroit pas enfin plus grand que l'une de es étoiles étincelantes, que vous voyez à ne si grande distance au-dessus de votre ête?

TOMMY.

Oui, monsieur, je le sens à merveille.

M. BARLOW.

Mais, si au contraire une de ces étoiles tincelantes s'approchoit de plus en plus le vous, que pensez-vous qu'il en arrivât? Vous paroîtroit-elle toujours aussi petite?

TOMMY.

Non, sans doute, monsieur. Le vaisseau

nous a paru s'aggrandir de plus en plus, à mesure qu'il s'est approché de nous. Ainsi je pense que l'étoile n'auroit pas de raison pour se dispenser de paroître plus grande.

M. BARLOW.

Ne pourroit-elle pas alors vous sembler aussi grande que le soleil ?

TOMMY.

Oui, vraiment, monsieur, puisque le soleil nous paroîtroit aussi petit qu'une étoile, s'il étoit aussi reculé de nos yeux.

M. BARLOW.

Mais, si le soleil, au lieu de s'éloigner de nous, s'en approchoit au contraire beaucoup plus près qu'il ne l'est maintenant, vous paroîtroit-il toujours de la même grandeur ?

TOMMY.

Non, monsieur, je vois clairement qu'il devroit nous paroître plus grand, à mesure qu'il approcheroit.

M. BARLOW.

Puisque cela est ainsi, il n'est donc peut-être pas si certain que la terre que nous habitons, soit plus grande que le soleil et les étoiles. Le soleil et les étoiles sont à un

:ande distance ; et la terre, elle touche à os yeux. Voyons : supposons, pour nous :laircir, qu'un homme s'élève de la terre :rs le soleil, comment pensez-vous que la rre doive lui paroître pendant son trajet ?

TOMMY.

Vraiment, monsieur, jusqu'à l'expé-ence, j'aurai de la peine à vous le dire.

M. BARLOW.

Pourquoi seriez-vous embarrassé ? Qu'un bjet s'éloigne de vous, ou que vous vous oigniez de l'objet, n'est-ce pas la même hose ? N'est-il pas égal, par exemple, que e soit le vaisseau qui fasse voile loin de ous, ou que ce soit nous qui marchions in du vaisseau ?

TOMMY.

Oui, monsieur, je le conçois à présent. ela revient au même.

M. BARLOW.

Bon. Revenons au soleil. Vous conveniez out-à-l'heure que s'il pouvoit être encore lus reculé de nos yeux, il nous paroîtroit lus petit.

TOMMY.

Je ne m'en dédis pas.

M. BARLOW.

Eh bien donc, si la terre s'abaissoit rapidement sous vos pieds, vous paroîtroit-elle toujours aussi grande?

TOMMY.

Non, monsieur, elle devroit me paroître plus petite à chaque minute, comme le vaisseau diminueroit sensiblement à mes yeux, s'il faisoit voile du rivage.

M. BARLOW.

C'est fort bien raisonner. Rappelez-vous maintenant la supposition que je vous faisois tout-à-l'heure. Si un homme pouvoit s'élever de la terre, et monter toujours vers le soleil, qu'arriveroit-il?

TOMMY.

La même chose que si la terre s'abaissoit sous ses pieds; elle lui sembleroit devenir à chaque instant plus petite.

M. BARLOW.

N'y auroit-il pas un point dans son vol où la terre ne lui paroîtroit pas plus grande que le soleil?

TOMMY.

J'ai peine à le concevoir. Cependant je

ns bien que plus il s'éleve, et plus la terre
oit se rapetisser pour lui.

M. BARLOW.

Vous rappellez-vous ce qui vous arriva,
quittant l'île de la Jamaïque ?

TOMMY.

Oui, monsieur, je m'en souviens, comme
cela ne faisoit que de m'arriver. Un negre
e tenoit dans ses bras sur le tillac du vais-
au, le visage tourné vers le port. Le vent
us étoit favorable, et nous allions très-
e. Je commençai bientôt à ne plus distin-
er les arbres et les maisons qui bordent le
age. Je ne voyois plus que les hautes mon-
nes qui s'élèvent dans l'île. Ces monta-
es se confondirent bientôt à mes yeux ;
e entière ne paroissoit que sous la forme
n brouillard épais ; enfin ce brouillard
-même disparut. Je ne vis alors autour
moi qu'une vaste plaine d'eau, et le ciel
ma tête.

M. BARLOW.

Et ne concevez-vous pas qu'il en devroit
e exactement de même, si vous vous éle-
z de plus haut en plus haut dans les airs,

et que vos yeux fussent tournés en
la terre?

TOMMY.

Oui, monsieur. Tout devroit
pour moi de la même façon.

M. BARLOW.

Vous voilà donc maintenant en
répondre à la question que je vous
n'y a qu'un moment. Si un homm
aller tout droit de la terre vers
comment lui paroîtroient-ils l'un
à mesure qu'il s'éleveroit dans son

TOMMY.

La terre lui paroîtroit plus peti
sure qu'il s'en éloigneroit, et le s
grand à mesure qu'il s'en approch

M. BARLOW.

Il arriveroit donc à la fin que le
paroîtroit plus grand que la terre

TOMMY.

Je ne vois pas que cela puisse ar
trement.

M. BARLOW.

Ainsi, vous voyez que vous ne d
dire que la terre est grande, et qu
est petit, puisque leur différenc

vient que de ce que vous êtes tout près de l'une et très-loin de l'autre. Au moins devez-vous concevoir que le soleil et les étoiles sont des corps infiniment plus considérables que vous ne l'auriez imaginé au premier coup-d'œil.

Comme ils s'en retournoient à la maison, ils virent, à l'entrée d'un petit village, une foule de peuple assemblée devant une baraque de bois. Un homme étoit à la porte, qui, d'une voix gracieuse, invitoit les gens à entrer, et ne demandoit que trois sols par personne, pour leur montrer les choses les plus curieuses et les plus surprenantes. Tommy et son camarade parurent si sensibles à l'invitation distinguée qu'on leur fit en particulier, que M. Barlow voulut bien se rendre à leurs desirs; et, ayant glissé un shelling dans la main de l'orateur, il entra, suivi de ses deux amis, et alla s'asseoir avec eux au milieu de l'assemblée. On ne tarda guère à commencer la représentation. Je fus obligé de convenir que nos deux petits garçons, ainsi que les autres spectateurs, s'écrièrent plusieurs fois d'étonnement et de plaisir. Après un nombre de tours de

cartes et de gobelets, tous plus cu
uns que les autres, le maître bat
pria de tourner leurs regards vers u
plein d'eau, sur laquelle flottoit
cygne artificiel. Messieurs et dame
j'ai réservé ce tour pour le dernier
qu'il est sans contredit infinimen
sus de tout ce que vous venez d'ad
que l'on n'a peut-être rien fait j
jour de plus étonnant sur la te
voyez ce cygne? Ce n'est qu'un m
cire emplumé, dépourvu de sen
de vie. Si vous avez quelque soupç
compte, prenez-le dans vos m
l'examiner. Je vous prie seulem
manier avec douceur, parce qu'i
constitution fort délicate. Quelqu
spectateurs le prirent mollement
doigts; et, après l'avoir bien con
le remirent sur l'eau. Or donc,
reprit le bateleur, ce cygne que
de voir sans mouvement et san
doué cependant d'une intellige
traordinaire, qu'il me reconno
maître, et qu'il se tient déjà p
toutes les évolutions que je vai

mander. En disant ces mots, il prit un morceau de pain, et adressant un coup de sifflet à son oiseau, il lui ordonna de venir au bord du bassin chercher le morceau de pain qu'il lui présentoit. Le cygne ne fut point indocile, et, au grand étonnement de tous les spectateurs, il se retourna aussitôt, et nagea vers le bord du bassin. Oh, monsieur le gourmand, s'écria son maître, vous n'avez pas encore assez gagné votre repas; il faut faire un peu plus d'exercice. A ces mots, il promena son pain autour du bassin, virant d'un côté, puis revirant de l'autre, et le cygne, sans se rebuter, le suivit constamment dans ses allées, dans ses venues, dans tous ses tours et retours. Les spectateurs pouvoient à peine en croire leurs yeux. Quelques-uns prirent des morceaux de pain, et les présentèrent au cygne, imaginant bien qu'il en alloit faire autant à leur considération; mais ce fut en vain qu'ils sifflèrent et qu'ils tournèrent leur pain de tous les côtés, le cygne restoit immobile pour eux, et sembloit vouloir ne céder qu'aux invitations de son maître. Lorsque cette expérience eut été réitérée plusieurs

fois, à l'extrême satisfaction d
compagnie, le maître de la barr
gédia poliment ses visites ; et M
reprit avec ses deux élèves le che
maison.

L'esprit de Tommy avoit été si
ce qu'il venoit de voir, que pen
sieurs jours il lui fut impossible
cher son souvenir. Il auroit donn
monde pour savoir le secret de c
prenant, et posséder un cygne
veilleux. Un soir qu'il s'en entret
Henri, celui-ci lui dit avec un
qu'il croyoit avoir trouvé le moye
un tour semblable, et qu'il seroit
en état le lendemain de lui monti
gne, qui sauroit manœuvrer tout
que celui du bateleur. En effet,
main, après le déjeûner, il pri
ceau de cire blanche, qu'il pêtrit
doigts, sous la forme d'un oise
couvrit ensuite de quelques plun
d'un oreiller. Cette figure étoit
avec tant de délicatesse, qu'aux
amateurs les moins difficiles sur l
blance, elle eût représenté un cy

arfaitement que toute autre chose que vous ourriez imaginer. Il le mit aussi-tôt sur un assin rempli d'eau, et lui présenta un morceau de pain. Quelle fut la surprise de Tommy, en voyant le nouveau cygne faire tous es tours aussi lestement que le premier, et on camarade commander d'un ton aussi mposant que l'homme de la baraque, et e faire obéir avec la même docilité! Après être amusé quelque temps de cette expérience, il pressa vivement son ami de lui en montrer le secret. Henri, qui ne savoit oint se prévaloir de ses connoissances, empressa de lui montrer dans le corps de oiseau une grande aiguille qui alloit d'un out à l'autre. Il lui fit voir aussi dans le ain, qui avoit servi à faire promener le ygne, une petite barre de fer. Tommy, our avoir les objets sous les yeux, ne s'en rouvoit guère plus avancé dans l'intelligence du mystère. Alors M. Barlow, qui toit présent, jetant quelques aiguilles sur a table, et leur présentant la barre de fer, on vit aussi-tôt les aiguilles s'agiter toutes à a fois à son approche, et s'élancer vers elle, comme si elles eussent été animées de

sentiment et de vie. Elles s'y attac
ferme, que malgré tous les mouver
M. Barlow lui donnoit en la promen
l'air, elles y restoient suspendu
faire mine de lâcher prise. Toutes
veilles parurent si surprenantes à
qu'il supplia M. Barlow de vouloi
en donner l'explication. M. Barlo
qu'il y avoit une pierre ferrugine
l'on trouve dans les mines de fe
l'on appelle aimant. Cette pierre, a
a reçu de la nature le pouvoir d'atti
qui se trouve à sa portée. Mais c
pour le moins aussi extraordinair
que le fer, après avoir été frotté
mant, acquiert autant de vertu que
lui-même, pour attirer d'autre
tour. Pour cet effet, on prend d
barres de fer applaties, et on les fr
certaines précautions sur l'aimant
qu'elles ont reçu les propriétés
communique, on les appelle aim
ficiels. Henri, qui fut témoin l'a
avec nous des évolutions du cygn
avoir roulé la chose dans son esp
çut hier, de lui-même, l'idée que

iège étoit opéré par la vertu de l'aimant, lont je l'avois entretenu. Il vint aussi-tôt ue faire part de ses conjectures, et je le onfirmai dans son opinion. Je lui donnai e petit aimant artificiel pour le cacher dans e pain, et l'une de ces aiguilles pour la caher d'un autre côté dans le corps de cet iseau. L'aimant artificiel attirant le fer de aiguille, le cygne paroît aller chercher le ain. Voilà tout le mystère de ce fait natuel, qui a tant intrigué votre esprit depuis uelques jours.

Pendant ce discours de M. Barlow, Tomy, tout en lui prêtant une oreille attenve, remarquoit une nouvelle singularité, u'il n'avoit pas observée auparavant. Le ygne, avec lequel il jouoit, lorsqu'il étoit n moment abandonné à lui-même, affecoit constamment de prendre une direction articulière; et cette direction étoit toujours u nord au sud. Tommy en demanda la raon à M. Barlow, qui lui répondit: Ceux ui les premiers découvrirent la propriété aturelle que possede l'aimant d'attirer le er, s'amusèrent, comme nous le faisons présent, à attirer des aiguilles qu'ils fai-

soient flotter sur l'eau. Vous jugez l
ne dûrent pas être long-temps à r
la nouvelle singularité que vous v
server vous-même, c'est-à-dire,
guille une fois touchée par l'aim
qu'elle n'est pas gênée dans sa di
tourne d'elle-même vers le nord
n'est que depuis un petit nombre
qu'on a perfectionné cette déco
que l'on a imaginé de suspend
guille sur un pivot, avec assez
pour qu'elle puisse aisément tour
centre dans toute sorte de direc
enferme cette aiguille et son piv
boîte de cuivre, couverte d'un ve
le secours de cet instrument, qu'
Boussole, on a un moyen assuré
noître le nord et le sud, et par le
comme vous le savez, tous les au
de l'horizon.

TOMMY.

Et cette découverte, ainsi perf
fut-elle d'une grande utilité?

M. BARLOW.

Vous allez en juger vous-mê
ce temps, on n'avoit d'autre m

ouver son chemin sur la mer, que d'ob-
rver les étoiles. On savoit, ainsi que vous
ommencez à l'apprendre, dans quelle
rtie du ciel certaines étoiles paroissoient
haque saison de l'année. Il suffisoit même
l'étoile polaire, pour reconnoître l'est,
uest, le nord et le sud. Lorsque les navi-
teurs partoient d'un pays, ils savoient
ns quelle direction se trouvoit celui qu'ils
oient chercher. S'il étoit, par exemple,
'est, ils n'avoient qu'à prendre soin de
ir la proue de leur vaisseau tournée en
in vers cette partie du ciel, et ils arri-
ient à la côte où ils avoient dessein de se
ndre. Les étoiles, tant qu'elles paroiss-
ent, étoient pour eux des guides infail-
les. Mais lorsqu'elles étoient cachées sous
pais nuages, et que ce temps duroit plu-
urs jours, alors ils se voyoient réduits à
isser errer leur vaisseau à l'aventure, sans
moindre indice pour se diriger dans leur
urse, à-peu-près comme Henri, lorsqu'il
gara dans le grand marais.

TOMMY.

Les pauvres gens! qu'ils devoient être
ns une terrible situation, en se voyant

ainsi perdus, au milieu d'une nuit ténébreuse, sur une plaine aussi étendue que la mer, sans être seulement en état de savoir s'ils étoient emportés loin de l'endroit qu'ils vouloient atteindre !

M. BARLOW.

Vous concevez, d'après cette réflexion, qu'ils osoient rarement se hasarder à s'éloigner beaucoup du rivage, dans la crainte de perdre leur chemin. Aussi leurs moindres voyages étoient-ils pénibles et ennuyeux, par la nécessité où ils étoient de faire dix fois plus de chemin qu'ils n'en auroient fait en prenant la voie la plus droite. Mais, aussi-tôt après la découverte de la boussole, ils sentirent que l'aiguille aimantée pouvoit leur montrer les divers points du ciel, même dans la nuit la plus obscure. Dès-lors ils ne craignirent plus de s'aventurer sur l'immense Océan ; ce qu'ils n'auroient peut-être jamais osé faire sans le secours de ce guide fidèle.

TOMMY.

Il est bien singulier qu'une petite pierre obscure, que personne ne s'aviseroit de ramasser, ait ouvert aux hommes le chemin

le la mer, et leur ait donné le pouvoir d'al-er d'un bout du monde à l'autre, sans s'é-arer un moment.

M. BARLOW.

Le diamant le plus précieux ne leur a ûrement jamais rendu un service aussi es-entiel.

HENRI.

Pour moi, monsieur, ce qui m'étonne, 'est que les hommes prennent la peine de uitter leur douce patrie, pour aller courir e tous côtés, comme ces misérables vaga-onds, que l'on chasse avec mépris de pa-oisse en paroisse.

M. BARLOW.

Vous en serez moins surpris, si vous onsidérez qu'il n'est point de contrée qui e produise quelque chose dont on man-ue dans une autre. Ainsi leurs habitans, ar un échange mutuel des productions de ur sol, peuvent se procurer mille dou-eurs, dont ils étoient dépourvus auparа-ant.

HENRI.

Est-ce que chaque pays ne produit pas out ce qui est nécessaire pour faire sub-

sister ceux qui l'habitent ? Ains
cun, ce me semble, pourroit vi
même quand il ne recevroit rie
étranger.

M. BARLOW.

Il est bien certain que votre
exemple, pourroit vivre uniq
productions de sa ferme. Cepe
que année, il vend une partie d
pour acheter des habits; il vend
partie de son grain pour ache
veau bétail. Une autre fois, il
voisins d'une espèce de grain,
lui en donnent d'une autre; et
tous dans ces échanges un plus
tage, que si chacun étoit rigo
obligé de s'en tenir aux fruits de
champs. Il n'en est pas moins
votre observation, qu'il n'est gu
habité par des hommes, qui
tout ce qui est rigoureusemen
pour leur subsistance; et il faut
ter que les productions, que ce
vent des autres pays, leur sont
nuisibles que salutaires.

HENRI.

Je vous ai souvent entendu dire, monsieur, que même dans le Groënland, le pays le plus froid et le plus affreux de l'univers, les hommes se procurent toutes les nécessités de la vie, et restent chez eux, tranquilles et satisfaits.

TOMMY.

Comment! Est-ce qu'il y a un pays dans le monde plus froid encore que la Laponie?

M. BARLOW.

Le Groënland est plus reculé vers le nord, et, par conséquent, encore plus triste et plus glacial. La terre y est couverte d'une neige épaisse, qui ne fond jamais toute entière, même pendant l'été. On n'y voit guère d'autres animaux que des ours, qui se nourrissent de poisson. Comme, dans tout le pays, il ne croît point d'arbre propre à la construction, les habitans n'ont pour bâtir leurs maisons que les planches et les arbres que la mer vient apporter sur leur rivage. Avec ces matériaux, ils élèvent de grandes cabanes, où plusieurs familles se réunissent. Les côtés de ces cabanes sont composés de pierres et de terre détrempée;

le sommet est couvert de gazon. Au b
quelques nuits, ce mélange est si b
menté par la gelée, qu'il est impén
au souffle des vents pendant tout l'hi
long des côtés du bâtiment sont de
séparées l'une de l'autre, dans cl
desquelles un Groënlandois vit avec
mille. Chaque loge a une lampe, qu
continuellement : elle sert au Groën
pour s'éclairer, pour faire cuire sa
ture, et, ce qui est également néc
sous un climat si rigoureux, pour
tenir une douce température dans
meure étroite. Pendant la courte d
l'été, on voit arriver quelques renn
le pays. Les habitans s'empressent
à leur poursuite pour les tuer ; ma
principale espérance est du côté de l
qui leur fournit une nourriture plus
dante et plus sûre.

TOMMY.

Oh, monsieur, quelle triste vie
mener dans un pays si affreux ! Je
seulement d'y songer.

M. BARLOW.

Et que diriez-vous donc à l'aspect

glaces énormes dont la mer est hérissée? On croiroit voir flotter des montagnes. Les flots agités par les vents les poussent quelquefois l'une contre l'autre avec une si grande violence, qu'elles se brisent en mille éclats, avec un bruit plus terrible que celui d'un canon. On voit souvent sur le sommet de ces montagnes de glaces, des ours blancs, d'une grosseur monstreuse, qu'elles ont emportés avec elles en se détachant du rivage, et qui ajoutent à l'horreur de la scène par leurs effroyables mugissemens.

TOMMY.

Mais, monsieur, est-il possible que les habitans d'un pays si affreux puissent y trouver, comme vous le dites, toutes les nécessités de la vie?

M. BARLOW.

Les nécessités absolues se bornent à peu de chose, et par conséquent on peut se les procurer dans les lieux même les plus sauvages, avec de la patience, du courage et de l'industrie. Dans une contrée fertile, comme celle-ci, et sous les autres climats aussi tempérés, on peut voir des gens, sans

d'une richesse qu'ils tiennent
persuader follement qu'ils s
vivre du travail des autres ; n
pays tel qu'on nous peint le G
il faut se livrer à un exerci
pour se procurer les plus si
de la vie, il ne peut y avoir d
tions si favorables aux fainéa
est obligé de travailler avec
vité que ses compatriotes, s
mourir de faim.

TOMMY.

Mais, monsieur, si ces peu
de troupeaux, comment font-i
curer des habits ? Je ne cro
poissons dont ils se nourrisse
nent aussi de quoi se vêtir.

M. BARLO

Vous ne connoissez pas t
sources que la nature tient e
ses enfans. Il y a dans les m
land une espèce particulière
pellé *Veau-Marin*. Sa longu
à dix pieds. Il a quatre patte
comme celles des animaux t
par une singularité remar

rmées de griffes, lui servent à
ur la terre, à gravir les glaces et
s; et celles de derrière, faites en
, se déploient comme un éventail,
nt de nageoires. Il vient fréquem-
re, pour se jouer au soleil; et
st poursuivi, il court des pieds de
: s'élance avec ceux de derrière.
on allure soit gauche et cahottée,
est si rapide, qu'un homme a de
le suivre. Ce poisson, qui vit sur
t dans l'eau, est la véritable ri-
s Groënlandois. Ils boivent son
: nourrissent de sa chair. Sa peau
velue leur sert à se faire de bons
tapisser leurs habitations, et à
urs canots. Ses fibres leur valent
ır coudre que le fil ou la soie. L'en-
e ses intestins, lorsqu'elle est des-
ent lieu de vitres aux fenêtres, et
er la lumière, sans donner pas-
nt, ni à la neige. Sa vessie est une
: bouteille pour renfermer l'huile
retire de son corps. Enfin, cette
ne est une des plus précieuses res-
our les Groënlandois, puisqu'en

brûlant dans leurs lampes, elle sert à répandre dans leurs cabanes une douce chaleur, presque aussi nécessaire que la nourriture sous ces climats glacés.

TOMMY.

Oh, monsieur, vous venez de me rendre plus tranquille sur le sort de ces pauvres gens. Graces au ciel, les voilà fournis de provisions de toute espèce : et c'est à un seul animal qu'ils en sont redevables.

M. BARLOW.

Vous jugez, d'après cela, combien ils doivent être ardens à le poursuivre et à le prendre.

TOMMY.

Contez-nous un peu, je vous prie, de quelle manière ils lui donnent la chasse.

M. BARLOW.

La voici. Un homme se place au milieu d'un canot long et étroit, dont le dessus est couvert de peaux, qui viennent se fermer par des cordons autour de sa ceinture ; en sorte que l'eau de la mer ne puisse pas pénétrer dans l'intérieur de la chaloupe. A ses *côtés* sont deux lances, l'une plus grande *que l'autre*. Devant lui est un faisceau

roulée en cercle. A l'un des bouts de
corde est attaché un harpon, dont les
es sont aiguës et recourbées; à l'autre
ient une grosse vessie pleine d'air. La
du pêcheur est également plate et
aux deux extrêmités. Il la prend des
nains, et fend l'eau à droite et à gauche,
ın mouvement aussi régulier que s'il
t la mesure. On le voit ainsi courir
vîtesse incroyable sur les vagues les
gitées. Dès qu'il aperçoit un veau-ma-
l s'en approche doucement, en tour-
autour de lui, et tâche de le surprendre
proviste, lorsque l'animal, allant contre
ıt et le soleil, ne peut ni le voir, ni l'en-
e. Il a même l'adresse de s'avancer,
derrière les plus grosses lames d'eau,
'à ce qu'il se trouve à la juste portée de
ıie. Alors, tenant sa rame de la gauche,
ance le harpon de la droite. L'animal
plonge aussi-tôt, emportant avec lui
pon, la corde et la vessie. Mais il n'est
ng-temps sans être obligé de remon-
r la surface de l'eau, par le besoin de
rer. La vessie qui remonte avant lui,
ue au pêcheur l'endroit où il doit l'at-

tendre. Il le voit à peine repa
le harcele avec sa longue lance
de replonger à plusieurs repr
ce que ses forces soient épuis
alors sur lui, sa petite lance à
achève de le tuer. Puis il l'atta
not, et le traîne en triomphe
vage, où sa famille qui l'atten
voir sa proie, l'emporte avec des
et s'empresse d'aller prépare
Quoique ces pauvres gens ne
procurer leur nourriture qu'a
vaux infinis, et des périls affr
si généreux et si hospitaliers, q
contrent personne sans les in
prendre part à leur fête. Un G
se tiendroit déshonoré pour la
croyoit capable de n'avoir trava
lui.

HENRI.

Il semble que ce soient les p
qui se piquent d'une plus gr
rosité.

M. BARLOW.

Cela arrive en effet assez so
devroit bien être une leçon pou

qui croient n'avoir rien de mieux à faire de leur fortune, que de la dépenser en vains objets de luxe, tandis qu'il y a tant de milliers d'honnêtes gens qui manquent des premières nécessités.

TOMMY.

Mais, monsieur, je vous prie, n'auriez-vous pas encore d'autres particularités à m'apprendre de ces Groënlandois? C'est le récit le plus curieux que j'aie entendu de ma vie.

M. BARLOW.

Il y a encore une autre chose très-importante à vous rapporter au sujet de ce pays. C'est dans les mers dont il est entouré, que l'on trouve la créature la plus considérable de l'univers, un énorme poisson qu'on appelle *la Baleine.*

TOMMY.

Ah, monsieur, j'ai entendu parler confusément de cet animal extraordinaire. Je desirerois bien en savoir quelque chose de plus précis.

M. BARLOW.

La baleine est d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle parvient à soixante-dix,

la chair fastidieuse de ce poisson, envoi
chaque année un grand nombre de va
seaux lui porter la guerre, et le tuent s
pitié, uniquement pour l'huile qu'ils
tirent de son corps, et pour ses bar
élastiques, connues sous le nom de *balein*
dont on fait les busques, et qui serven
garnir les corsets des femmes? Lorsqu'
vaisseau destiné à cette malheureuse ex
dition, aperçoit une baleine flottante.
envoie à sa rencontre une grande chalou
montée de six matelots, et suivie de p
sieurs autres, qui portent des cordes
besoin. Le pêcheur le plus hardi et le p
vigoureux se tient debout sur le devant
la première chaloupe; et, quand la bale
se dresse un peu pour respirer, il lui lan
un grand harpon de fer, en s'éloign
aussi-tôt, de peur que l'animal, qui, ap
avoir été blessé, donne de furieux co
de queue et de nageoires, ne renvers
chaloupe, ou qu'elle ne s'engloutisse d
l'abîme qu'il ouvre autour de lui. La bale
plonge avec une incroyable vîtesse,
quelquefois pendant une heure, emport
jusqu'à deux mille brasses de corde, (

herche pas même à lui faire le moindre
al, parce qu'elle n'en a pas besoin. Sa
rincipale nourriture est le menu poisson,
! en particulier le hareng. Cette dernière
pèce est produite dans une telle abon-
ance, parmi les glaces des climats septen-
ionaux, que la mer en est entièrement
nverte, pendant un certain temps de
nnée, dans l'espace de plusieurs milles.
'est alors que la baleine affamée les pour-
it, et les engloutit par milliers dans ses
stes entrailles.

HENRI.

Quel nombre, en effet, de ces petits ani-
aux, il faut pour un seul repas d'un
oisson si monstrueux ?

M. BARLOW.

La baleine, à son tour, devient la proie
: la cruelle avarice de l'homme. Les Groën-
ndois ont du moins une excuse suffisante
our la poursuivre, dans la disette où ils
nt de végétaux, et de toutes les espèces
: fruits que la terre produit libéralement
us des climats plus fortunés. Mais com-
ent justifier les Européens, qui, trop
élicats et trop dédaigneux pour manger

semelles, de peur de glisser. On cor
par lui couper ses barbes, ses nag
sa queue; on la dépouille ensuite de
qui est épaisse d'un doigt, et on en
morceaux sa graisse, qui a huit
pouces d'épaisseur. C'est cette grais
fondue dans une chaudière, donn
de baleine, que l'on renferme d
tonneaux pour la transporter ici, oi
employée à un nombre infini d'usa
restes de ce vaste corps sont laissés
aux poissons, aux ours et aux Gr
dois, qui les ramassent soigneuseme
s'en nourrir. Ils osent quelquef
mêmes poursuivre la baleine; mai
vont qu'en grand nombre, et avec
teaux plus grands que ceux dont no
parlé. Ils l'attaquent à-peu-près de l
manière que les Européens : se
comme ils ne sont pas si bien fo
cordes, ils se contentent d'attacl
peaux de veaux-marins, enflées d
l'autre bout de la corde qui suit le l
Ce moyen leur sert également à
leur ennemi, qui éprouve de la ré
à entraîner avec lui ces peaux sous le

le faire découvrir au moment où il re-
te sur leur surface.

HENRI.

: ne puis m'empêcher de plaindre le
de cette pauvre baleine, que l'on va
nenter si cruellement pour lui ravir
ristes dépouilles. Pourquoi ne pas la
er vivre, sans l'inquiéter, parmi les
s affreuses où elle est née?

M. BARLOW.

ous devriez connoître assez les hommes,
savoir qu'il n'est rien que la soif de
ne leur fasse entreprendre.

HENRI.

la bonne heure; mais qu'ils n'entre-
ment donc que des choses où ils n'aient
besoin d'employer la cruauté. Qu'ils
ornent a déchirer le sein de la terre,
onne ne s'en plaindra.

M. BARLOW.

seroit bien à desirer que ce sentiment
gravé dans tous les cœurs. Cependant
nt considérer que la baleine elle-même
ubsiste qu'en dévorant des milliers de
sons; en sorte, que si ceux-ci étoient
eptibles de reconnoissance, ils de-

vroient bénir les Européens
bienfaiteurs qui viennent le
leurs ennemis.

HENRI.

S'ils étoient capables des s
vous leur supposez, nous se
frontés d'oser y prétendre; ca
pour eux que nous faisons ce

TOMMY.

Mais, monsieur, je vous
revenir aux Groënlandois, qu
cation qu'on donne aux enfa
horrible contrée ?

M. BARLO

Lorsque les hommes arrive
couverts tout à la fois de sueur
et qu'ils viennent s'asseoir t
dans leurs cabanes, pour se r
proie, la conversation ordi
les dangers et les accidens qu'i
dans leur expédition. Chacu
famille comment il a bondi
pour surprendre le veau-ma
il l'a percé de son harpon, c
ensuite attaqué la lance à la
ment l'animal, furieux de ses

lancé sur lui pour le déchirer; comment enfin, par son courage et par son adresse, il a su triompher de son ennemi, et le conduire sur le rivage. Il raconte tous ces détails avec le sentiment et la chaleur dont on est pénétré, en parlant d'une chose qui intéresse également son amour-propre et la curiosité de ceux qui vous écoutent. Les petits garçons attroupés autour de leur père, s'animent au récit de ses exploits, et brûlent déjà de partager ses travaux et sa gloire. Aussi-tôt qu'un enfant peut faire usage de ses pieds et de ses mains, son père lui donne un arc et des flèches pour s'exercer à tirer juste au but. Il lui apprend à lancer des pierres contre un panier suspendu, où est renfermé son déjeûner, qu'il est obligé, par ce moyen, d'obtenir de sa propre adresse. A l'âge de dix ans, on le pourvoit d'un petit canot pour s'instruire à ramer et à lutter contre les vagues. On l'exerce à nager tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, avec une rame qui lui sert de balancier, à plonger la tête en bas, et se relever du côté qu'on lui prescrit. Tantôt il passe sa rame entre ses bras et son dos, et l'agite

si bien à droite et à gauche, c
sous les ondes ou remonte à
Tantôt il jete sa rame; et, s'é
du bateau pour la reprendre,
et l'entraîne avec tant d'adress
la mer, qu'en frappant perp
ment contre le roc ou le sa
bondit, et revient avec lui s
des eaux. Toutes ces manœuv
solument nécessaires pour sav
un canot. Comme il suffit de
chose pour le renverser, et
conducteur, qui lui est attach
vous l'ai dit, par le milieu
peut s'en dégager, et tombe
sous les vagues, il se noyeroit in
s'il ne s'étoit pas instruit à repr
libre, par le secours de sa r
redresser sur son canot. C'e
quinze ou seize ans, lorsqu
formé à tous ces exercices,
homme suit enfin son père à
veau-marin. Le premier qu'il v
prendre, doit servir à régaler
ses amis. Pendant le festin, i
expédition, et comment il s'est

de sa proie. Il a la gloire d'entendre tout le monde applaudir à son adresse et à son courage. Mais, s'il n'avoit rien pris, ou s'il n'avoit donné aucune preuve de talent, il seroit méprisé des hommes, et réduit à subsister de la pêche propre aux femmes, c'est-à-dire de harengs, de moules et de coquillages. Il y a des jeunes gens qui ne parviennent jamais au talent de la grande pêche; et ceux-là sont obligés quelquefois de faire honteusement chez les autres l'office de servante. A vingt ans, un Groënlandois doit savoir faire son canot et son équipage, et voguer de ses propres rames. Il ne tarde pas alors à se marier; mais il reste toujours avec ses parens; et sa mère retient le timon du ménage.

HENRI.

Dites-moi, je vous prie, monsieur, n'est-ce pas dans le Groënland que les hommes voyagent sur des traîneaux, tirés par des chiens?

TOMMY.

Des traîneaux tirés par des chiens? Cela doit être plaisant. Je n'aurois jamais ima-

giné qu'on employât des chien
des voitures.

M. BARLOW.

Les Groënlandois en font bi
attelages ; mais l'usage n'en est
mun que dans l'autre pays dor
parlé, et qui s'appelle Kamtsc
un pays horrible, et couvert
comme le Groënland, mais qui
éloigné. Les habitans y élèver
chiens, qu'ils attèlent au nombr
six, huit ou dix à un traîneau
courir dans la saison des ne
glaces. Aux approches de l'été,
chadales donnent la liberté à le
qui sont accoutumés à pour
mêmes à leur subsistance, en
long des bords des rivières, où
une quantité de débris de po
les pêcheurs y laissent exprès
Mais dès le mois d'octobre, av
premières rigueurs de l'hiver
dent d'eux-mêmes dans la deme
maîtres. Ils y arrivent gras et p
cet embonpoint ne dure guère
mence par les attacher pour le

rir, en diminuant, par degré, leur nourriture; et l'on finit bientôt par ne leur donner à manger que la nuit, de peur qu'ils ne deviennent trop pesans à la course. Dès que la neige a couvert la terre la saison de leur travail commence, et on les attèle aux traîneaux. Le conducteur assis de côté, et les jambes pendantes, conduit ses coursiers avec un bâton de trois pieds garni de grelots, qu'il secoue pour les animer. S'il en voit un se négliger dans sa marche, il lui jette son bâton, qu'il a l'adresse de ramasser en passant. Ce n'est point avec des rênes qu'il les gouverne. Il lui suffit de crier *onga*, s'il veut aller à droite, et *kna*, s'il veut aller à gauche. Pour retarder la course, il fait traîner ses pieds sur la neige : pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Cette manière de voyager l'expose à de grands périls. Lorsqu'il traverse une forêt ou des endroits couverts de broussailles, il risque à chaque instant, de se crever les yeux, ou de se rompre les bras et les jambes, parce que les chiens redoublent d'ardeur et de vîtesse, à proportion des difficultés qu'ils ont à vaincre. Dans les descentes escarpées,

il n'est pas possible de les arrêt
précaution que l'on prend d'
moitié, et de retenir les autre
force, ils emportent le traîneau
fois renversent le conducteur.
ci n'a d'autre ressource que de
ses chiens, qui vont d'autant p
le poids du traîneau est deven
Quand le traîneau s'embarrasse
les broussailles, l'homme le
s'il n'a pas le temps d'y rem
accroche d'une main, et se lais
rampant sur son ventre, jusqu
chiens soient arrêtés ou par le
ou par quelque obstacle.

HENRI.

Oh, les pauvres malheureu

M. BARLOW.

Ce n'est pas tout encore; il
quelquefois d'être surpris au m
course par des bourasques affre
et par un déluge de neige, qui l
en tourbillon. Quel seroit le de
Européen, en se voyant ainsi
à la distance de vingt ou tren
son habitation, et livré seul au

la tempête, au milieu de ces plaines désertes! L'intrépide habitant de ces contrées, accoutumé dès son enfance à braver les rigueurs de la nature, et à se rendre, en quelque sorte, supérieur aux élémens, ne laisse point abattre son courage. Il court se réfugier dans les bois avec ses chiens et son traîneau, jusqu'à ce que l'ouragan ait perdu quelque chose de sa violence. Lorsqu'il dure plusieurs jours, comme cela arrive souvent, il est obligé de donner à manger à ses chiens les courroies et les cuirs de son traîneau, heureux de n'être pas réduit à leur disputer cette nourriture, s'il a conservé quelques restes du poisson sec qu'il a pris, en partant, pour son voyage! Plus heureux encore, s'il n'est pas gelé par le souffle perçant du vent du nord! Pour s'en garantir, il se met dans un creux qu'il garnit de branches; et là, s'asseyant les jambes croisées sous lui, et bien enveloppé dans ses fourrures, il se laisse ensevelir tout entier sous les flots de la neige, à l'exception d'une petite ouverture qu'il se ménage, pour avoir la liberté de respirer. C'est dans cet état qu'il passe quelquefois des journées

entières, environné de ses cl
dent à le réchauffer, jusqu'à
pête soit passée, et que la n
par une forte gelée, lui donn
reprendre son voyage.

TOMMY.

Je n'aurois jamais imaginé
mes fussent en état de résis
périls, de fatigues et de désa
les pauvres malheureux qu
déplorables contrées, ne se f
grande joie de les quitter,
trouvent l'occasion? Ils doiv
s'estimer bien heureux d'alle
des climats plus favorables?

M. BARLO

Ils sont bien éloignés de c
au contraire, lorsqu'on leur
les autres pays on ne prend
marins, ils répondent que ce
être bien misérables, en co
leur patrie. D'ailleurs, ils ont
si profond mépris pour les ét
ne se sentent pas la moindre
visiter les pays que ceux-ci h

TOMMY.

Que me dites-vous, monsieur ? Comment ces stupides et malheureux sauvages avisent-ils de mépriser des hommes qui ur sont si supérieurs ?

M. BARLOW.

Ils ne sont pas si bien convaincus de cette périorité que vous pourriez le croire. Les roënlandois, par exemple, voient que les rangers qui viennent chez eux, ne les alent point dans l'art de manier un canot, de prendre les veaux-marins, les deux oses qu'ils ont le droit de regarder comme plus utiles. C'est sur ce point de compaison qu'ils nous jugent. Aussi nous consirent-ils avec un grand dédain; et nous ne vons pas nous étonner de paroître à leurs ux ce qu'il paroissent aux nôtres, c'est-lire des peuples malheureux et barbares.

TOMMY.

Voyez l'impertinence. J'aimerois bien eur faire sentir tout le ridicule de leur gueil.

M. BARLOW.

Ce seroit vous charger d'une entreprise ez difficile. Mais dites-moi, ne vous re-

gardez-vous pas comme inf
rieur à ce que vous appelle
peuple ? et ne vous ai-je pa
tendu exprimer pour eux l
mépris ?

TOMMY.

Graces à vous, monsieur,
prise pas autant que je le f
vant. D'ailleurs, si je m'estim
c'est que j'ai eu le bonheur d
gentilhomme.

M. BARLO

Il est bien triste pour moi
encore réussir à comprendre
que c'est qu'un gentilhomme

TOMMY.

Mais, monsieur, c'est lo
pas élevé a travailler comme
vres, et que l'on a des gens à s
se faire servir, ainsi que mo
mère. Voilà comme on est ge

M. BARLO

Et alors on a le droit de
autres ?

TOMMY.

Ce n'est pas ce que je ve

conviendrez cependant qu'on a le droit de se mettre au-dessus d'eux.

M. BARLOW.

En quoi donc? Vous, par exemple, qui avez été élevé en gentilhomme, étiez-vous au-dessus du reste du monde, lorsque vous êtes venu ici?

TOMMY.

Certainement, monsieur, je n'en savois pas alors autant que j'en sais aujourd'hui.

M. BARLOW.

Et que savez-vous encore? N'entendez-vous pas tous les jours parler de mille choses que vous ignorez?

TOMMY.

J'en conviens.

M. BARLOW.

Le plus petit paysan ne sait-il pas mille fois mieux que vous comment il faut travailler la terre, pour en obtenir la première nourriture de l'homme?

TOMMY.

Il est bien vrai.

M. BARLOW.

Le dernier apprenti maçon ne seroit-il pas mieux instruit à bâtir une maison so-

lide, pour nous mettre à l'abri de l'air ?

TOMMY.

Je l'avoue encore.

M. BARLOW.

Et croyez-vous qu'il y ait des ces plus importantes que celles mes utiles ?

TOMMY.

Non, sans doute, monsieur, chose est de vivre, et la second mir en sûreté.

M. BARLOW.

S'il falloit décider entre eux les véritables services que la mande, croyez-vous que la ba chât en votre faveur ?

TOMMY.

Hélas ! non.

M. BARLOW.

Pourquoi donc vous étonneri des hommes, tels que les Gr qui nous surpassent évidemme arts, qui, chez eux, sont les pl vie, ayent une meilleure opin *importance* que de la nôtre. S

porté, tel que vous êtes, au milieu de ce peuple, comment vous y prendriez-vous pour le faire revenir de sa prévention, que vous trouviez tout-à-l'heure si ridicule ?

TOMMY.

Je leur dirois que j'ai reçu une meilleure éducation.

M. BARLOW.

Voilà ce qu'ils ne croiroient point sur votre seule parole. Ils voudroient voir d'abord comment vous excellez à conduire une chaloupe, à plonger dans la mer, et à poursuivre le veau-marin et la baleine. Je pense que vous ne sortiriez pas de ces épreuves avec beaucoup de gloire ; et vous seriez bientôt réduit à mourir de faim, s'ils ne vous offroient charitablement une partie de leur pêche. Quant à votre qualité de gentilhomme, ils ne s'arrêteroient guère à cette distinction ; et jamais vous ne leur feriez comprendre qu'un homme, qui vaut naturellement son semblable, doive se soumettre à flatter l'orgueil insolent d'un autre, précisément parce qu'il est mille fois plus utile que lui.

TOMMY.

En effet, monsieur, je commenc
que je pourrois bien n'être pas
ture si supérieure que je l'imagino

M. BARLOW.

Plus vous en serez convaincu, e
serez en état d'acquérir sur les au
ritable supériorité, celle des tale
lumières utiles. Il n'est que des e
bles et rétrécis, qui puissent at
grandeur réelle à d'autres distinct

Tommy fut vivement frappé de
xions judicieuses; mais, ce qui
bientôt uniquement, ce fut la peir
se retraçoit de la manière de
Groënlandois, et sur-tout le parti
voient tirer des chiens pour voya
neige. Ces traîneaux et leurs att
firent que rouler dans sa tête p
moitié de la journée. Hélas! le soi
ils devoient produire un événem
fâcheux pour l'orgueil de notre jeu

M. Barlow venoit de recevoir d
Neuve un beau chien, nommé *Cé*
lement remarquable par la grande
taille, sa force, sa douceur, et so

nager dans les eaux les plus profondes.
mmy n'avoit guère tardé à former avec
une étroite connoissance. Il en avoit fait
compagnon de ses promenades et de ses
isirs. Toutes les fois qu'ils passoient en-
nble sur le bord d'un étang, Tommy s'a-
isoit à y jeter, le plus loin qu'il lui étoit
ssible, un gros bâton ; et César, sans dé-
érer, couroit le chercher, en plongeant
e baissée, et le rapportoit aussi-tôt dans
gueule. Nous avons vu combien Tommy
it été frappé de la peinture des chiens du
mtschatka, et de leur manière de tirer
traîneaux. La vigueur et l'agilité de César
firent naître un jour la pensée d'en tirer
même parti. L'instant même où cette
e se présenta à son esprit, fut choisi pour
écution. Il se pourvut aussi-tôt d'une
ne corde, et il alla prendre dans la cui-
e la chaise la plus forte qu'il put trouver,
ir en faire un traîneau. Chargé de cet at-
il, il se rendit sur une grande pièce de
on, que les petits garçons prenoient pour
héâtre de leurs ébats. Tommy, ayant
ıversé sa chaise par terre, y attacha les
ıx bouts de sa corde ; et avec le reste, il

fut former adroitement un harnois fo
pre, que César laissa mettre, san
stance, sur son dos et autour de son p
Déjà, un grand fouet à la main, T
venoit de s'asseoir, d'un air triomph
son char, lorsque les petits garçons,
par la curiosité de ce spectacle, ac
rent tous autour de lui; et, par leu
ration, enflammèrent l'ardeur qu'
de se signaler. Il commença par en
les complimens ordinaires, qu'il av
vent entendu les cochers adresser
chevaux, et à faire claquer son fou
toute la fierté d'un vainqueur d
olympiques. Mais César, qui ne com
pas bien ce langage, en prit de l'hun
son impatience s'exprima par des éc
gueux, et par toutes les caracoles d'
sier indompté. Tommy, de son cô
regardoit son honneur comme esse
ment engagé à sortir avec succès
entreprise, ne fut pas arrêté par d
les boutades, et il déchargea un ru
de fouet sur les flancs du rebelle Cé
partit aussi-tôt, emportant avec lui
le vainqueur et les acclamations

emblée. Quel moment de triomphe
: le jeune Merton! Il promenoit autour
ıi ses regards superbes, et se tenoit sur
siège avec une fermeté inébranlable.
malheur il y avoit au bout de cette place
breuvoir, où l'on menoit boire les che-
: du village, et dont le fond descendoit,
une pente douce, jusqu'à la profondeur
rois ou quatre pieds. César, qui avoit
plus d'une fois ses exercices dans cette
e d'eau, y courut par un instinct natu-
pour se débarrasser d'un train qui l'im-
unoit. Ce fut alors que Tommy com-
ıça à prendre des inquiétudes sur sa
re. Il voulut appaiser son coursier, et
er de le retenir, pour avoir le temps
élancer de son char. Tous ses efforts
nt inutiles. César avoit déjà les pieds dans
ı; et un instant après, il se trouva au
eu de ce petit océan, nageant de toute
ırce, et toujours suivi de son conduc-
, dont la tête paroissoit à peine sur la
ace. Que ne puis-je vous cacher l'em-
as où notre héros infortuné se trouvoit
les suites périlleuses de son aventure!
ıs! il n'en attendit pas long-temps la ca-

tastrophe. César, d'un vigoureux coup de collier, ayant brusquement renversé le char, Tommy fut enseveli sous les ondes jusques par-dessus les oreilles. Pour comble d'infortune, l'abreuvoir n'avoit pas été nettoyé depuis quelques années; et Tommy, lorsqu'il fut remonté sur ses pieds, parut, non dans l'éclat d'un jeune Triton qui folâtre sur les ondes, mais comme un monstre amphibie, qui traîne pesamment sa masse limoneuse vers le rivage. Je vous laisse à penser quels sentimens fit naître une si étrange apparition dans l'ame des spectateurs. Tout leur respect pour un petit gentilhomme ne put les empêcher de se livrer à des éclats de rire bruyans, qui remplirent au loin la plaine. Tant que Tommy fut occupé à se relever de ses plongeons et de ses glissades, à se débattre contre les eaux, et à secouer sa chevelure humide, il ne parut guère offensé de ces insolentes risées. Mais lorsqu'enfin parvenu sur le bord, il put se pénétrer tout entier de la honte de sa disgrace, une rage soudaine s'empara de ses esprits; et, se précipitant au milieu des railleurs, il leur distribua à droite et à gauche

les coups de poing avec tant de furie, qu'il e vit bientôt dans la situation d'un vainueur qui poursuit une armée en déroute. Malheur à ceux qui se trouvoient devant ses pas. L'âge, ni le sexe, rien n'étoit distingué. Les foibles et les petits étoient également es victimes. Dans le ressentiment dont il toit transporté, avoit-il le temps de conulter la clémence ? Tandis qu'il vengeoit insi ses affronts, et qu'il chassoit les vainus devant lui, M. Barlow parut tout-à-coup, ttiré sur le champ de bataille par le tumulte t les cris plaintifs qui se faisoient entendre le toutes parts. Il resta quelques momens ndécis sur le parti qu'il avoit à prendre. Si e honteux égarement de Tommy excitoit son indignation, sa figure piteuse, le désordre de ses habits, l'eau qui dégoutoit encore de tous ses membres, étoient bien propres à le tenir suspendu entre le rire et la pitié. Tommy, à son tour, ne se trouvoit guère moins embarrassé à l'aspect imprévu de son maître. Ne soyez donc pas surpris de ce que je ne peux vous rendre avec plus de netteté une scène compliquée de tant de sentimens divers. Tout ce que je puis vous

dire de plus précis, c'est que l'arrivée d
M. Barlow fit cesser le désordre général. I
conduisit Tommy dans sa chambre, le fi
déshabiller et mettre au lit, et prit toute
les précautions que lui suggéra sa prudence
pour empêcher que la disgrace de son élèv
n'eût des suites funestes pour sa santé.

Bientôt arriva le temps où M. Merton
sollicité par les vives instances de sa femm
avoit permis que Tommy vînt passer que
ques jours au château. M. Barlow fut extr
mement affligé de cette visite, persuadé
comme il l'étoit, que son élève alloit
trouver au milieu d'une société, où il rec
vroit des impressions bien différentes
celles qu'il avoit travaillé avec tant de soi
à faire naître dans son esprit. Henri reç
en même-temps de M. Merton une invit
tion très-pressante pour accompagner s
ami, avec la permission de son père, qu'
avoit obtenue. Quoique la première exp
rience qu'il avoit faite de la vie du grar
monde, ne lui eût pas inspiré une inclin
tion bien décidée pour cette expédition,
étoit d'un caractère trop obligeant pour
prévaloir de sa répugnance. D'ailleurs, l'a

chement sincère qu'il avoit pris pour mmy, lui faisoit craindre de le quitter, en qu'il eût aussi du chagrin de quitter n cher maître. Pour M. Barlow, il ne vit rtir les deux enfans qu'avec un extrême gret, et en faisant au moins des vœux ur les voir revenir dans les mêmes sennens qu'il avoit su leur inspirer.

A leur arrivée au château, nos deux amis rent introduits dans un riche salon, où oit rassemblée la plus brillante comgnie de toute la contrée. Il y avoit aussi ne foule de jeunes gens et de jeunes deoiselles que l'on avoit invités pour tout le mps des vacances de Tommy. Aussi-tôt l'il se présenta, on n'entendit qu'un conrt universel de louanges en son honneur. omme il étoit grandi ! comme il s'étoit rmé ! le charmant petit garçon ! on ne ouvoit rien voir de si gentil! Ses yeux, ses ents, ses cheveux excitoient l'admiration es femmes. Trois fois il fit le tour du salon, our recevoir les complimens de la comagnie, et pour être présenté aux jeunes emoiselles. Et le pauvre Henri? Hélas! il e fut remarqué de personne, excepté de

M. Merton, qui le reçut dans ses bra
avec une tendre cordialité. Quelques instan
après, une dame, qui étoit assise auprès d
madame Merton, lui demanda d'un ai
mystérieux à l'oreille, mais assez haut pou
être entendue de toute l'assemblée, si c'
toit là ce petit garçon de charrue que M
Barlow prétendoit élever en gentilhomme
Oui, c'est lui-même, répondit madam
Merton. Je l'aurois deviné, reprit la dam
à son air gauche, et à sa physionomie com
mune. Mais comment pouvez-vous souffr
que votre fils, qui, sans flatterie, est un d
enfans les plus accomplis que j'aie vus, so
le compagnon de ce petit rustre? Ne cra
gnez-vous pas qu'il ne contracte insen
blement dans sa société de mauvaises hab
tudes, qu'il ne prenne de lui des sentimen
bas et rampans? Pour moi, qui tiens qu'u
bonne éducation est la chose la plus impo
tante de la vie, je n'ai rien épargné pou
donner à ma chère Matilde toutes les pe
fections qui peuvent la faire paroître av
avantage dans le monde. Je me flatte qu'o
peut déjà reconnoître, à son instruction, l
soins de ma tendresse. Elle danse à ravir

nte avec grace, et personne ne se
t ne se pare avec plus de goût.
ant le cours de cet entretien, dont
:e Henri avoit fourni l'occasion et
, une jeune demoiselle, observant
sonne ne daignoit avoir pitié de son
as, s'avança vers lui d'un air gra-
et, l'ayant pris par la main, elle le
ir à son côté. Cette aimable personne,
:actère plein de douceur, et de bien-
:e, s'appelloit *Miss Simmons*. Hen-
:es à l'affabilité de ses manières, se
tout de suite à son aise avec elle,
s'il l'eût connue depuis long-temps.
it dépourvu des graces artificielles
ane l'usage du monde, il possédoit
litesse naturelle, que le monde ne
nner. M. Barlow, en tâchant de pré-
on cœur des mauvaises impressions,
it pas moins attaché à entretenir la
de ses idées, et à nourrir la force
aison. Henri, à la vérité, ne disoit
.e ces mots brillans, qui rendent un
rçon le favori des dames. Il n'avoit
e vivacité, ou plutôt cette imperti-
qui passe pour de l'esprit devant les

gens superficiels ; mais il savoit écouter
qu'on lui disoit, et répondre avec intel
gence aux questions qui étoient à sa port
Miss Simmons, quoique plus âgée et pl
instruite que lui, fut enchantée de sa co
versation, et le trouva infiniment plus
mable et plus sensé que tous ces petits ge
tilshommes qui bourdonnoient autour d'el
et dont le babil importun ne faisoit que l
tourdir.

En ce moment, on vint appeller la co
pagnie pour vaquer à la grande affaire
dîner. Henri ne put s'empêcher de frér
à ce mot, lorsqu'il se souvint de tous les e
barras que lui avoit causés son premier
pas au château. Cependant il prit la ré
lution de faire bonne contenance, par c
sidération pour son ami. En voyant tant
beaux messieurs et de belles dames pre
les uns contre les autres, tant de dome
ques bien frisés debout derrière leurs ch
ses pour les servir, un si grand étalage
sauces et de ragoûts, dont il n'avoit jam
goûté, et dont il ne savoit pas même le no
tant de pompe et de difficultés pour ce
devroit être la chose du monde la p

mple et la plus aisée, il envioit le sort des
ens de la campagne, qui vont s'asseoir à
ur aise sous l'ombrage, et savent faire un
yeux dîner sans tout cet appareil d'argen-
rie et de porcelaines, et sur-tout sans de
ains complimens et d'éternelles cérémo-
ies. Pendant qu'il se livroit à ces réflexions,
ommy, placé entre les deux femmes les
us distinguées, ne pouvoit suffire à répon-
re à leurs agaceries. Tout ce qu'il disoit au
asard, étoit relevé comme un trait étince-
nt d'esprit. Henri avoit peine à revenir
e sa surprise. Son affection pour Tommy
oit pure et sincère. Loin que le moindre
ntiment de jalousie fût jamais entré dans
n cœur, il s'étoit réjoui de tous les pro-
ès qu'il avoit vu faire à son camarade en-
ore plus que des siens. Cependant il n'avoit
mais découvert en lui aucune trace de ce
érite supérieur, dont on lui faisoit com-
iment. Lorsqu'il pouvoit attraper, à la
dée, quelqu'un de ces traits qui faisoient
nt de fortune, il les trouvoit au-dessous
e sa conversation ordinaire. Cependant
mme il voyoit tant de grandes dames en
user différemment, il aimoit mieux con-

importe, quoique il n'eût pas un
bien vif de cette erreur. Mais si
de Henri sur les talens de son car
trouvoit guère à s'exalter dans ce
sentation, il n'en étoit pas ainsi d
Les assurances qui lui venoient de
qu'il étoit un petit prodige, ne
pas à lui persuader qu'il étoit un
effet. En considérant quelles étoie
sonnes qui lui rendoient ce tén
il trouvoit qu'on avoit fait jusqu
une grande injustice à son mé
voyoit souvent contredit chez M
et il étoit obligé de donner des ra
ce qu'il avançoit. Mais ici, po
l'admiration, il lui suffisoit d
bouche; et ses auditeurs trou
moindres paroles pleines de sen
prit. Madame Merton, elle-mên
pas la dernière à lui prodigue
frages. Les progrès qu'elle avoit
son intelligence par les soins de M
et les nobles sentimens qu'il lui a
rés, avoient bien flatté sa tendre
le voir briller avec cet éclat extra

vant des juges si délicats, et dans une
mpagnie de si bon ton, c'étoit pour son
ur une source des transports les plus vifs,
'elle eût jamais éprouvés. Ce succès gé-
ral anima tellement la langue effrénée du
une gentilhomme, qu'on l'auroit vu s'em-
rer de toute la conversation avant la fin
dîner, si M. Merton, qui ne goûtoit pas
s saillies de son fils, à beaucoup près au-
nt que sa mère, ne l'eût arrêté dans sa
rrière brillante.

Pendant que son camarade occupoit ainsi
scène, Henri gardoit modestement le si-
nce, livré tout entier à ses observations.
. Merton et Miss Simmons étoient pres-
e les seuls qui eussent pris une bonne
ée de sa retenue. Les autres ne voyoient
lui qu'un petit paysan sauvage. Les jeu-
s gentilshommes qui avoient conçu pour
i le mépris le plus profond, ne se por-
ient qu'avec peine à lui montrer les égards
s plus communs de la civilité. Les insti-
teurs de cette indigne conduite, étoient
. Compton et M. Mash. M. Compton se
gardoit comme un jeune homme accom-
i, quoique tout son mérite consistât, aux

yeux des autres, dans une figure pi
décharnée, un maintien effronté, et
paire de boucles si grandes, qu'elle
roient pu servir à figurer sur les harnoi
chevaux d'un ambassadeur. Il étoit s
point d'achever le cours de son éducat
une école publique, où il avoit pris to
vices que l'on y contracte, sans avoir
ajouté aux lumières de son étroite in
gence. M. Mash étoit fils d'un gentilhc
voisin, à qui sa passion extraordinaire
les chevaux, et la fureur de s'intéresser
les courses, avoit coûté une grande
de sa fortune. Son fils, qui, dès la plu
dre enfance, n'avoit entendu parler
la maison paternelle, que de courses
paris, s'étoit mis dans l'esprit que tou
sciences humaines rouloient sur ces
points. Élevé, pour ainsi dire, dans
rie de son père, il s'étoit sur-tout occu
la connoissance du cheval, non par u
fection réelle pour cette noble cré
mais parce qu'il la regardoit comm
instrument utile pour opérer sur la b
de quelques jeunes lords, à leurs pren
campagnes dans les plaines de Newm

Il soupiroit avec impatience après le moment où son âge lui permettroit de tirer parti de ses profondes études, et d'aller déployer sur ce théâtre le supériorité de son génie. Ces deux jeunes gentilshommes ne perdoient aucune occasion de jouer de mauvais tours à Henri, et de tenir sur son compte tous les propos qu'ils croyoient capables de le mortifier. Ils étoient au contraire fort empressés de se rendre agréables aux yeux de Tommy, et de frapper son imagination en faveur de leurs talens. Ils ne lui parloient que de chiens, de chevaux, de danses, de parties de plaisir, et d'entreprises violentes contre les fermiers. Tommy sentit bientôt naître en son esprit de nouvelles idées. Il vit une carrière de grandes aventures s'ouvrir à ses regards. En apprenant que de petits garçons, qui n'étoient pas plus hauts que lui-même, s'étoient souvent réunis dans le glorieux projet de se révolter contre leurs maîtres, et de troubler toute une assemblée dans une salle de spectacle, il aspiroit à l'honneur de partager la renommée de ces brillans exploits. Il ne tarda guère à perdre insensiblement

tout sentiment de respect pour M. Bark
et d'affection pour Henri. Les prem
jours, à la vérité, il fut choqué d'enten
parler de son maître avec irrévérence; n
devenu sourd, par degrés, à la voix qui
levoit dans son cœur, il en vint bient
prendre plaisir à voir M. Mash tourner
ridicule cet homme respectable, et e
ployer le peu d'esprit et d'imagination q
avoit, à parodier ses plus touchantes
structions. Ce fut en vain que Henri,
plorant l'ingratitude de son camarade
hasarda à lui faire quelques remontra
à ce sujet. On ne lui répondit que par
regard fier et dédaigneux; et M. Mas
permit les plus basses injures, pour lui
poser silence.

On venoit d'apprendre au château qu'
troupe ambulante de comédiens de c
pagne passoit dans la ville voisine, e
disposoit à y donner un certain nom
de représentations. Pour jeter quelque
version dans les amusemens de la je
société, M. Merton imagina de lui don
le plaisir de ce spectacle. Elle s'y re
en effet dès le premier jour, et Henr

trouva de la partie. Tommy, qui ne s'abaissoit plus maintenant à lui montrer la moindre attention, alla s'asseoir entre ses deux nouveaux camarades, dont il ne pouvoit plus se séparer. Les jeunes gentilshommes, pour montrer à Tommy comment ils savoient mettre en action leurs principes, commencèrent par jeter des noix et des pelures d'oranges sur le théâtre; et Tommy, qui ne vouloit pas se montrer indigne de ses modèles, les imita avec une extrême satisfaction. Lorsqu'on leva la toile, et que les acteurs s'avancèrent sur la scène, tout le reste de l'assemblée s'imposa décemment un profond silence; mais Mash et Compton, pour faire éclater leur supériorité, se mirent à parler si haut, et à pousser de si grands éclats de rire, qu'il fut impossible à tous les autres d'entendre un mot de la pièce. Ces prouesses paroissoient merveilleuses à Tommy, qui auroit cru se dégrader en faisant moins de bruit que ses compagnons. Les acteurs et les spectateurs étoient tour-à-tour l'objet de leur ricanemens. La plus grande partie de l'assemblée étoit composée d'honnêtes habitans de la ville, et

de bons fermiers de la campagne voisine. Ce fut dans l'esprit de nos orgueilleux étourdis une raison suffisante pour les regarder avec le plus fier dédain. Leur manière de se coëffer, et toutes les parties de leur habillement furent soumises à une critique si minutieuse, que Henri, qui étoit assis derrière eux, et qui ne pouvoit s'empêcher d'entendre leurs discours, imagina qu'au-lieu d'avoir reçu leur éducation dans quelque Université, ils avoient passé leur jeunesse en apprentissage chez des perruquiers et des tailleurs, tant ils déployoient d'érudition sur les boutons, les gilets et les coëffures. Quant aux pauvres acteurs, ils en furent traités avec encore moins de pitié. Ils leur paroissoient si gauches, si mal habillés et en un mot si détestables, qu'il étoit impossible à des gens de goût de les supporter un moment. M. Mash, qui se piquoit d'être né pour les grandes entreprises, décida qu'il falloit faire cabale contre eux, et jeter la salle à bas, plutôt que de les laisser continuer. Tommy avoit une si haute idée du goût et du génie de ses compagnons, qu'il fut forcé de convenir que c'étoit la chose

ıonde la plus raisonnable. En consé-
ıce, la proposition fut présentée au suf-
: des autres jeunes gentilshommes de la
ité. Mais Henri, qui, jusqu'à ce moment
t gardé le silence, se leva à la fin du pre-
· acte, et eut le courage de leur repré-
er combien l'action qu'ils méditoient,
ıaroissoit injuste et cruelle. Ces pauvres
ı, leur dit-il, font tout ce qu'ils peu-
pour vous amuser ; n'est-il pas affreux
ouloir les traiter avec ignominie ? S'ils
ent en état de jouer aussi bien que les
urs de Londres, dont vous parlez tant,
ré manqueroient sûrement pas de le
e. Pourquoi donc exiger d'eux ce que
ature ne leur a pas donné, et vouloir les
ir comme s'ils étoient coupables ? Quel
it avez-vous de mettre en pièces leurs
orations, d'endommager leur salle ? Que
ez-vous, s'ils en alloient faire autant
s vos maisons ? Si leur manière de jouer
vous plaît pas, ne troublons pas du
ins le plaisir de ceux qui s'en conten-
t. Croyez-moi, restons tranquilles, puis-
: nous sommes entrés. Demain nous se-
ıs libres de n'y pas revenir. Cette ma-

nière de raisonner ne fut pas goûtée de ceux à qui elle s'adressoit ; et je ne sais jusqu'où les choses en seroient allées, si un homme grave et décemment vêtu, qui avoit long-temps supporté le bruit qui se faisoit autour de lui, n'eût pris enfin le parti de s'en plaindre. Cette liberté, que M. Mash traita d'impertinence, fut relevée par lui avec tant de grossièreté, que l'homme, qui étoit un gros fermier du voisinage, crut devoir lui répliquer du ton le plus imposant. La querelle devint alors plus vive ; et M. Mash, qui regardoit comme un affront impardonnable, qu'un homme si fort au-dessous de lui s'avisât d'avoir une opinion si différente de la sienne, s'emporta jusqu'à l'injurier et le frapper au visage. Il alloit encore redoubler ; mais le fermier, qui avoit autant de force que de résolution, saisit d'une main robuste le petit insolent, qui venoit de lui faire cet outrage, et sans le moindre effort, l'ayant étendu de toute sa longueur sous les bancs, il lui mit un pied sur l'estomac, et lui dit que puisqu'il ne savoit pas rester tranquillement assis au spectacle, il falloit apprendre à s'y tenir couché

que s'il s'avisoit de faire la moindre résistance, il alloit être écrasé comme un ver: que M. Mash sentit bien qu'il ne seroit pas difficile au fermier d'exécuter. Cet incident imprévu répandit un abattement mortel sur les esprits de toute la jeune gentilhommerie, qui ne se souvint plus de son courage. M. Mash, lui-même, oublia sa dignité, au point d'implorer sa grace de parler le plus humble et le plus soumis. Cette supplication fut soutenue par les prières de tous ses camarades, et en particulier de Henri. Oui-dà, dit le fermier, je n'aurois jamais pensé qu'une bande de petits gentilshommes, ainsi que vous vous en donnez le titre, ne se présentât en public que pour se comporter avec tant de grossièreté. Je suis sûr qu'il n'y a pas dans ma ferme un seul jeune charretier, qui n'eût montré plus de politesse et plus de respect pour l'assemblée. Cependant, puisque vous semblez vous repentir de vos indignes manières, je veux bien aussi les oublier. Mais rendez-en grâces au petit garçon que voici. C'est à sa considération que je vous pardonne, puisque sa bonté de s'intéresser en votre fa-

homme qu'aucun de vous
pas de vos habits de petits-m
ladins. Après ce discours, i
de dessus l'estomac de M. M
leva sans bruit, et quitta s
sture avec un maintien qui
coup plus de modération qu
en la prenant. Cette leçon
perdue pour ses amis; car
un seul mot de leur bouche
cours de la représentation
soit, le courage de M. Ma
par degrés, à se relever,
de la salle, et qu'il eut per
doutable fermier. Il assura
tivement ses camarades qu
eu à faire à un homme si fo
lui, et qu'il regardoit com
quence, il l'auroit appelé su
faire le coup de pistolet.

L'événement qui venoi
spectacle, n'avoit pas eu d
vorables à l'orgueil de nos
pour qu'ils fussent bien

le récit à leur retour au château. Hen-
: son côté, étoit trop discret pour en
r le mystère. Mais le lendemain à di-
les dames qui avoient dédaigné d'aller
ın spectacle de petite ville, voulurent
r ce que les jeunes gentilshommes en
›ient. Ils s'écrièrent tous d'une voix,
es acteurs leur avoient paru détesta-
mais que la pièce étoit pleine de traits
rit et de sentiment, et que c'étoit une
e école pour les jeunes gens qui en-
ıt dans le monde. M. Compton ajouta
le venoit d'obtenir à Londres le suf-
de tous les gens de goût, en quoi il
›puyé par les témoignages de toute la
›agnie. M. Merton, observant que Henri
ardoit le silence, desira de savoir son
ment particulier. Henri s'en défendit
temps avec modestie ; mais voyant
ne pouvoit plus résister : Monsieur ;
, je suis un fort mauvais juge sur ces
:res. C'est la première fois que j'ai vu
une comédie : ainsi je ne puis vous
;i elle a été bien ou mal représentée.
quant à la pièce en elle-même, j'au-
ort de vous cacher qu'elle ne m'a paru

pleine que de dissimulation et de méchanceté. Tous les personnages ne viennent que pour dire des mensonges, et se tromper lâchement les uns les autres. Si vous, monsieur, vous aviez à votre service des gens aussi corrompus, vous n'auriez sûrement pas de repos que vous ne vous en fussiez débarrassé. Aussi je vous avoue que pendant tout le cours de la pièce, je ne pouvois m'empêcher d'être surpris qu'on vint perdre son temps à voir des choses qui ne peuvent produire aucun bien. Ce qui m'indignoit sur-tout, c'est qu'on y envoyât des enfans, comme si on vouloit leur faire apprendre la fourberie et la trahison. M. Merton applaudit, par un sourire, à cette honnête indignation de Sandford; mais la plûpart des dames qui venoient d'exprimer une admiration extravagante pour la même pièce, furent choquées d'une si vive censure. Cependant comme elles jugèrent qu'il seroit difficile de répondre aux justes reproches de Henri, elles prirent le parti de sourire comme M. Merton, quoique ce fût par un sentiment bien opposé, et de garder le silence, jusqu'à ce que la conversation se fût

rnée insensiblement sur d'autres ma-
·es.

Le soir, l'un des jeunes gens proposa de
:e, tous ensemble, une partie ; et l'on
ssit autour d'une grande table pour jouer
jeu de société, qu'on appelle le jeu du
nmerce. Henri, qui n'avoit pas été éle-
d'une manière assez distinguée pour être
n familier avec les cartes, s'excusa sur
ı ignorance. Son amie Miss Simmons,
rit de lui apprendre le jeu, qui étoit si
é, lui dit-elle, qu'en trois minutes il se-
t en état de s'en tirer aussi bien que le
te de la compagnie. Malgré des offres
si obligeantes, Henri persista dans son
us ; et, comme il n'en étoit que plus vive-
nt pressé, il avoua ingénument à Miss
nmons qu'il avoit dépensé la veille une
rtie de l'argent qui lui restoit, et qu'il
n avoit pas assez pour fournir sa mise.
ce n'est que cela, lui répondit Miss Sim-
ons, ne vous en mettez pas en peine, je
ttrai au jeu pour vous avec grand plaisir.
ı non, mademoiselle, je vous prie, re-
rtit Henri. Je vous rends bien des graces
votre bonté ; mais M. Barlow m'a dé-

fendu de recevoir de l'argent,
prunter même de qui que ce so
de peur d'être exposé à devenir
ou malhonnête. Ainsi donc, q
ait ici personne que j'estime pl
je suis obligé de refuser vos off
la bonne heure, répliqua Mis
je ne veux point faire violenc
cipes; mais rien ne vous empê
pour mon compte. Allons, a
De cette manière, Henri fu
malgré de petites répugnan
mettre de la partie. Il ne trou
grande difficulté à apprendre l
ne put s'empêcher de remarqu
nement l'extrême agitation qu
la physionomie de tous les jou
que révolution de fortune. Le
moiselles, elles-mêmes, à la ré
Simmons, sembloient toutes a
de la fureur du gain que les
quelques-unes laissèrent éclate
mens de dépit et d'aigreur,
rent toutes ses idées sur la mo
nable à leur sexe. Après la r
sive de tous les joueurs, il se

ımons et Henri étoient les seuls qui eus-
t conservé de leurs jetons, en sorte que
›oule ne regardoit qu'eux seuls : et il ne
oit plus qu'un ou deux coups pour déci-
· à qui des deux elle devoit appartenir.
nri se leva poliment et dit à Miss Sim-
ns que, n'ayant pas joué pour son propre
npte, mais pour le sien, la partie étoit
ıevée, et que la poule étoit à elle. Miss
ımons refusa de la prendre; et, lors-
elle vit que Henri ne vouloit pas la lui
puter, elle lui proposa de la partager en-
nble. Henri tint ferme à son tour dans
ı refus, alléguant qu'il n'avoit aucun droit
›rétendre au moindre partage. Enfin Miss
ımons, qui commençoit à être embar-
ısée de l'attention qu'un débat aussi ex-
ordinaire attiroit sur elle, fit entendre à
:nri qu'ill'obligeroit beaucoupde prendre
moitié du profit, et d'en faire, pour elle,
usage qu'il jugeroit à propos. Alors Hen-
, qui, par une pénétration naturelle,
mprit à merveille ses intentions, ne ré-
ta pas davantage. Eh bien, dit-il, je pren-
ai, puisque vous le voulez, la moitié de
t argent; et je crois savoir une manière

de l'employer que sûrement vous ne co
damnerez pas.

Le lendemain, le déjeûner étoit à pei
fini, que Henri disparut. Il n'étoit pas e
core de retour, lorsque la compagnie
rassembla pour le dîner. On le vit enfin a
river le visage couvert de cette rougeur do
l'exercice et la santé colorent le teint
l'enfance. Son habillement étoit dans
désordre que produit une longue expéd
tion. Les jeunes demoiselles le regardère
avec un air de mépris, qui parut altérer u
peu sa contenance; mais M. Merton l
ayant adressé la parole du ton de l'amitié
et lui ayant même ménagé une petite pla
auprès de lui, Henri se remit bientôt
son trouble; et son appétit, aiguisé par
fatigue, l'occupa très-utilement pendant
repas.

Le soir, après une longue conversatio
des jeunes gens sur les spectacles de Lo
dres, on vint à parler d'un chanteur celèbr
dont la voix, disoit-on, faisoit tourner la tê
à toute la ville. M. Compton, après avoir di
couru sur ses talens avec les plus vifs trans
ports d'enthousiasme, ajouta qu'il étoit d

bon ton d'offrir quelques présens à ce virtuose, pour faire preuve de magnificence et de goût. Puisque le hasard, dit-il, rassemble ici toute la fleur des jeunes gentilshommes et des jeunes demoiselles de la province, nous pourrions donner les premiers un exemple qui nous feroit infiniment d'honneur, et qui seroit bientôt suivi par tout le royaume. Il ne faut que nous cotiser ensemble pour acheter une boîte d'or, ou quelqu'autre bijou précieux, dont nous ferons présent, au nom de l'assemblée, au *Signor* Frescatelli. Quoique ma bourse ait reçu une rude atteinte par le besoin où je me suis vu d'acheter mes boucles six guinées, pour me mettre à la mode, je contribuerai volontiers d'une guinée pour un dessein si généreux. Cette proposition fut généralement applaudie de l'assemblée; et tous, excepté Henri, s'offrirent à faire des fonds à proportion de leur finances. M. Mash, ayant observé que Henri ne disoit mot, se tourna brusquement vers lui, et lui dit: Et toi, petit fermier, pour combien veux-tu souscrire? Pour rien, répondit Henri, sans s'étonner. Voilà un garçon bien généreux, reprit Mash. Mex au

soir nous l'avons vu empocher treize schel lings qu'il nous a escroqués au commerce et maintenant le petit vilain ne veut pas cor tribuer d'une demi-couronne, lorsque nou donnons des guinées. Laissez-le faire, ajout mis Maltide, d'un air plein de malice. Hen ry a toujours d'excellentes raisons à donne de sa conduite, et je ne doute pas qu'il n soit en état de prouver, à la satisfaction d toute l'assemblée, qu'il est beaucoup plu noble de garder son argent dans sa bour que de le dépenser. Henri se sentit vive ment piqué de cette ironie ; mais il se con tenta de répondre, que quoiqu'il ne se cri pas obligé de rendre compte de ses sentimen à personne, il vouloit bien prendre la peir de les défendre. Ma première raison, dit- avec fermeté, c'est que je ne vois point de g nérosité à faire une folie. D'après votre pr pre calcul, ajouta-t-il, cet homme, do vous parlez, gagne en six mois à Londr plus que cinquante pauvres familles n' ont ici pour se soutenir pendant tout le cou de l'année. C'est pourquoi, si j'avois de l'i gent à donner, je le donnerois de préféren à ceux qui en ont le plus de besoin, et qui

méritent le mieux. A ces mots, il sortit de la chambre; et les petits gentilshommes, après s'être égayés à l'envi sur une manière de penser si commune, s'assirent pour jouer. Mais Miss Simmons, soupçonnant qu'il y avoit dans la conduite de Henri quelqu'autre motif qu'il n'avoit pas voulu faire connoître à tout le monde s'excusa de la partie, pour aller s'en instruire avec lui. Après l'avoir abordé avec beaucoup de douceur, elle lui demanda s'il n'auroit pas été plus à propos de contribuer de quelque bagatelle, comme les autres, même quand il n'eût pas entièrement approuvé leur projet, que de les offenser par un aveu si libre de ses sentimens.

En vérité, mademoiselle, lui répondit ingénûment Henri, ce que vous dites, je l'aurois fait avec joie, mais cela n'étoit plus en mon pouvoir.

MISS SIMMONS.

Comment cela peut-il être, mon ami? n'avez-vous pas gagné hier au soir près de treize shellings?

HENRI.

Il est bien vrai, mademoiselle; mais cet argent ne m'appartenoit pas: et j'en ai déjà

disposé en votre nom d'une manière
vous ne condamnerez pas, j'ose l'espé

MISS SIMMONS, *avec surprise.*

Et comment l'avez-vous employé, i
petit ami?

HENRI.

Je vous l'aurois déjà dit, mademois
si j'avois eu un moment pour vous entr
nir, sans vous déranger. Daignez m'é
ter, s'il vous plaît. Il y a une pauvre fi
qui a servi long-temps chez mon père
qui s'est toujours conduite avec honn
Son père et sa mère, malgré leur gr
âge, avoient été jusqu'alors en état de se
tenir par leur industrie. Mais enfin le
vre vieillard devint trop foible pour un
vail journalier, et sa femme eut une att
de paralysie. Aussi-tôt que la jeune fill
que ses parens étoient tombés dans u
grande détresse, elle quitta sa place, e
vivre auprès d'eux, pour en prendre
Elle travaille avec beaucoup d'ardeur,
qu'elle peut trouver de l'ouvrage, af
pouvoir soutenir ses parens. Mais l'ouv
ne va pas toujours; et, quoique nous
fassions autant de bien qu'il nous est

sible, je sais qu'ils sont quelquefois embarrassés pour avoir du pain et des habits. Ainsi donc, mademoiselle, comme vous aviez eu la bonté de me dire que je pouvois disposer de cet argent pour vous comme je le voudrois, j'ai couru ce matin chez ces pauvres malheureux, et je leur ai donné les treize shellings en votre nom. J'ose croire que vous n'êtes pas fâchée de l'usage que j'en ai fait.

MISS SIMMONS.

Non, sans doute, mon cher Henri, et je vous suis de plus fort obligée de la bonne opinion que vous avez de moi. Je suis seulement fâchée que vous n'ayez pas donné cet argent comme de vous-même.

HENRI.

Je l'aurois bien fait, s'il m'eût appartenu. Mais puisqu'il étoit à vous, je n'y avois aucun droit; et le donner en mon nom, c'étoit blesser la vérité. Oh, non, mademoiselle.

C'étoit en de pareils entretiens avec Miss Simmons, que Henri passoit la plus agréable *partie de son temps*, pendant le séjour *qu'il fit au château*. La douceur et la raison

de cette jeune demoiselle avoient entièrement gagné son amitié. Il la voyoit toujours simple, affable et modeste, tandis que les autres n'étoient occupées qu'à faire parade de leurs talens, et à se rengorger de leur importance. Mais ce qui lui inspiroit encore plus de dégoût, c'étoit le sot orgueil de ses jeunes compagnons de Tommy, qui semblaient se regarder, eux et ceux de leur société, comme les seuls personnages de quelque conséquence dans le monde. Il n'avoit pas conçu moins de mépris pour leur mollesse et leur égoïsme. Un degré de chaleur de plus ou de moins dans la température de l'air, un retard de quelques minutes dans leurs repas ou leurs plaisirs, le moindre rhume, la plus légère douleur, étoient des infortunes qu'ils déploroient d'une manière si lamentable, que Henri les auroit pris pour les créatures les plus tendres et les plus compatissantes de l'espèce humaine, s'il n'avoit observé en même temps, qu'ils voyoient avec une indifférence profonde les plus vives souffrances de ceux qu'ils regardoient comme au-dessous d'eux. Il ne les entendoit parler que de la bassesse et de

ngratitude des gens du peuple, pour s'en re un prétexte de leur refuser tout sen- nent de commisération et d'humanité. tte injustice révoltoit son cœur. Sûre- ent, se disoit-il à lui-même, il ne peut y oir tant de différence entre une classe hommes et une autre, pour autoriser ces solens mépris; ou certes, s'il y avoit un oix à faire, je penserois que les hommes s plus estimables sont ceux qui cultivent terre, et qui savent pourvoir aux pre- iers besoins de tous les autres, et non ux qui n'entendent rien qu'à s'habiller la mode, à marcher sur la pointe du pied, à lâcher à tort et à travers des imperti- ences qu'ils veulent faire prendre pour de esprit.

La plus jeune partie de la société du châ- au étoit alors occupée toute entière des réparatifs d'un bal, que madame Merton voit cru devoir donner pour célébrer le etour de son cher fils. On ne voyoit sur escalier et dans les appartemens que des archandes de modes, des couturières, des oëffeuses et des maîtres à danser. Les jeu- es demoiselles trouvoient les journées trop

courtes à méditer des agrémen
naires pour leur parure, à faire
cheveux et à figurer des pas de
veaux. Miss Simmons étoit la s
rût considérer avec froideur les
de la fête. Henri n'avoit pas ent
un mot de sa bouche, qui exprim
dre impatience pour voir arrive
jour. Au lieu des soins empres
autres se donnoient pour y fi
éclat, il avoit observé qu'elle pr
dissipation de ses compagnes
seule dans sa chambre, où elle
moit plus long-temps qu'à l'or
n'avoit osé lui demander quel é
de cette retraite. Il en fut bient
Le matin même du jour où le ba
donner, Miss Simmons vint à l
de bienveillance, et lui dit: J'ai
faite l'autre jour du compte que v
rendu des soins affectueux de la
pour ses parens, que je me suis
lui préparer en secret un petit ca
je vous serois obligée de vouloi
porter. Je n'ai jamais été élevée à
à peindre de fleurs artificielles

parer : ma mère m'a seulement appris que l'occupation la plus douce étoit d'assister ceux qui ne sont pas en état de s'assister eux-mêmes. En disant ces mots, elle mit entre les mains de Henri un petit paquet, qui contenoit du linge et des habits pour la jeune fille et les vieillards. Tenez, ajouta-t-elle, je sais que vous aurez du plaisir à vous charger de mon message. Allez trouver ces braves gens. Voici mon adresse. Dites-leur de ne pas oublier de venir s'adresser directement à moi, lorsque je serai retournée à la maison. Je me ferai un devoir de les soulager dans leurs peines autant que je le pourrai. Henri reçut le paquet, en le regardant avec des larmes de joie. Puis, relevant les yeux vers Miss Simmons, il crut voir sur son visage tous les traits d'une beauté céleste, tant le sentiment de la bienfaisance peut donner d'expression à la physionomie.

Pendant que Henri s'éloigne à grands pas du château, pour remplir sa douce commission, nous avons le temps de revenir à son ancien camarade. Hélas ! cependant, *que je crains de* le présenter maintenant à *ses regards !* et comment pourrez-vous le

reconnoître ? Tommy avoit déjà repris son caractère naturel, et contracté le goût le plus vif pour les scènes de dissipation, que ses nouveaux amis lui présentoient sans cesse. Toutes les distinctions fondées sur les lumières et la vertu, que M. Barlow avoit eu tant de peine à graver dans son esprit, sembloient en être entièrement effacées. Il ne voyoit personne prendre la peine d'examiner les principes qui devoient régler ses sentimens et sa conduite, tandis qu'on donnoit continuellement l'attention la plus minutieuse à ce qui regardoit uniquement l'extérieur. Il voyoit que la négligence des premiers devoirs envers ses semblables, trouvoit non-seulement une excuse, mais recevoit même un certain degré d'approbation, pourvu qu'elle fût réunie à des dehors brillans, tandis que la plus parfaite probité, l'intégrité la plus pure, étoient regardées avec froideur, et quelquefois même avec dérision, lorsqu'elles étoient dépourvues de ces frivoles avantages. Quant aux vertus les plus nécessaires dans l'usage de la vie, telles que l'industrie, l'activité, l'économie, l'amour de ses devoirs et la fidélité

ses engagemens, c'étoit des qualités tristes et communes, qui n'étoient bonnes, tout au plus, que pour le vulgaire. M. Barlow, à son avis, s'étoit mépris évidemment sur tous les principes qu'il avoit prétendu lui faire adopter. Les hommes, disoit-il, ne pouvoient trouver à satisfaire leurs besoins, que dans une assiduité constante à cultiver la terre, et à remplir d'autres professions utiles. C'est le travail qui les nourrit et leur procure les douceurs de la vie. Sans le travail, ces champs fertiles, parés maintenant de tout le luxe de l'abondance, ne seroient que des bruyères désertes, ou des forêts impénétrables. Ces prairies, qui nourrissent un million de troupeaux, seroient converties d'eaux stagnantes, qui, non-seulement les rendroient stériles, mais corromproient l'air par des vapeurs pestilentielles. Les hommes même et les animaux disparoîtroient bientôt avec cette culture, qui seule peut entretenir leur existence. C'est par cette raison, continuoit M. Barlow, que le travail est pour toute l'espèce humaine le premier et le plus indispensable de tous les devoirs; et personne ne peut s'en exemp-

ter, sans se rendre coupabl
autres. Mais quelque vrais qu
pes fussent dans un sens gén
les trouvoit si incompatibles
duite et les opinions de ses no
qu'il ne lui étoit pas possible
l'application à lui-même. Il
d'un mois qu'il se trouvoit au
foule de jeunes gentilshomme
demoiselles de son rang et de
loin qu'ils eussent été élevés à
que chose, il voyoit au con
grand objet de leur éducatio
persuader qu'ils n'étoient a
pour dévorer et détruire ce
avoient produit. Il voyoit mé
incapacité d'être utile, soit a
à eux-mêmes, sembloit être
lequel chacun cherchoit à se
ensorte que celui, qui ne po
sans avoir deux domestiques,
ses mouvemens, étoit supéri
n'en avoit qu'un seul, mais
revanche, à celui qui en em
à cet usage. Ce nouveau systè
soit beaucoup plus commod

mier : car au lieu de se donner la moindre peine pour étendre ses connoissances, et ennoblir ses sentimens, il pouvoit avec sécurité satisfaire sa paresse, donner l'essor à ses passions, être fantasque, hautain, injuste, personnel, ingrat envers ses amis, indocile envers ses parens, et tout cela sans encourir le moindre reproche, pourvu que sa chevelure fût bien poudrée, ses boucles d'une extrême grandeur, et sa politesse bien fade et bien servile auprès des femmes. Un jour, il est vrai, Henri l'avoit jeté dans quelque embarras, en lui demandant avec naïveté quelle espèce de figure il pensoit que ses nouveaux amis auroient pu faire dans l'armée de Léonidas, et quelles ressources auroient trouvé ces jeunes demoiselles dans une île déserte, où elles auroient été obligées de pourvoir elles-mêmes à leur subsistance : mais Tommy avoit eu occasion d'apprendre que rien n'attriste plus la physionomie qu'une réflexion sensée; et comme il ne pouvoit autrement répondre à la question, il prit sagement le parti de la mépriser.

Cette importante soirée, si long-temps

attendue, étoit enfin arrivée.
perbement illuminé la plus gr
château ; et toute la compagn
en foule pour recevoir Tommy
de passer deux heures entiè
mains d'un coëffeur. Il étoit ha
là avec une élégance extraord
ce qui lui donnoit le plus d'
toute sa parure, c'étoit une im
de boucles du dernier goût,
Merton avoit envoyée exprès ac
dres, pour décorer le pied m
fils. Il ouvrit le bal par un men
l'honneur de danser avec M
Quoiqu'il se fût exercé constam
plusieurs jours, il commença
pas avec une certaine défiance
prit bientôt son assurance natu
des applaudissemens qu'il ente
tir de toutes parts. Quelle char
créature, disoit une femme ! q
quelle souplesse, disoit une aut
dame Merton est heureuse,
troisième, de posséder un tel fi
soin que de se produire un
monde, pour devenir le gen

plus accompli de toute l'Angleterre. A la fin du menuet, Tommy reconduisit sa danseuse avec une grace qui fit extasier de nouveau toute la compagnie. Puis avec la plus grande complaisance, il se laissa passer de main en main dans tout le cercle des dames, pour recevoir leurs embrassemens et leurs éloges, comme si c'étoit l'action la plus glorieuse que de croiser une jambe derrière l'autre, de plier en mesure sur ses jarrets, et de se soutenir sur la pointe du pied.

Pendant le triomphe de son ancien camarade, Henri s'étoit tapi dans le coin le plus obscur du sallon, d'où il observoit, en silence, tout ce qui se passoit devant ses yeux. Il imaginoit sans peine que ses modestes habits n'étoient guère propres à figurer parmi les brillantes parures étalées sur les sièges de devant; et il ne sentoit pas la moindre inclination à se faire remarquer en aucune manière de l'assemblée. Il fut pourtant découvert dans sa retraite par M. Compton, qui, dans le même instant, forma le double projet de mortifier Miss Simmons, qu'il n'aimoit pas, et de livrer Henri à la risée générale. Il courut aussi-tôt com-

muniquer son projet à M. Mash, qu'o
avoit choisi pour l'office de maître des c
rémonies, et qui lui promit de le second
de tout le pouvoir de son officieuse malic
M. Mash, en conséquence, alla vers Mi
Simmons; et, avec toute la gravité d'u
compliment respectueux, il l'invita à qui
ter sa place pour danser. Malgré son indi
férence pour ce genre de plaisir, Miss Sim
mons accepta sans se faire presser long
temps. Dans cet intervalle, M. Compto
alloit chercher Henri avec la même hyp
crisie de politesse; et, au nom de Miss Sim
mons, il l'engageoit à danser un menue
Ce fut en vain que Henri l'assura qu'il n'e
tendoit rien à cette danse, son perfide h
rangueur lui répondit, que c'étoit pour l
un devoir indispensable de se rendre a
ordres de Miss Simmons, et qu'elle ne l
pardonneroit jamais de la refuser; que d'a
leurs il suffiroit de marquer tant bien q
mal la figure, sans s'inquiéter nullement
former les pas. En même-temps il lui mo
tra Miss Simmons qui s'avançoit de l'aut
bout de la salle; et, sans lui permettre
revenir de son embarras, il le prit p

main, et le conduisit auprès de la jeune demoiselle. Henri n'étoit pas formé dans la science sublime d'imposer à la crédule simplicité. Il ne doutoit pas que l'invitation ne lui vînt de son amie; et, comme rien n'étoit plus opposé à son caractère que de manquer de complaisance, il crut qu'il étoit nécessaire de l'aller trouver pour s'expliquer avec elle. Mais ses persécuteurs ne lui en donnèrent pas le temps. A peine l'eurent-ils placé à côté de la jeune Miss, qu'ils ordonnèrent aux violons de commencer. Miss Simmons étoit un peu surprise du choix du danseur, dont on venoit de la pourvoir. Elle n'avoit jamais imaginé que la danse du menuet fût un des talens de Henri. Elle comprit aussi-tôt que c'étoit un plan concerté pour lui faire de la peine. Mais comme son cœur étoit étranger à tout sentiment d'orgueil, et qu'elle étoit pénétré d'estime et d'amitié pour Henri, elle fit semblant de ne pas s'apercevoir du tour qu'on prétendoit lui jouer; et, aux premiers sons du violon, elle commença sa révérence. Henri, *de son côté*, se trouvant pris, et *voyant qu'il* ne falloit plus songer à l'ex-

plication qu'il avoit desirée, chercha du moins à se tirer d'affaire le mieux qu'il lui fût possible; mais non sans exciter un chuchotement général dans toute l'assemblée. Ce n'est pas qu'il ne jouât son rôle aussi bien qu'on pouvoit l'attendre d'un enfant qui n'avoit pas même su, jusqu'à ce jour, ce que c'étoit qu'un menuet. Soutenu par sa fermeté naturelle, et par sa présence d'esprit, les yeux sans cesse attachés sur sa danseuse, il tâchoit d'imiter ses mouvemens, de suivre la cadence, et de conserver tout ce qu'il pouvoit de la figure, quoiqu'il fît des fautes assez graves contre la justesse et la régularité des pas. Enfin, Miss Simmons, qui n'étoit guère moins embarrassée que lui-même, et qui souhaitoit d'abréger le spectacle qu'elle donnoit, après avoir croisé une seule fois, lui présenta la main. Henri, par malheur, n'avoit pas étudié cette manœuvre avec assez d'exactitude; c'est pourquoi imaginant qu'une main étoit tout aussi bonne que l'autre avec ses amis, il tendit à la jeune Miss la main gauche, au lieu de la droite. A cet incident, un éclat de rire universel, qu'on ne se donnoit pas

la peine de retenir, partit de tous les coins de la salle, jusqu'à ce que Miss Simmons desirant terminer la scène à quelque prix que ce fût, se hâta de présenter les deux mains à son danseur, et finit ainsi brusquement le menuet. Alors le couple infortuné n'eut rien de plus pressé que de traverser à grands pas le sallon, à travers les ris et les brocards de l'assemblée, et sur-tout de M. Compton et de M. Mash, qui sembloient tirer une importance extraordinaire du succès de leur mauvais complot.

Lorsque Miss Simmons fut un peu revenue de son trouble, elle ne put s'empêcher de demander, avec quelque mécontentement, à Henri, pourquoi il l'avoit compromise, et comment il avoit pu entreprendre une chose qu'il ignoroit absolument? Elle ajouta que, quoiqu'il n'y eût pas de mal à ne pas savoir danser un menuet, c'étoit une extrême folie de l'essayer devant une si grande assemblée, sans avoir appris un seul pas. En vérité, mademoiselle, lui répondit Henri, je vous proteste que je n'aurois jamais eu la *pensée* de m'y exposer; mais M. *Compton est venu* me dire que vous desi-

riez vivement de me voir danser avec vous; et il m'a conduit à l'autre bout de la chambre. J'y allois pour vous parler, de peur de vous paroître impoli; et, lorsque j'ouvrois la bouche pour vous dire que je n'entendois rien au menuet, la musique s'est mise à jouer, et vous avez commencé à vous mettre en danse. Alors j'ai pensé qu'il valoit mieux vous suivre aussi bien que je pourrois, que de rester là planté sur mes pieds comme un badaut, ou de vous laisser aller toute seule. Satisfaite de cette explication ingénue, Miss Simmons recouvra aussi-tôt sa bonne humeur, et lui dit: Eh bien, mon cher Henri, nous ne sommes pas les premiers, et nous ne serons pas les derniers sans doute, qui auront fait une plaisante figure dans un sallon de danse; et je souhaite que les autres aient d'aussi bonnes excuses à donner. Mais je vous avoue que je suis fâchée de voir des inclinations si méchantes à ces jeunes gentilshommes; et je suis surprise que l'habitude de fréquenter la bonne compagnie, ne leur ait pas fait prendre de meilleures manières. Oh, mademoiselle, répondit Henri, puisque vous

ez la bonté de vous ouvrir à moi sur ce jet, je vous avouerai aussi que j'ai été bien ıoqué de plusieurs choses que j'ai obser- es depuis que je suis ici. Tous ces jeunes essieurs et ces jeunes demoiselles ne font ıe m'étourdir la tête de leur bon ton et de urs gens comme il faut; cependant je leur ıis faire du matin au soir mille vilenies, ıi me font rougir pour leur front. M. Bar- w m'a toujours dit que la politesse con- ıte en une disposition naturelle à obliger ɔs semblables, et à ne rien dire ou ne rien ire qui puisse les fâcher. Eh bien, c'est ut le contraire avec eux. Il semble que en ne peut leur faire plaisir, à moins que ıla ne cause de la peine aux autres. Sans ler plus loin que ce qui vient de nous ar- ver tout-à-l'heure, quel autre motif peu- ɛnt avoir eu M. Mash et M. Compton, en ɔus donnant un danseur tel que moi, si ce 'est de vous mortifier? Et c'est à vous, ıademoiselle, qu'ils ont voulu donner du ıagrin, vous qui êtes si douce et si bonne ɔur tout le monde, que je croyois impos- ble de ne pas vous aimer.

Miss Simmons alloit lui répondre, lors-

qu'elle vit les danseurs se réu
pour une danse particulière d
elle l'aimoit beaucoup, elle d
ri s'il sauroit s'en tirer un
du menuet ? Henri répondi
arrivé plusieurs fois de la da
village, et qu'il croyoit se
bien des pas et de la figure,
ne pût l'embarrasser. J'en
dit Miss Simmons ; et, pou
messieurs combien je mépri
je veux que vous soyez en
seur. Elle le prit aussi-tôt pa
ils allèrent se placer tout à
bande, suivant les loix de
assignent cette place à ceux
tent les derniers. Les violo
l'ordre, se mirent à jouer, e
pagnés d'un flageolet. La pet
mée par ces sons vifs et joye
soit à ravir. L'exercice répa
couleurs de la santé sur les
pâles et les plus languissan
d'une souplesse extrême, et
par le desir de faire honne
mons, commençoit à gagne

ux mêmes qui venoient de le honnir.
, par la révolution de la danse, ceux
'étoient d'abord trouvé les premiers,
nt descendus au dernier rang, où, sui-
les loix ordinaires, ils devoient atten-
atiemment que Miss Simmons et Hen-
ui se trouvoient alors à la tête, eussent
vé de mener la bande à leur tour. Mais
ne étoient-ils en possession de cet hon-
, qu'en tournant la tête derrière eux,
rent que tous leurs compagnons ve-
nt de les abandonner en haussant les
les, comme s'ils eussent rougi de fi-
r sous leur conduite. Henri, se voyant
avec sa danseuse, la reconduisit à sa
, pénétré de la plus vive indignation.
Simmons lui dit avec un sourire qu'elle
étoit point étonnée, que ce n'étoit
ne suite de leur première malice. Elle
a qu'elle avoit souvent été témoin de
nauvais procédés dans les bals de cam-
e, où toute la noblesse d'un comté se
'e quelquefois rassemblée. C'est par là
out, lui dit-elle, que les importans,
e croient si supérieurs aux autres, pré-
ent donner une idée de leur dignité.

Ce n'est pas à moi, répondit Henri, q
la feroient prendre de cette manière
vous avoue que je ne vois dans ces g
deurs-là qu'une fort basse petitesse.
bien peur, répliqua Miss Simmons,
votre observation ne soit juste, et que
qui veulent tout envahir pour eux-mê
sans daigner considérer leurs semblal
ne soient les plus méprisables des hom
par leurs petites prétentions, comme i
sont les plus insociables par leur so
gueil.

Lorsqu'on eut encore dansé une d
douzaine de contredanses, le bal fut
pendu pour faire place aux rafraîchissn
Le goûter fut servi avec tout le faste
madame Merton savoit imaginer dan
occasions d'éclat. Tommy et les autres
nes gens se distinguoient à l'envi par
soins auprès des dames. Ils s'empress
de prévenir leurs moindres desirs ;
aucun d'eux ne jugea qu'il valût la pein
s'embarasser de Miss Simmons. He
voyant cet oubli grossier, courut ve
table; et, ayant mis proprement sur un
sictte des gâteaux et un verre de limon

il revint les présenter à son amie, avec moins de graces peut-être que n'auroient fait les jeunes gentilshommes, mais sûrement avec un desir plus sincère d'obliger. Comme il se penchoit pour offrir l'assiette à Miss Simmons qui étoit assise, le hasard voulut que M. Mash vint à passer par malheur de ce côté. Enorgueilli du succès qu'avoit obtenu tout-à-l'heure sa malice, il imagina d'en faire une seconde plus brutale encore que la première. Au moment où Miss Simmons alloit prendre l'assiette, Mash, feignant de trébucher, donna une secousse si brusque au pauvre Henri, qu'il fit tomber une partie de la limonade sur le sein de la jeune demoiselle. Elle rougit vivement de cet affront; mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour retenir ses plaintes. Henri ne fut pas si modéré. Il saisit le verre qui restoit encore à moitié plein, et le déchargea sur la face de l'aggresseur. Les passions de M. Mash étoient d'une extrême violence. Outré d'une si vive riposte, quoiqu'il sentit bien qu'il l'avoit méritée, il fit voler son verre à la tête de Henri. Heureusement il ne fit que l'atteindre obliqué-

ment à la joue. La blessure fut cepen
assez considérable, et le pauvre garç
vit aussi-tôt couvert de son sang. Cette
au lieu de l'étonner, ne fit que l'anim
vantage, ensorte qu'oubliant le lieu
étoit, et la compagnie qui s'assembloi
tour de lui, il s'élança sur M. Mash a
fureur d'une juste vengeance, et lui
un rude combat qui mit toute la salle
meur. M. Merton accourut au bruit,
beaucoup de peine à séparer les deux c
pions. Il s'informa du sujet de la quer
que M. Mash vouloit à toute force expl
comme un accident. Mais Henri s
avec tant de vigueur que c'étoit un d
prémédité, et ses raisons furent si bie
puyées par le témoignage de Miss Simm
que M. Mash se vit enfin obligé d'en
venir. Il s'excusa de la meilleure ma
dont il put s'aviser, en disant qu'il n
voulu faire qu'une espiéglerie à Hen
que, si elle avoit eu des suites si fâch
pour Miss Simmons, c'étoit absolu
contre sa pensée. M. Merton sentit bie
cet aveu ne dévoiloit qu'une partie de
rité; mais, dans la crainte d'envenim

affaires, il borna ses soins à pacifier les combattans, et, ayant fait appeller son valet-de-chambre, il lui ordonna de prodiguer toute espèce de secours à Henri, de bander sa blessure, et de laver le sang dont il étoit couvert de la tête aux pieds.

Pendant tout le combat, madame Merton étoit restée assise à l'autre bout de la salle, occupée à faire avec son fils les honneurs du goûter. Quelques-unes des dames que la curiosité avoit engagées à s'aller informer de la querelle, vinrent lui rapporter qu'elle venoit d'un verre de limonade, que Henri avoit eu l'insolence de jeter au visage de M. Mash : ce qui fournit à madame Compton un vaste sujet pour s'emporter en belles invectives contre Henri, et lui reprocher sa naissance, son éducation et ses manières. Elle n'avoit jamais pu, dit-elle, concevoir rien que de fâcheux de ce petit rustre, et ses pressentimens venoient d'être malheureusement justifiés. Que pouvoit-on se promettre d'un enfant de la lie du peuple, nourri au sein de la crapule ? C'étoit bien la peine de le recevoir dans le château d'un gentilhomme, pour qu'il y vint insul-

A peine se furent-ils un pe
la campagne, qu'ils aperçu
loignement une foule nomb
ple qui marchoit à grands p
avant été expédié pour aller
la cause de cet attroupemen
dire que c'étoit un combat de
étoit sur le point de donner
vif desir d'assister à ce spec
de tous les jeunes gens. Ils
dant arrêtés par une petite
toit que leurs parens et ma
en particulier, leur avoient
qu'ils éviteroient soigneuser
ser au moindre péril. Mais
fut bientôt levée par M. Bill
fit observer qu'il n'y avoit
péril à être spectateur du co
que le taureau, étant forten
cornes, ne pouvoit leur fa
D'ailleurs, ajouta-t-il, av
comment saura-t-on que n
mes procuré ce plaisir? J'
ne se serons pas assez dupe
cuser nous-mêmes; et je ne
pion qui puisse aller faire d

le compte de ses amis. C'est bien dit, allons. Tel fut le cri de toute la troupe, excepté de Henri qui, dans cette occasion, observa un profond silence. Henri ne dit rien, reprit M. Lyddal? sûrement il ne voudra pas nous trahir. Je ne trahis personne, répondit Henri, mais si l'on me demande où nous sommes allés, comment pourrai-je m'empêcher de le dire? Quoi donc, répliqua Lyddal, ne pouvez-vous pas dire que nous sommes allés nous promener sur la commune, ou le long du grand chemin, sans ajouter rien de plus? Non, dit Henri, ce ne seroit pas dire la vérité. D'ailleurs, le combat du taureau est un plaisir cruel et dangereux. Ces deux raison sont assez bonnes pour vous détourner de l'aller voir, sur-tout M. Tommy, que madame sa mère aime si tendrement. Cette réponse ne fut pas reçue avec une vive approbation par ceux à qui elle étoit adressée. Voilà un plaisant docteur, dit l'un d'eux, de se donner de ces airs avec nous, et de se croire plus sage que tous les autres. Comment! s'écria M. Compton, ce petit fermier ose croire qu'il peut gouverner des enfans de gentilhomme,

parce que Merton a la patience de le
frir auprès de lui ! Si j'étois à la pla
Tommy, ajouta un troisième, j'aurois
vîte renvoyé cet impertinent dans sa fe
M. Mash qui étoit le plus grand et le
vigoureux de la troupe, alla droit à H
et, lui faisant une moue effroyable,
dit : Ainsi donc la reconnoissance que
marquez à Tommy pour toutes les b
dont il vous honore, c'est d'être un e
et un rapporteur? Qu'avez-vous à dire à
petit mendiant? Henri, qui depuis
tems, avoit aperçu et déploré en secret
différence de Tommy à son égard, fut n
piqué de recevoir ces outrages, que d
son ancien camarade, non-seulement g
le silence, mais encore témoigner du
sir à l'entendre insulter. Sa constance
fut pourtant pas abattue; et, dès que
multe de toutes ces clameurs injurieus
permit de parler, il répondit froiden
qu'il n'étoit pas plus un espion et un
porteur que les autres ; et, pour ce qu
du titre de mendiant qu'on lui donnoit,
Dieu merci, il avoit encore moins b
d'eux pour vivre, qu'ils n'auroient b

de lui. D'ailleurs, ajouta-t-il, si par malheur j'étois réduit à cette extrémité, je saurois mieux connoître mes gens que de m'adresser à aucun de vous; je n'en excepte personne.

Cette vigoureuse apostrophe, et les réflexions qu'elle fit naître, produisirent un tel effet sur le caractère irascible de Tommy, qu'oubliant à la fois et les anciennes obligations qu'il avoit à son premier camarade, et, l'amitié qui les avoit unis si étroitement, il l'entreprit d'un air furieux; et lui présentant le poing levé sur la tête, il lui demanda s'il avoit eu l'audace de l'insulter?

HENRI.

Qui, moi, Tommy? Me préserve le ciel d'en avoir jamais la pensée! C'est vous plutôt qui m'insultez, en laissant faire vos amis.

TOMMY.

Comment donc! êtes-vous une personne d'une si grande conséquence que l'on ne puisse vous parler?

Courage, Tommy! s'écria toute la compagnie; tu n'as qu'à le gourmer comme il faut pour *son impudence*.

TOMMY.

Voilà un gentilhomme bien respecta en vérité.

HENRI.

Si je ne le suis pas, j'ai cru que vou tiez, vous, jusqu'à ce moment.

TOMMY.

Comment, petit drôle, tu oses dire je ne suis pas gentilhomme? Tiens, pour ton effronterie.

A ces mots, il frappa rudement He à poing fermé, sur le visage.

La constance du pauvre Sandford n pas à l'épreuve de ce traitement. Il déto la tête, en s'écriant d'une voix étou Ah! Tommy, Tommy! je n'aurois ja cru que vous pussiez me traiter d'un indigne manière; et, couvrant son vi de ses deux mains, il laissa échappe torrent de larmes.

Une sensibilité si touchante, au lieu tendrir ses persécuteurs, ne fit que donner une mauvaise idée de son cou Ils s'assemblèrent de plus près autour d en l'accablant de nouvelles injures. Lâc *poltron*! crioient-ils tout d'une voix.

oreilles. Quelques-uns même, plus emportés que les autres le saisirent aux cheveux, et lui soulevèrent la tête, pour qu'il montrât, disoient-ils, sa lamentable figure. Mais Henri, qui commençoit à revenir de sa douleur, essuya ses larmes du revers de sa main, et, se débattant avec force, il se dégagea, d'un seul coup, de tous ceux qui le tenoient, en leur demandant d'une voix ferme, et d'une contenance aguerrie, ce qu'ils avoient à démêler avec lui. Cette question étoit près de rester sans réponse, lorsque M. Mash, qui avoit encore sur le cœur le verre de limonade, dont son visage avoit été régalé la veille, s'avança brusquement; et, mesurant Henri d'un coup-d'œil dédaigneux, il lui dit: C'est la manière dont on doit traiter de petits gueux comme toi. Si tu n'en a pas assez pour te satisfaire, je suis prêt à solder tes comptes. Pour ce qui est de vos injures, répondit Henri, je ne crois pas qu'il vaille la peine de s'en fâcher. Mais, quoique j'aie souffert que M. Tommy me frappât, il n'en est pas un seul autre dans la compagnie de qui je voulusse le supporter. Que quelqu'un s'en avise, il sau-

ra bientôt si je suis un poltron. Mash ne répondit à ce défi que par un coup sur la figure de Sandford, auquel celui-ci riposta par une gourmade, qui faillit renverser son adversaire, malgré la supériorité de sa force et de sa taille. M. Mash comptoit si peu sur cette vigoureuse défense, qu'elle auroit peut-être réfroidi son courage, sans la la honte de paroître céder à celui qu'il venoit de traiter avec tant de mépris. C'est pourquoi, recueillant toute sa résolution, il s'élança, et le frappa avec tant de force que, du premier coup, il le fit tomber à terre. Heureusement il n'y avoit eu que le corps de Henri terrassé. Son courage étoit resté debout; et monsieur Mash en reçut la preuve par une attaque plus vive que la première, au moment où il se croyoit sûr de la victoire. Tous les jeunes spectateurs, qui avoient pris la patience de Sandford pour de la poltronnerie, conçurent alors la plus haute idée de sa valeur, et se pressèrent en silence autour des deux athlètes. Le combat devint plus vif et plus terrible. M. Mash trouvoit de grandes ressources dans la hauteur de sa taille, et *sur*-tout dans une longue habitude de que-

relles, qui avoient rempli sa vie. Ses coups étoient portés avec autant de force que d'habileté; et chacun d'eux paroissoit devoir suffire pour accabler un ennemi qui lui étoit si inférieur par sa petitesse et son inexpérience. Mais Henri avoit un corps endurci à la fatigue et à la douleur. Ses membres étoient plus souples et plus nerveux; et son courage sembloit tenir de la froide intrépidité d'un vétéran, que rien ne peut abattre ou troubler. Trois fois il avoit été renversé par la masse des forces de son antagoniste, et trois fois il s'étoit relevé plus fort de sa chûte. Tout couvert qu'il étoit de boue et de sang, et respirant à peine, il étoit loin de se croire ou de paroître vaincu. Déjà la durée du combat, et la violence des efforts de M. Mash avoient engourdi sa vigueur. Furieux et déconcerté de la résistance opiniâtre qu'on lui opposoit, il commença bientôt à perdre la tête, et à frapper à l'aventure. Son haleine devint embarrassée, ses muscles s'amollirent, et ses genoux tremblans soutenoient à peine le poids de son corps. Enfin, dans un transport mêlé de honte et de rage, il se jeta sur Henri,

comme pour l'accabler par un dernier effort. Henri battit prudemment en retraite, et se contenta de parer les coups qui lui étoient portés, jusqu'a ce que, voyant son adversaire épuisé de fatigue, il l'assaillit à son tour avec une impétuosité nouvelle; et, par un coup heureux, l'étendit sur le champ de bataille, sans qu'il eût le courage de se relever.

Mille acclamations involontaires de triomphe partirent alors de toute l'assemblée, tant une action de force et de courage a de pouvoir sur l'esprit des hommes! Ces mêmes personnes, qui venoient d'accabler Henri de discours outrageans, s'empressoient maintenent de le féliciter sur sa victoire. Henri ne les entendoit point. Il n'étoit sensible qu'à la honte que devoit sentir son adversaire. Voyant qu'il n'étoit pas capable de se mouvoir, il lui tendit généreusement la main, pour l'aider à se relever, en lui disant qu'il étoit au désespoir des suites de cette aventure. Mais M. Mash, oppressé tout-à-la-fois par la douleur de sa chûte, et par la honte de sa défaite, ne lui *répondit* que par un farouche silence.

L'attention de la jeune troupe fut en ce moment détournée par un spectacle nouveau. Un taureau d'une grandeur majestueuse, s'avançoit à travers la plaine, la tête parée de rubans de différentes couleurs. Le superbe animal se laissoit conduire, comme une victime docile, vers le théâtre qu'il devoit rougir de son sang. A peine y fut-il arrivé, qu'on l'attacha par une longue corde à un gros anneau de fer, assez profondément scellé dans la pierre, pour le retenir au milieu de ses plus violentes secousses. Une foule innombrable d'hommes, de femmes et d'enfans environnoient la place, attendant, avec une avide impatience, le spectacle cruel qu'on préparoit à leurs regards. Merton et ses amis ne purent résister à la curiosité qui les entraînoit. Les tendres conseils de leurs parens, leurs propres devoirs et leurs promesses, tout, au même instant, fut effacé de leur mémoire; et, sans consulter d'autres loix que leurs desirs, ils se mêlèrent à la foule qui les environnoit.

Henri, quoiqu'avec répugnance, les suivit de loin. Ni la douleur de ses meurtrissures, ni les mauvais traitemens qu'il avoit

reçus de Merton ne purent lui faire oublier son ami, ou le rendre indifférent à sa sûreté. Il connoissoit trop bien les dangers qui suivent souvent ces jeux barbares, pour perdre de vue celui qu'il avoit toujours dans son cœur. Déjà la scène étoit prête à s'ouvrir. Le noble animal s'étoit laissé attacher sans résistance. Quoiqu'il sentît en lui-même une force presque indomptable, il sembloit dédaigner de s'en servir, et il regardoit la foule nombreuse de ses ennemis avec une douceur qui auroit dû désarmer leur froide barbarie. Au même instant on lâcha dans l'arène un dogue de la plus haute taille, et du courage le plus féroce, qui, au premier aspect du taureau, poussa des cris horribles, et courut vers lui, animé de toute la rage d'une haine invétérée. Le taureau le laissa approcher avec la froideur d'un courage tranquille; mais, au moment où il le vit s'élancer pour le saisir, il s'avança lui-même; et, baissant sa tête jusqu'à terre, il enleva son ennemi de l'une de ses cornes, et le jeta à trente pas de distance, au milieu de la foule des spectateurs, qui le reçurent les *uns sur* le dos, les autres sur la tête, au ris-

que d'être écrasés par sa chûte. Le même sort fut éprouvé par un second chien et par un troisième, qui furent lâchés successivement. L'un fut tué sur la place; et l'autre, qui s'étoit cassé le jarrêt, se retira en boîtant et en poussant des cris affreux. Pendant ces attaques, le taureau se conduisoit avec le calme intrépide d'un guerrier expérimenté. Sans violence et sans passion, il attendoit l'assaut de ses ennemis; et il les punissoit rudement de leur audace.

Tandis que ces événemens cruels se passoient, à la barbare satisfaction non-seulement de la populace grossière, mais encore des jeunes gentilshommes de la société de Tommy, un negre, à demi-nud, vint humblement implorer leur charité. Il avoit servi, leur dit-il sur un vaisseau de guerre Anglois; il leur montra même les cicatrices de quelques blessures qu'il avoit reçues en divers combats. Mais, à présent que la guerre étoit finie, on venoit de le renvoyer; et, sans amis, sans secours, dépourvu de toute industrie, il avoit peine à trouver du pain pour soutenir sa misérable existence, et des habits pour se défendre de la rigueur

du froid. La plûpart des jeunes gentilshommes, qui, par une mauvaise éducation, n'avoient jamais été accoutumés à réfléchir sur les peines des malheureux, au lieu de se montrer sensibles à la misère de ce pauvre homme, eurent la bassesse de faire entre eux des plaisanteries sur sa couleur noirâtre, et sur son accent étranger. Tommy fut le seul qui parût attendri. Malgré le triste changement qui s'étoit fait dans son caractère, depuis qu'il s'étoit éloigné de M. Barlow, son cœur avoit toujours conservé sa générosité naturelle. Il mit aussitôt la main dans sa poche; mais par malheur il n'y trouva rien dont il pût disposer. Le goût des folles dépenses qu'il avoit pris dans sa nouvelle société, lui avoit fait épuiser en vaines dissipations tout le fond de ses finances; et il se vit hors d'état de soulager la détresse qui avoit ému son cœur. Ainsi, repoussé de toutes parts, sans secours, soit par la dureté, soit par l'impuissance, le malheureux negre tourna ses pas vers l'endroit où Henri se trouvoit seul à l'écart, et, tenant tristement à la main les restes déchirés de son chapeau, il sollicita

sa compassion. Henri n'avoit que douze sols. C'étoit toute sa richesse; mais il les prit sans balancer; et, les glissant dans la main du pauvre mendiant, tenez, mon ami, lui dit-il, voilà tout ce qui me reste. Si j'en avois encore, ce seroit à vous, je vous assure. Il n'eut pas le temps d'en dire davantage; car il fut interrompu par les aboiemens bruyans de trois dogues qui, s'étant jetés à la fois sur le taureau, le firent entrer en fureur par leurs attaques réunies. Le courage froid et tranquille qu'il avoit montré jusqu'alors, se tourna en rage et en désespoir. Il poussoit des rugissemens horribles; sa bouche et ses nazeaux étoient couverts de sang et de fumée. Il couroit çà et là de toute la longueur de sa corde, poursuivi par les chiens, qui le harceloient sans cesse, en hurlant et en déchirant ses membres de leurs morsures. Enfin, après avoir foulé sous ses pieds un de ses ennemis, éventré le second de sa corne, et mis le troisième hors de combat, il donna une secousse si terrible au lien qui le retenoit, qu'il le rompit, et s'échappa à travers la multitude effrayée. Il seroit impossible de vous peindre la sur-

prise et la consternation dont tous les spectateurs furent frappés. Les cris d'horreur et d'effroi succédèrent à leurs acclamations joyeuses. A peine eurent-ils la force de hâter leurs pas tremblans. Cependant le taureau furieux parcouroit la plaine, renversant les uns, écrasant les autres, et vengeant ainsi, sur ses persécuteurs, toutes les injures qu'il avoit reçues de leur cruauté. Sa fougue égarée l'emporta bientôt du côté où se trouvoient Merton et ses amis. Tous ces braves héros, qui, peu de minutes auparavant, avoient tant méprisé la prudence de Sandford, auroient alors donné l'empire du monde, pour être en sûreté dans la maison de leurs parens. Ils s'enfuyoient à perte d'haleine. Mais comment se dérober à la vîtesse supérieure de leur ennemi? Dans cette fatale conjoncture, Henri ne perdit rien de sa présence d'esprit. Sans pousser de vaines clameurs, ou chercher un recours inutile dans la fuite, il attendit de pied ferme le terrible animal, qui venoit droit à lui; mais au moment où celui-ci étoit prêt à l'atteindre, il sauta lestement de côté; et le taureau passa, sans s'embarrasser de son esca-

ade. Tommy ne fut pas si heureux. Il se rouvoit le dernier des fuyards ; et pour omble de disgrace, soit par l'effet de sa rayeur, soit par l'inégalité du terrain, le ied lui glissa dans la juste direction du chemin que le taureau venoit d'enfiler. Tous ceux ui furent témoins de sa chûte, sans oser le ecourir, jugèrent sa mort inévitable ; et il n étoit encore plus persuadé que les autres, orsque Henri, avec un sang froid et une inrépidité au-dessus de son âge, saisit une ourche qu'un des fuyards avoit laissé tomber ; et, au moment où le taureau s'arrêtoit our éventrer sa victime, il courut à lui, et e blessa dans le flanc. L'animal furieux se etourna soudain ; et il est probable que, malgré son courage, Sandford eût payé de la vie e secours qu'il venoit d'apporter à son ami, i un secours imprévu ne lui fût arrivé à lui-même. C'étoit le negre reconnoissant qui oloit à son aide avec la rapidité de l'éclair. l assaillit le taureau du bâton noueux qu'il enoit à la main, et le força de tourner sa age contre un nouvel objet. Accoutumé ans son pays à combattre des animaux plus erribles, il n'eut pas de peine à se défendre

de sa furie. Mais non content de lui avoir échappé, il tourna lestement autour de lui, et le saisissant par la queue, il fit pleuvoir sur son dos une grêle de coups. En vain l'animal furieux redoubla ses beuglemens effroyables, et reprit l'emportement de sa course, le negre, sans lâcher prise, se laissa traîner sur la plaine, continuant toujours ses vigoureuses décharges, jusqu'à ce que son ennemi eût enfin succombé de lassitude et d'épuisement. Encouragés par ce succès, quelques-uns des paysans les plus hardis vinrent se joindre au vainqueur ; et accablant d'une réunion de forces aussi supérieures leur ennemi, ils lui passèrent une corde autour de la tête, et l'attachèrent fortement à un arbre. Dans le même temps il arriva du château deux ou trois domestiques que mad. Merton avoit envoyés sur les pas de son fils. Ils trouvèrent leur jeune maître sans blessures, mais à demi-mort de saisissement et de frayeur. Pour Henri, lorsqu'il vit son ami en sûreté dans les bras de ses gens, il invita le negre à le suivre ; et au lieu de retourner chez M. Merton, il prit le chemin qui conduisoit à la ferme de son père.

FIN.